

NEC TEMPORE NEC FATO

James McDonald



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

SEPTEMBRE 1886



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1886

MM. GUY DE MAUPASSANT . . . . *L'Auberge.*
M.-F. DE CARPEGNA . . . . *La journée de Léon XIII.*
JULES BRETON, de l'Institut . . . . . . *Le soir dans les hameaux du Finistère.*
HENRY LAUJOL . . . . *Le docteur Modesto, première partie.*
ANDRÉ LEMOYNE . . . . *Au delà.*
LÉOPOLD LACOUR . . . . *Alexandre Dumas fils.*
ACHILLE LUCHAIRE . . . . *La Femme au Moyen-Age.*
F. DE MÉLY . . . . *L'Abbé Aubert.*
GERSPACH . . . . *La Mosaïque décorative au Musée du Louvre.*
MARCEL BALLOT . . . . *Mademoiselle Marthe Brandès.*

ILLUSTRATIONS

DE MM. LÉON BONNAT — EUGÈNE BURNAND — MARCHETTI
CHARTRAN — SAINT-ELME GAUTIER
JULES BRETON — ROSSET-GRANGER — VICTOR LOISEAU — MATHEY
GRASSET — LUC-OLIVIER MERSON — LENEPVEU
Mme MADELEINE LEMAIRE
DESSINS ORIGINAUX DE MARILLIER

LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME TROISIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY



L'AUBERGE

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les Hautes-Alpes, au pied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbach sert de refuge aux voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi.

Pendant six mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser; puis, dès que les neiges s'amoncellent, emplissant le vallon et rendant impraticable la descente sur Loëche, les femmes, le père et les trois fils s'en vont, et laissent pour garder la maison le vieux guide Gaspard Hari avec le jeune guide Ulrich Kunzi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au printemps dans cette prison de neige, n'ayant devant les yeux que la pente immense et blanche du

Balmhorn, entourés de sommets pâles et luisants, enfermés, bloqués, ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrase la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atteint les fenêtres, et mure la porte.

C'était le jour où la famille Hauser allait retourner à Loëche, l'hiver approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant chargés de hardes et de bagages et conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille Louise montèrent sur un quatrième mulet et se mirent en route à leur tour.

Le père les suivait accompagné des deux gardiens qui devaient escorter la famille jusqu'au sommet de la descente.

Ils contournèrent d'abord le petit lac, gelé maintenant au fond du grand trou de rochers qui s'étend devant l'auberge, puis ils suivirent le vallon clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une averse de soleil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé, l'allumait d'une flamme aveuglante et froide; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des monts; aucun mouvement, dans cette solitude démesurée : aucun bruit n'en troublait le profond silence.

Peu à peu le jeune guide Ulrich Kunzi, un grand suisse aux longues jambes, laissa derrière lui le père Hauser et le vieux Gaspard Hari, pour rejoindre le mulet qui portait les deux femmes.

La plus jeune le regardait venir, semblait l'appeler d'un œil triste. C'était une petite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles paraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des glaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la main sur la croupe et ralentit le pas. La mère Hauser se mit à lui parler, énumérant avec des détails infinis toutes les recommandations de l'hivernage. C'était la première fois qu'il restait là-haut, tandis que le vieux Hari avait déjà passé quatorze hivers sous la neige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunzi écoutait, sans avoir l'air de comprendre, et regardait sans cesse la jeune fille. De temps en temps, il répondait « oui, madame Hauser ». Mais sa pensée semblait loin et sa figure calme demeurait impassible.

Ils atteignirent le lac de Daube dont la longue surface gelée s'étendait,

toute plate, au fond du val. A droite, le Daubenhorn montrait ses rochers noirs dressés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Lœmmern que dominait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les séparait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil : le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Weisshorn, le lourd Brunnegghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoint.

« Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis ».

Le père Hari répéta : « A l'an prochain ».

Ils s'embrassèrent. Puis, madame Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunzi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut ». Elle répondit « non » si bas, qu'il le devina sans l'entendre.

« Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé ».

Et, passant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils resteraient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se mit à raconter sa vie de l'autre hiver. Il était demeuré avec Michel Canol trop âgé maintenant pour recommencer ; car un accident peut arriver pendant cette longue solitude. Ils ne s'étaient pas ennuyés d'ailleurs ; le tout était d'en prendre son parti dès le premier jour ; et on finissait par se créer des distractions, des jeux, beaucoup de passe-temps.

Ulrich Kunzi l'écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui descendaient vers le village par tous les festons de la Gemmi.

Bientôt ils aperçurent l'auberge, à peine visible, si petite, un point noir au pied de la monstrueuse vague de neige.

Quand ils ouvrirent la porte, Sam, le gros chien frisé, se mit à gambader autour d'eux.

« Allons, fils, dit le vieux Gaspard, nous n'avons plus de femmes maintenant, il faut préparer le dîner, tu vas éplucher les pommes de terre ».

Et tous deux, s'asseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper la soupe.

La matinée du lendemain sembla longue à Ulrich Kunzi. Le vieux Hari fumait et crachait dans l'âtre ; tandis que le jeune homme regardait par la fenêtre l'éclatante montagne en face de la maison.

Il sortit dans l'après-midi, et refaisant le trajet de la veille, il cherchait sur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté les deux femmes. Puis quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le ventre au bord de l'abîme ; et regarda Loëche.

Le village dans son puits de rochers n'était pas encore noyé sous la neige, bien qu'elle vînt tout près de lui, arrêtée net par les forêts de sapins qui protégeaient ses environs. Les maisons basses ressemblaient, de là-haut, à des pavés dans une prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans une de ces demeures grises. Dans laquelle ? Ulrich Kunzi se trouvait trop loin pour les distinguer séparément. Comme il aurait voulu descendre pendant qu'il le pouvait encore !

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel ; et le


EUG BURNAND

jeune homme rentra. Le père Hari fumait. En voyant revenir son compagnon, il lui proposa une partie de cartes; et ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on nomme la brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui suivirent furent pareils au premier, clairs et froids, sans neige nouvelle. Le vieux Gaspard passait ses après-midi à guetter les aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contempler le village. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos; gagnaient et perdaient de petits objets pour intéresser leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant, profond et léger d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensevelissait peu à peu sous un épais et sourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunzi se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides; jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit

au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer vers quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasses, effaçant les deux lacs capitonnant les rochers, ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient au Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de son pas allongé et montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir ou mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris ce chemin ; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait ; les neiges devenaient roses ; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. Sa voix s'envola dans le silence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur les vagues immobiles et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de la mer ; puis elle s'éteignit, et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore ; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, roidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter ; mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunzi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir un compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu quelque part, dans la neige, saisi, roidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? La montagne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs, surtout en cette saison, qu'il aurait fallu être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Kunzi, cependant, se résolut à partir avec Sam si Gaspard Hari n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il fit ses préparatifs.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ses crampons d'acier, roula

autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée; le gros chien ronflait sous la clarté de la flamme; l'horloge battait comme un cœur ses coups réguliers dans sa gaîne de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frissonnant quand le vent léger frôlait le toit et les murs.

Minuit sonna. Il tressaillit. Puis, comme il se sentait frémissant et apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il se dressa, réveilla Sam, ouvrit la porte et s'en alla dans la direction du Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la glace, avançant toujours et parfois halant, au bout de sa corde, le chien resté au bas d'un escarpement trop rapide. Il était six heures environ, quand il atteignit un des sommets où le vieux Gaspard venait souvent à la recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

Le ciel pâlissait sur sa tête; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan de cimes pâles qui s'étendait à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunzi se remit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter; il croyait distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.



Quand le soir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne; comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moelles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient roides comme des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son cœur palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude glacée, et, l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendait maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé? Était-ce un de ces appels bizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes? Non, il l'entendait encore ce cri vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié; on avait appelé « Ulrich »! Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il ouvrit donc la porte et hurla : « C'est toi, Gaspard! » de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien. Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était élevé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques,

plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de nouveau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond, il rentra dans l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous ; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à l'heure, en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé, de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme accablée du dormeur ; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il venait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point sortir ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint, et Kunzi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le

misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé! Une envie folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus, là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise; car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si violent, si suraigu, qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger. Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunzi, éperdu, s'était relevé et, tenant par un pied sa chaise, il criait : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue. » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses crocs.

Ulrich à son tour reprit ses sens, mais comme il se sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet et il en but, coup sur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues; son courage s'affermissait; une fièvre de feu glissait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, se bornant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de suite il vécut, saoûl comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où il tombait sur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, ivre mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri, toujours le même

« Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à son secours. Et le chien qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoûlerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis dès qu'il sommeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches poussés à bout, il se précipita sur la porte et l'ouvrit pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se taire.

Il reçut en plein visage un souffle d'air froid qui le glaça jusqu'aux os et il referma le battant et poussa les verrous sans remarquer que Sam s'était élancé dehors. Puis, frémissant, il jeta du bois au feu et s'assit devant pour se chauffer; mais soudain il tressaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria, éperdu : « Va t'en, Va t'en ». Une plainte lui répondit, longue et douloureuse. Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va t'en » en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se cacher. L'autre pleurant toujours, passait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le buffet, le lourd buffet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et le soulevant avec une force surhumaine, il le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entassant l'un sur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorsqu'un ennemi vous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémissements lugubres auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits se passèrent sans qu'ils cessassent de hurler l'un et l'autre. L'un tournait sans cesse autour de la maison et fouillait la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la démolir ; l'autre, au dedans, suivait tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien ; et il s'assit, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se fût vidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable ; et la famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montée, les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un deux ne fût pas descendu quelques jours plus tôt, dès que la route était devenue possible, pour donner des nouvelles de leur long hivernage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte et la fenêtre étaient closes ; un peu de fumée sortait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut sur le seuil, un squelette d'animal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le flanc.

Tous l'examinèrent. « Ça doit être Sam, dit la mère ». Et elle appela « Hé, Gaspard ». Un cri répondit de l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé par une bête. Le père Hauser répéta « Hé, Gaspard ». Un autre cri pareil au premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable vide, une longue poutre comme bélier, et la lancèrent à toute volée. Le bois cria, céda ; les planches volaient

en morceaux; puis un grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé, un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps.

Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria « C'est Ulrich, maman ». Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fussent blancs.

Il les laissa venir; il se laissa toucher; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa; et il fallut le conduire à Loëche où les médecins constatèrent qu'il était devenu fou.

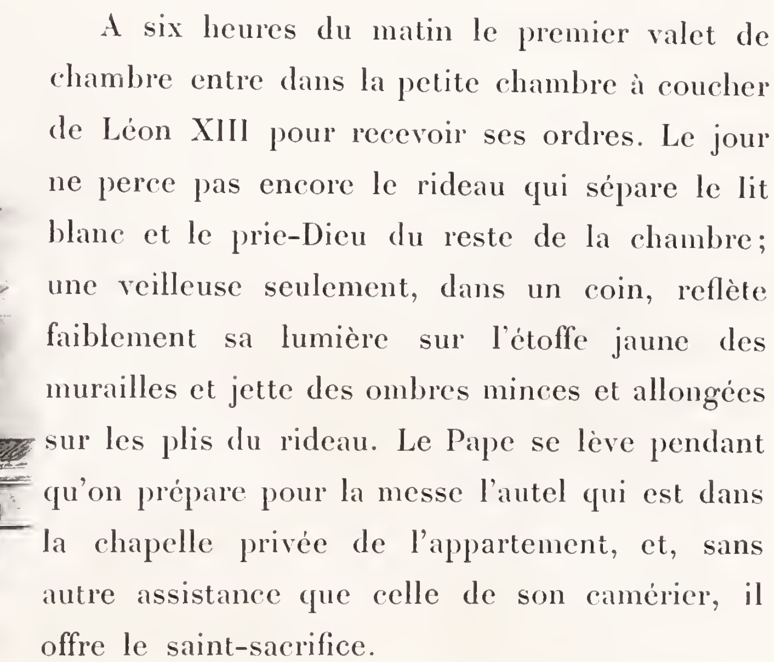
Et personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au froid de la montagne.

GUY DE MAUPASSANT.



LA JOURNÉE DE LÉON XIII



A six heures du matin le premier valet de chambre entre dans la petite chambre à coucher de Léon XIII pour recevoir ses ordres. Le jour ne perce pas encore le rideau qui sépare le lit blanc et le prie-Dieu du reste de la chambre; une veilleuse seulement, dans un coin, reflète faiblement sa lumière sur l'étoffe jaune des murailles et jette des ombres minces et allongées sur les plis du rideau. Le Pape se lève pendant qu'on prépare pour la messe l'autel qui est dans la chapelle privée de l'appartement, et, sans autre assistance que celle de son camérier, il offre le saint-sacrifice.

De temps en temps, le Pape abandonne sa chapelle privée pour l'oratoire qui ouvre ses portes sur la salle des gardes nobles; c'est une petite chapelle bien modeste, presque obscure, très recueillie. L'admirable *Nativité*, peinte sur l'autel par Romanelli, s'éclaire alors aux flammes de six grands cierges, et une vingtaine de personnes, membres de l'aristocratie

romaine ou catholiques étrangers, reçoivent la communion des mains de Sa Sainteté.

La cérémonie ne dure qu'une demi-heure ; point de présentations, point de discours ; mais le Pape, sans la moindre perte de temps, fait ainsi le bonheur de quelques-uns des catholiques qui, se trouvant à Rome, n'ont d'autre désir que le voir de près, ne fût-ce qu'un instant. Lorsqu'ils seront retournés dans leur pays, ils se souviendront d'avoir été communiés par le Pape, d'avoir vu sa main tremblante s'approcher de leurs lèvres, d'avoir baisé l'anneau du pêcheur, d'avoir entendu, dans l'émotion mystique de cette froide aurore d'hiver, la voix sonore du vieillard prononçant distinctement toutes les paroles sacrées, avec ces accentuations périodiques qui marquent parfois le mouvement des respirations un peu fatiguées.

Il va sans dire que cette bonne fortune d'assister à la messe du Pape est réservée aux catholiques ; mais pour les autres, voir le Saint-Père est une affaire de curiosité ; pour la satisfaire, ils chassent aux billets pour les grandes cérémonies de la Chapelle Sixtine : il n'y a plus de *fonctions* aujourd'hui que pour l'anniversaire du couronnement, la messe funèbre de Pie IX, les services à l'occasion du décès de quelques souverains catholiques, enfin, les consistoires publics. Ces jours-là, vers onze heures du matin, le Pape, porté sur la *Sedia Gestatoria,* au milieu des *flabelli,* fait son entrée dans la Chapelle Sixtine ou dans la salle du Consistoire, précédé des cardinaux et entouré de toute la cour en grand costume. La Garde suisse, pourtant, n'a pas depuis 1870, revêtu son uniforme de gala : on n'a point revu les cuirasses anciennes et les belles épées à deux mains ; le cortège n'en est pas moins imposant et l'impression qu'il produit n'en est pas moins vive. Sauf ces occasions très rares, il faut que les étrangers qui viennent dans la Ville éternelle se contentent de voir Léon XIII en photographie, mais c'est le sort de la plupart des catholiques qui résident à Rome.

Parfois pourtant, on fait exception pour les *pèlerinages* ou les associations catholiques. Ce sont des foules de trois cents à cinq cents personnes auxquelles on n'a pu refuser audience. Il n'y a point de jour fixe ; le service de cour n'est pas augmenté : il se compose de six gardes nobles et de


Chartran
Rome

deux camériers secrets. La cérémonie se passe dans la salle *Matilde* ou dans la salle Ducale : le directeur du pèlerinage ou le président de l'association lit une adresse, le Pape répond, puis donne sa bénédiction. A la fin, les personnages de distinction sont admis à baiser le pied du Saint-Père. Au reste, les journaux ne manquent pas, à chaque occasion, de raconter par le menu ces grandes réceptions.

A l'occasion des grandes solennités ecclésiastiques, toute la « famille noble », les gardes du corps, les *camerieri segreti* de Sa Sainteté sont invités à la messe papale. La salle *Matilde* sert alors de chapelle; elle est plus grande, mieux éclairée que les autres, elle s'égaie de couleurs vives et d'uniformes militaires, mais le recueillement de l'assistance et la simplicité de la cérémonie sont toujours les mêmes.

Ces jours-là, comme tous les jours de fête, le Pape, après sa messe, assiste à la messe dite par son aumônier et, tant qu'elle dure, il est agenouillé sur le prie-Dieu rouge qui est près de l'autel.

*
* *

Aussitôt après la messe, le Pape prend son premier repas : du café au lait et du pain ; juste la *colazione* de tout bon curé de campagne ; mais pendant son déjeuner, le Pape lit d'ordinaire quelques journaux, quelques lettres pressées. Souvent il reçoit à ce moment un des secrétaires intimes qui a à l'entretenir d'affaires urgentes. C'est le prélude du travail de la journée, travail qui effraye l'imagination.

Pensez-donc : tout le grand mouvement de l'administration ecclésiastique passe, jour par jour, sous les yeux de Léon XIII, et il s'y intéresse au point de ne jamais confier à d'autres que ce qu'il ne peut matériellement traiter lui-même.

Par l'entremise de ses évêques, de ses nonces, de ses vicaires, de ses missionnaires, il fait marcher l'Église catholique tout entière et il se tient au courant de la politique générale de l'Europe et du Monde. C'est là ce qui absorbe Léon XIII pendant ses longues et monotones journées au Vatican.

Pour lui, par exemple, la question des Balkans se présente sous un aspect des plus particuliers : rallier tous ces peuples schismatiques autour du siège de saint Pierre. Si, quelque jour, l'exarchat bulgare, l'exarchat macédonien, l'exarchat serbe, l'exarchat phanariote, se confondaient dans le sein du catholicisme romain, comme la tentative en a été faite plus d'une fois, qui pourrait se dissimuler le contre-coup que le slavisme, l'hellénisme, l'avenir de la Turquie, et tout l'équilibre européen recevraient d'un événement en apparence si peu notable ?



CAMERIERE SEGRETO
EN COSTUME DE GALA

Supposons qu'un nouveau hasard, assez improbable, vienne à faire de Léon XIII, l'arbitre de la question des Balkans ; il ne serait certainement pas *désintéressé* dans cet arbitrage nouveau comme il l'a pu être dans celui qui était relatif aux Carolines.

La Thessalie ou l'Épire, la Transylvanie ou la Bessarabie, la Crète, la Tripolitaine ou Constantinople, ne tentent pas, il est vrai, l'ambition du Vatican, comme celle des puissances directement *intéressées* dans la question d'Orient ; du triomphe ou de l'insuccès des projets du Pape ne dépendent pas directement la prospérité commerciale ou la prépondérance politique d'une nation ou d'une race ; mais, en ce bas monde, tel qu'il tourne encore aujourd'hui, il est des préoccupations qui, quoique immatérielles, ne sont certainement pas moins vitales que les autres.

Un seul homme, si habile, si éclairé, si infatigable qu'il soit, ne pourrait cependant pas suffire à un travail si varié et étendu, surtout s'il devait s'attarder aux embarras de détail. Il faut des collaborateurs; il faut une préparation, une élimination bien entendue, et les diverses congrégations ecclésiastiques, qui résident à Rome, s'occupent justement à appeler l'attention du Saint-Père sur les affaires les plus importantes. C'est dans les audiences ordinaires quotidiennes que les chefs des administrations ecclésiastiques présentent leurs rapports.



GARDE SUISSE
GRAND UNIFORME 18[illegible]

A dix heures un quart toutes les antichambres se peuplent pour le service d'audience. Les grandes salles des suisses, *des palafrenieri,* des gendarmes, des gardes palatins, des gardes nobles s'animent toutes au mouvement mesuré des sentinelles et des petits détachements qui rendent les honneurs de cour.

Le suisse qui stationne au bas du grand escalier pontifical avertit par un PST discret, mais assez sonore, ses camarades de la salle Constantine; c'est le signal d'attention qui est transmis de factionnaire en factionnaire jusqu'à l'antichambre secrète : les escouades se forment.

C'est un cardinal qui s'avance, majestueux dans son habit sacerdotal en drap noir fileté de pourpre; son manteau, sa calotte et sa ceinture sont rouges; il tient son chapeau à la main et, au contraire des simples mortels, il ne le déposera qu'à l'antichambre secrète, — c'est un des privilèges des princes de l'Église; — derrière

lui, son valet de pied porte les papiers enveloppés dans une étoffe rouge.

Dès que le cardinal a traversé la salle Constantine, un *palafreniere* lui fait la première révérence, prend le paquet des mains du valet et précède Son Éminence jusqu'à la troisième antichambre, où il est remplacé dans ses fonctions par le *bussolante,* un laïque en soutane violette, qui accompagne le cardinal jusqu'à la salle du trône. Là c'est le tour des *camerieri segreti,* — gentilshommes de toutes les nations, qui, pour les grandes occasions, portent un costume très riche du XVIe siècle, tout de velours et de soie noire, mais qui ordinairement sont en frac avec une chaîne dorée au col ; — ils se précipitent vers le nouvel arrivant pour l'accompagner jusqu'à l'antichambre secrète, où *monsignor maestro di camera* et les *partecipanti,* ses adjudants, se chargent de l'entretenir jusqu'au moment de l'audience.

C'est à peu près le même cérémonial pour les ambassadeurs et les autres personnages haut placés ; les simples mortels vont seuls et attendent à la salle des *bussolanti.*

Monsignor maggiordomo et le cardinal secrétaire d'État, arrivent presque tous les jours les premiers chez le Pape ; ils viennent traiter les petites affaires courantes ; mais comme ils sont blasés sur les honneurs militaires et civils, ils passent par un petit couloir qui contourne les antichambres ; ils disparaissent par une petite porte à la salle des gendarmes, pour reparaître à la salle du trône : par cette manœuvre ils perdent quatre-vingts pour cent des honneurs qui leur sont dus ; mais ils n'en souffrent pas.

Viennent ensuite les dignitaires qui ont une audience fixe hebdomadaire ; les préfets des congrégations, le cardinal-vicaire, le doyen du Sacré-Collège, quelques évêques de passage à Rome, quelques diplomates, quelques notabilités ; mais il n'y a presque jamais, — visites ordinaires ou extraordinaires comprises — plus de huit ou dix personnes admises à voir le Pape dans son appartement privé ; et les entrevues ne sont pas habituellement fort longues.

Je dis *habituellement*, parce que certains cardinaux restent une heure et demie ou deux heures avec le Pape ; ce sont, naturellement, ceux qui remplissent des fonctions importantes dans l'administration ; il ne faut pas d'ailleurs grande expérience pour se faire une idée exacte de la durée qu'ont d'ordi-

naire les audiences des différents visiteurs ; il suffit de surprendre le coup d'œil qu'échangent les gens de la cour après leurs profondes révérences. Le regard d'un vieux *cameriere segreto* veut dire quelquefois : — Nous en avons, aujourd'hui, jusqu'à trois heures. Et comme on doit rester toujours dans la même chambre, sans s'asseoir, sans lire, sans manger, on peut préférer que l'audience ne se prolonge pas si longtemps.

A ce point de vue, un peu égoïste, des gens de la cour, c'est un bonheur que les visites extraordinaires soient rares. Ceux qui voudraient parler au Pape, sans rien avoir à lui dire, qui voudraient lui baiser le pied, pour lui présenter la banalité des hommages ordinaires, pour le contempler, ne fût-ce qu'un moment, n'ont presque pas accès auprès de Léon XIII. Monsignor Macchi, le *maestro di camera,* n'a pas sous ce rapport un rôle agréable à jouer avec les personnes qui sollicitent une audience papale.

— Assister à la messe, si vous n'êtes pas trop pressé, c'est possible; mais quant à une audience, il faut y renoncer.

C'est son éternelle réponse.

Léon XIII, peu accessible au plaisir bruyant des réceptions solennelles, se fait en quelque sorte un devoir de conscience de réserver la presque totalité de son temps aux affaires dont viennent lui parler les membres particulièrement autorisés du Sacré-Collège, et, parfois aussi, l'un ou l'autre des envoyés étrangers accrédités près le Saint-Siège.

Parmi les Éminentissimes que l'on voit entrer chez le Pape, lorsque s'agitent de graves questions de politique religieuse, il convient de nommer : le cardinal Monaco La Valette, grand pénitencier, préfet du Saint-Office, héritier des titres, du crédit, des vertus de son prédécesseur feu le cardinal Bilio; — le cardinal Laurenzi, ancien grand-vicaire de Pérouse; — le cardinal Ledochowski, secrétaire des brefs, auquel sa haute naissance, ses grandes manières et deux ans de détention rigoureuse dans les prisons allemandes ont valu au Palais apostolique une influence légitime; — le cardinal Parocchi, lequel, en sa qualité de cardinal-vicaire, confère souvent avec le Pape sur tout ce qui touche à l'administration ecclésiastique de la ville de Rome. Les questions de béatification et de canonisation sont du ressort du cardinal

Bartolini, préfet des rites, auquel Léon XIII renvoie les *postulateurs* trop impatients de faire prévaloir la cause de leurs clients. Le cardinal Bonaparte, vénéré de tous les partis qui le regardent à juste titre comme un saint, se tient en dehors de toute affaire politique, mais lorsqu'il paraît dans les salles du Vatican, son entrée y produit toujours une impression dont il est difficile de se défendre. Le cardinal est très grand et très mince, mais les traits de son visage rappellent Napoléon Ier d'une façon frappante et forment un contraste toujours remarqué avec sa robe qu'il porte majestueusement.

Quelques cardinaux étrangers sont en relations fréquentes par lettres avec Sa Sainteté. Léon XIII faisait souvent appel à la haute sagesse du vénérable cardinal Guibert dont la mort l'a vivement attristé.

Le cardinal Manning, archevêque de Westminster, a joui naguères d'un grand crédit au Vatican ; il a aujourd'hui moins d'autorité. Mais les intérêts de la Grande-Bretagne ont un chaud et adroit défenseur à la Cour pontificale dans la personne d'un autre anglais, le cardinal Howard, archiprêtre de la basilique vaticane et évêque de Frascati, l'un des sièges suburbicaires.

Les diplomates admis à s'entretenir avec le Pape ne sont pas tenus moins rigoureusement que les membres du Sacré-Collège au *segreto,* cette loi de haute convenance qui s'impose à tous dans le Palais apostolique, et que tous respectent en somme avec une fidélité qui fait le désespoir des correspondants plus ou moins ecclésiastiques des feuilles italiennes ambitieuses de pénétrer la vie intime du Vatican. Ces correspondants s'évertuent plusieurs fois la semaine à raconter par le menu les traits principaux des conversations que Sa Sainteté a pu avoir avec *il Ministro di Prussia, signor K. di Schlözer,* ou avec *l'Ambasciatore di Francia.* Selon toute vraisemblance, ces correspondants ne se trompent pas beaucoup lorsqu'ils racontent qu'entre le Saint-Père et le comte Lefebvre de Béhaine il a été question du conflit religieux en France, tandis qu'avec M. de Schlözer, Léon XIII a discuté point par point les conditions du rapprochement qui vient de s'opérer entre la Cour de Rome et le prince de Bismarck, après une lutte mémorable de quinze ans.

Oui, il est très évident que telles doivent être en effet les matières qui

sont traitées durant ces audiences qui, se prolongeant parfois plus d'une heure, donnent lieu à de si bizarres commentaires. L'automne dernier, le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne, était fréquemment en conférence avec le Pape : il s'agissait d'arranger entre le Cabinet de Madrid et celui de Berlin cette épineuse affaire à propos de laquelle on a dit avec raison que M. de Bismarck avait eu l'ingénieuse idée de sortir des Iles Carolines par la porte du Vatican.

En réalité, les gouvernements seuls connaissent d'une façon précise les détails de ces graves entretiens du Pape avec les ambassadeurs. La seule chose que le public en sache est que, là encore et surtout là, ce sont les destinées de l'Église universelle qui sont en question, et que, en discutant avec ses interlocuteurs, le Souverain-Pontife déploie une prudence à toute épreuve, une connaissance approfondie des détails les plus minutieux, tout à la fois une sagesse et une fermeté devant lesquelles chacun s'incline avec le respect que mérite Léon XIII comme prêtre et comme souverain.

Dans tout cela aucun dilettantisme, cette chose si italienne, excepté peut-être quand il s'agit de certains chefs-d'œuvre de la littérature latine ou des peintres de l'école de Pérouse. Ce n'est plus comme sous le précédent pontificat. Pie IX avait gardé, en effet, même au dernier temps, le goût de la conversation ; il groupait toujours autour de lui quelques personnes d'élite. Dans le cours de son long règne il avait connu tant de monde, et, avec sa mémoire prodigieuse il s'intéressait toujours tellement aux événements auxquels il avait assisté ! Il cultivait avec amour l'art difficile de bien accueillir ses visiteurs, de leur dire quelque chose d'agréable et de personnel, cet art qui attire tant de sympathies aux souverains qui le possèdent et qui trouvent des loisirs pour s'y adonner. Pie IX cherchait des distractions, des passe-temps; Léon XIII n'en a pas besoin; le temps lui fait toujours défaut; il serait au comble du bonheur si les journées avaient quarante-huit heures, plutôt que vingt-quatre.

Les cercles quotidiens de Pie IX étaient souvent animés d'une vive causerie, qui, aux moments de bonne humeur, était brillante et spirituelle. Sous Léon XIII on ne connaît presque point au Vatican ces agréables entretiens.

Une fois seulement il m'est arrivé d'assister à un de ces cercles ; c'était le jour de la fête du Pape, et toute la cour, qui s'était réunie pour le complimenter, fut admise dans la bibliothèque du Saint-Père.

C'est la chambre où il passe la plus grande partie de sa journée. Une vaste salle de forme régulière dont la moitié est cachée par une grande cloison ; partout, sur les murailles, des livres et de beaux tableaux ; de la partie de la salle que masque la cloison, sort de temps en temps, un gai *cui cui* de serins : ce sont les petits amis, les compagnons fidèles de Léon XIII ; ils l'étourdissent parfois et le distraient dans ses longues heures de travail. Pour modérer leur verve musicale, on avait en cette occasion formé un peu d'obscurité autour d'eux ; mais le procédé n'était guère efficace.

Le Pape était assis dans un grand fauteuil de damas rouge au centre d'un des panneaux de la salle ; derrière lui, étaient placés *Monsignor maggiordomo, Monsignor maestro di camera*, le maître des cérémonies et les participants ecclésiastiques. Dans le reste de la pièce, on avait formé un cercle de trois rangs de fauteuils occupés par les cardinaux, les évêques, les généraux d'ordres religieux, les prélats de la cour ; derrière, la foule des *camerieri segreti*, des officiers, des gardes nobles et des invités. C'était un mélange pittoresque, un amalgame de couleurs sombres, vives et brillantes, qui encadrait la figure si intéressante du Pape, tout habillé de blanc, causant aimablement et discutant amicalement.

On parla entr'autres choses de l'opportunité de donner les vacances aux séminaristes dans les mois d'août et de septembre, plutôt qu'en septembre et en octobre, comme c'est l'habitude en Italie. Sa Sainteté plaidait la cause de l'innovation, elle tenait pour les mois d'août et de septembre, dans lesquels la grande chaleur invite davantage au repos ; mais le cardinal Monaco soutenait, avec assez de fermeté, l'ancien système ; en automne, disait-il, la campagne offre plus de distractions et la fraîcheur qui commence restaure mieux les forces abattues. C'était un réformateur vis-à-vis d'un conservateur, et le Pape n'était pas le conservateur.

Les petits serins prenaient gaiement leur part à la discussion, ils ne se gênaient pas, eux !


Marchetti

La conversation tomba ensuite, je ne sais par quelle association d'idées, sur Cologne. C'était une bonne occasion pour faire une amabilité au cardinal Melchers, nouvellement entré dans le Sacré-Collège et ancien archevêque de Cologne; aussi, le Pape l'interrogea-t-il sur l'intéressante ville allemande et particulièrement sur la cathédrale. Mais le Cardinal, un peu distrait peut-être, ne témoignait en rien qu'il eût compris que le Pape lui parlait. Lorsqu'il vit sur lui tous les yeux, il revint à lui en sursaut; mais il eût pu s'en dispenser, car le Pape parlait italien, langue qui, paraît-il, est absolument inconnue à l'Éminentissime Melchers. Léon XIII eut recours au latin, mais, hélas! toujours avec le même insuccès : tant que les différents peuples continueront à prononcer, suivant leurs modes divers, notre langue mère, elle sera pour ceux qui croient pouvoir, en la parlant, se faire comprendre, une source d'amères déceptions. Je laisse à imaginer la confusion du Cardinal.

Après une heure de conversation, le Pape marqua aux visiteurs la fin de l'audience, leur adressa quelques paroles aimables et leur donna sa bénédiction.

En dehors de ces occasions très rares, le Saint-Père ne voit chaque matin que huit ou dix personnes; et à la fin des audiences, vers midi et demi, s'il fait beau, il préfère à toute autre distraction, sa promenade dans le jardin.

*
* *

Dès que le dernier visiteur est entré chez le Pape, le mouvement devient très sensible dans les antichambres. L'*exempt* des gardes nobles donne les ordres pour la promenade; *Monsignor maestro di camera* traverse les salles en trottinant pour voir si tout est prêt; le chapeau, le grand manteau rouge et la canne de Léon XIII sont placés sur le banc à la porte de l'antichambre secrète; les gardes forment les rangs; et, au fond de l'appartement, à la salle des gardes palatines, la porte s'ouvre toute grande et la chaise à porteurs paraît, entourée par les *palafrenieri* dans leur pittoresque costume rouge.

Une sonnette retentit, c'est la sonnette du Pape, pas une sonnette électrique, fi donc!

Monsignor Macchi s'élance à la porte secrète d'où sort le dernier visiteur. Il entre, il sort de nouveau ; un coup d'œil définitif ; tout est en ordre.

Un moment de silence, puis, la porte de l'appartement se rouvre et le Pape paraît avec sa démarche de fantôme blanc, un peu penché en avant, donnant sa bénédiction aux gens de la première antichambre qui se sont prosternés.

— *Oh!... Va bene!...* dit-il presque toujours avec l'air d'un homme qui est content du travail de sa matinée. N'est-ce pas, monsieur l'Exempt, qu'il fait beau aujourd'hui ? Nous allons prendre un peu d'air...

L'exempt s'incline. On entend dans les autres antichambres des commandements à voix basse :

Presentat sciabl! (présentez sabre).

Ginoch terr! (genou à terre).

Le Pape passe, donnant sa bénédiction, il arrive à sa chaise à porteurs, il s'y assied, il bénit une dernière fois les assistants.

— *Alzate!* commande le chef des *palafrenieri*, et le petit cortège se met en mouvement.

Deux suisses, la hallebarde au bras, ouvrent la marche ; deux gardes nobles les suivent à peu de distance, et, aussitôt après, vient la chaise du Pape portée par six *palafrenieri;* l'exempt des gardes nobles et le *participante* qui montera en voiture vis-à-vis du Pape viennent ensuite et deux suisses ferment le cortège.

On traverse, ordinairement d'un pas assez rapide, les secondes *loges* et les *chambres* de Raphaël : les salles de *Constantin*, d'*Héliodore*, de *la Signature,* de l'*Incendie du Borgo,* puis les galeries des *tapisseries,* des *cartes géographiques,* des *candélabres;* on descend le grand escalier du musée et on arrive au jardin.

Quelquefois on prend l'escalier pontifical, on traverse la bibliothèque vaticane, ou le musée Chiaramonti et le jardin de la *Pigna ;* mais c'est toujours une suite de statues, de tableaux, de fresques, de marbres, de splendeurs ! Il y a bien de quoi « perdre son pas » et on courrait souvent le risque de ne pas « garder les distances » dans le cortège, si l'on ne formait



sérieusement le propos de dérober son attention à toutes les merveilles qui passent devant vos yeux.

A la porte du jardin le Pape monte en voiture avec son *partecipante ;* deux gardes nobles sautent à cheval pour l'escorter, tout le reste du cortège reste à la grande grille.

Les jardins du Vatican ne sont point connus du public, qui n'y est jamais admis ; ils occupent l'espace qu'une voiture au trot peut parcourir en une vingtaine de minutes ; c'est une suite de pentes douces, de collines, de pelouses bien tenues, d'allées ombragées, bornées d'un côté par les murs de Rome, de l'autre par l'église de Saint-Pierre. Il y a une petite forêt assez épaisse : de beaux vieux chênes, de petits ruisseaux l'égaient ; toutes sortes de débris de colonnes, de statuettes, de fontaines, de petits ponts la décorent ; c'est un paysage charmant.

A l'heure de la promenade du Saint-Père, le jardin est un peu en état de siège ; à tous les coins, on rencontre des gendarmes, le revolver à la ceinture, qui surveillent les hautes murailles de la ville dont on a tenté une fois dernièrement l'escalade. La promenade en voiture dure à peu près une heure ; on est presque toujours à la même place, parce que l'espace n'est pas grand ; mais le cocher met toute son habileté à varier les détours de manière que la perspective change assez souvent aux yeux du Saint-Père. Du reste, il n'y fait pas grande attention ; son bréviaire l'absorbe pendant la course, et c'est à la petite promenade à pied, entre le *partecipante,* qui lui tient le parasol et l'*esente,* qu'il demande toutes ses distractions.

Léon XIII s'intéresse énormément à ses plantes ; il trouve toujours à une place déterminée son jardinier en chef *il sor Cesare,* un petit bonhomme qu'il traite avec beaucoup de familiarité ; et ce sont des discussions continuelles pour perfectionner la végétation des roses, des orchidées et des tubéreuses, pour neutraliser les ravages de la gelée ou du soleil incendiaire. Quelquefois c'est la chasse aux limaçons qui occupe le Pape pendant des journées ; il s'y livre avec beaucoup de zèle, mais il est évident que Léon XIII n'est pas de l'étoffe dont on fait les grands chasseurs ; car il ne tue pas les petits parasites dévastateurs, il se borne à les secouer des tiges et des feuilles ; il les retrou-

verait le lendemain invariablement à leur place si les jardiniers, dans le reste de la journée, ne complétaient son ouvrage avec beaucoup moins de sensibilité.

Après les fleurs, c'est le tour des fruits; et la petite vigne, les rares oliviers et les quelques pommiers qui poussent çà et là, sont passés en revue de temps en temps pour suivre leurs progrès et les espérances de la récolte. C'est à ces petites distractions que se livre Léon XIII pour tâcher d'égayer la monotonie de cette promenade quotidienne, toujours semblable.

Une heure et demie, deux heures, sont bien vite passées; et voilà qu'il faut renoncer de nouveau à la grande lumière, au soleil, à l'air, à la verdure, pour reprendre les affaires sérieuses. Le Pape remonte en voiture, et s'il ne s'arrête pas à visiter les travaux du monument du Concile œcuménique qui s'élève dans le jardin de la *pigna,* ou les peintures de la *galerie des candélabres* qu'il décore à ses frais, en cinq minutes, le cortège refait le chemin de la grille aux appartements pontificaux.

Le dîner, vite expédié, comme le déjeuner, dans la solitude, avec l'assistance du seul premier valet de chambre qui sert à table, n'est pas moins succinct que le repas du matin : un potage, deux ou trois plats fort simplement accommodés, un peu de fromage et quelques fruits. Si modeste qu'il soit, ce dîner est parfois abrégé par le Pape qui, ayant eu faim dans le cours de la journée, a pris une tasse de bouillon et en ce cas ne se met à table que pour la forme. Le dîner est suivi d'une demi-heure de repos, et aussitôt après recommence la lecture des journaux, reprennent les affaires jusqu'au coucher du soleil, au moment où le *partecipante* de service vient annoncer les visites privées du soir, qui ont lieu sans honneurs d'antichambre.

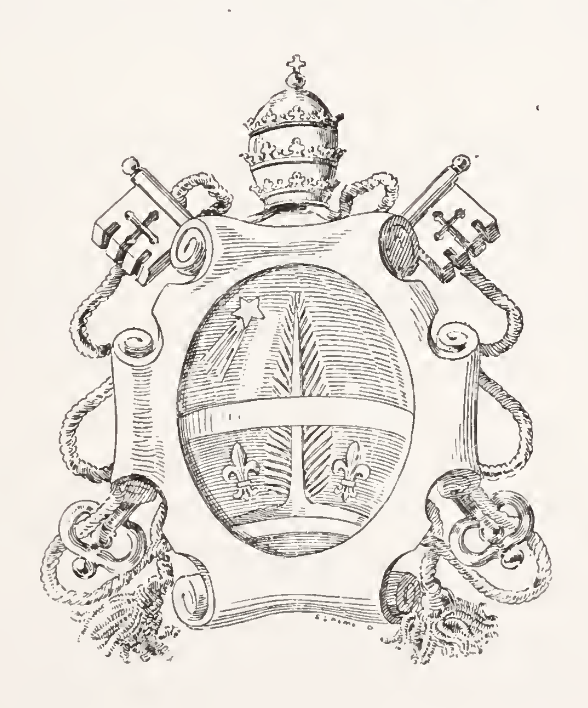
A neuf heures et demie tout le monde est parti, quelques domestiques seulement restent dans les appartements pontificaux; c'est l'heure de la prière du soir. Tous les familiers se réunissent devant l'autel de la Nativité; l'aumônier entonne le chapelet et la voix du Pontife résonne au milieu des assistants qui répondent avec une pieuse attention.

Après le chapelet, vient le souper où l'on voit souvent reparaître les mets que le Pape n'a pas achevés ou n'a pas touchés aux repas précédents : ensuite, les dernières affaires à régler, des lettres à terminer, l'ouvrage du lendemain

à préparer; puis encore des prières. Quelquefois, il est minuit; tout est silence et obscurité dans le Vatican; il n'y a qu'un petit point éclairé là, sur l'écritoire du Pape. Un abat-jour vert resserre la lumière sur les livres et les papiers; et le Saint-Père est là, dérobant les heures à son sommeil pour terminer ses devoirs religieux dont il ne se dispense jamais; il lit son bréviaire jusqu'à la dernière parole. C'est seulement après cette occupation de recueillement et de paix qu'il se livre au repos.

Voilà la journée d'hiver de Léon XIII; la journée d'été n'en diffère pas beaucoup. La promenade se fait vers six heures du soir ou à huit heures du matin, au lieu de midi; les autres occupations restent toujours invariables. L'existence est toujours pareille. Tout l'entourage disparaît à tour de rôle pendant quelques semaines pour voyager, pour changer de milieu; Léon XIII voit avec regret partir les dignitaires de sa cour; mais lui, il est toujours là, dans ces mêmes chambres, dans ce même jardin, condamné à voir toujours ces mêmes costumes, ces mêmes uniformes, ces mêmes splendeurs. Il n'y a que les émotions publiques qui changent pour lui, mais il est bien rare que le lendemain soit meilleur que la veille!

M. F. DE CARPEGNA.





LE SOIR

DANS

LES HAMEAUX DU FINISTÈRE

Parmi les ajoncs d'or, les houx noirs, les mélèzes
Et la lande saline où l'étalon hennit,
Aux bords où l'âpre et rude Armorique finit,
Des hameaux sont semés sur le dos des falaises
Qui hérissent leur longue échine de granit.

Ils ont pour contreforts de massifs pans de roches,
Le lierre les étreint d'un sombre vêtement.
Ils vieillissent ainsi, bravant le dur tourment
Des tempêtes qui font gémir les lames proches
Et les bois que la mer ploie éternellement.



LE SOIR DANS LES HAMEAUX DU FINISTÈRE

Ils dorment là, tandis que Midi flambe et brise,
Sur le terrain pierreux, les pointes de ses dards ;
Ils dorment, confondus avec les blocs épars
Qui chauffent au soleil leur mousse sèche et grise,
Allongés et muets comme de grands lézards.

Ils dorment. Si parfois une génisse beugle,
Troublant ce lourd sommeil des pierres, on dirait
— Tant le charme est profond où le rêve s'abstrait —
Un soupir exhalé d'une maison aveugle
Qui renferme un ancien et douloureux secret.

Il semble que le jour les effraie : un mystère
A toute heure épand l'ombre autour du foyer noir ;
Et, sous le voile épais, les cuivres du dressoir
Éveillent, par endroits, comme une étoile austère.
Le jour, la rue est morte : elle renaît, le soir.

Quand le soir met son bronze aux pignons de la rue,
Quand l'étoile du pâtre éclot au ciel tremblant,
Noires comme la nuit sous leur grand bonnet blanc,
Errent des femmes, l'une après l'autre apparue,
Le tricot à la main ou la quenouille au flanc.

La jeune, svelte et longue ainsi qu'une hirondelle,
Tient droits son col sauvage et son profil amer,
Et, sœur des goëlands qui planent sur la mer,
La vieille a relevé son châle en forme d'aile,
Comme pour chevaucher sa quenouille dans l'air.

Mais loin d'aller la nuit se mêler aux sorcières
Qui, dans le rut maudit du satanique hymen,
Font tournoyer leur ronde autour du vieux dolmen,
Ces femmes ont, pour seul talisman, leur prière
Et pour seule réponse au sort fatal : « Amen ! »

On les voit s'aborder, se parler. La nuit brune,
Déroulant sur le sol ses remoux vaporeux,
Monte et son ombre emplit les vallons et les creux ;
Mais, par-dessus les toits que l'or baigne, la lune
Jette un pâle regard aux groupes ténébreux.

Là-bas, deux jeunes gens se tiennent en arrière :
Brave gars dont la main, le jour, conduit le soc,
Fillette s'appuyant, rêveuse, contre un bloc.
Ils s'aiment d'un amour pareil à la bruyère
Qui germe, et prend racine, et, sans bruit, fend le roc.

Et tous ces paysans regagnent leur chaumière,
Quand la nuit plus épaisse envahit le ciel clair ;
Alors la lune haute éclate au fond de l'air
Et les toits sont rentrés dans leur sommeil de pierre
Que berce le murmure immense de la mer.

JULES BRETON.



LE DOCTEUR MODESTO

Comment ! C'est vous, mon cher maître, à une soirée officielle ?

— Oh ! me répondit de sa voix musicale le professeur Léopold Serres, je vais volontiers aux réceptions du Ministre. J'y importune les gros bonnets dans l'intérêt de la zoologie, j'attrape des miettes du budget... Et puis, j'y trouve les flâneurs comme vous, qu'il faut rencontrer pour les savoir vivants, ajouta-t-il d'un ton de gronderie cordiale.

Et il m'entraîna au fumoir.

Professeur de zoologie à la Faculté de L..., mon original ami, Léopold Serres, ne vient à Paris qu'à de longs intervalles ; trop rarement au gré de ceux qui l'aiment, mais assez pour enrichir, à chaque voyage, sa collection d'ennemis d'un nom nouveau. Ce vieux savant de trente-huit ans, d'une timidité de demoiselle, est brouillé à mort avec la moitié du genre humain.

Malgré l'athéïsme tranquille dont il fait profession, — ou à cause de cet athéïsme peut-être, — il croit au dogme de l'Évolution comme un gars breton à la Madone. Là-dessus il n'admet point le badinage ; ses contradicteurs, disciples attardés de Cuvier, savent par expérience qu'il a la dent dure et l'épigramme mortelle. Il a malmené, à propos de coquilles, de hautes personnalités scientifiques, peu disposées à l'oubli des injures. Je crains que ses dons de polémiste ne nuisent à son avancement. Ses adversaires ont pris le sage parti de l'écraser sous l'admiration : « immense valeur, caractère impossible, » déclarent-ils. Ils l'assassineront ainsi lentement et sûrement. Serres mourra en province, sans le moindre discours sur sa tombe, et l'Institut lui restera fermé. J'ai idée cependant qu'il a du génie. C'est, en outre, le plus galant homme et le plus sûr compagnon que je connaisse.



Après une séparation de plusieurs mois, j'avais plaisir à contempler son crâne chauve et son fin profil, tandis qu'il s'obstinait, avec une maladresse attendrissante, à lutter contre un cigare déchiré.

— Ce soir, lui dis-je, je vous tiens et je ne vous lâche plus. J'ai mille renseignements à vous demander. Ainsi, vous m'avez expliqué, la dernière fois, que l'humanité ne se régénérerait que par la dynamite. Il me reste sur l'excellence de ce procédé quelques doutes que vous dissiperez, je l'espère. Nous soupons ensemble?...

— Impossible, mon cher. Je pars ce soir pour Mézy.

— Ce soir! Il est plus de onze heures...

— Aussi dois-je vous quitter tout de suite. Train de minuit dix, gare du Nord...

— Mais vous êtes en habit!

— Qu'est-ce que cela fait ?

Là-dessus, comme s'il avait trouvé une riposte irréfutable, Serres tenta un effort désespéré pour triompher du mauvais vouloir de son londrès. Ses yeux de gazelle effarouchée riaient sournoisement derrière leurs lunettes.

— Partez avec moi, fit-il.

Nous étions au milieu d'un avril parisien, noyé de neige fondue. J'entendais tomber au dehors une de ces pluies serrées qui semblent éternelles. L'idée que je pourrais recevoir cette douche sur une plage du nord me glaça jusqu'aux os.

— Écoutez, poursuivit Serres : à cinq heures du matin, nous arriverons à Boulogne. Rien qu'une petite heure à pied, par le chemin des douaniers, sur la falaise, et nous sommes à Mézy...

— Et vous allez faire cette belle étape en frac et souliers vernis ?

— Bah ! j'ai un foulard. On me fera une flambée au laboratoire, à mon arrivée. Venez, vous dis-je. Demain, je vous emmènerai en mer, avec mes jeunes gens.

Ce n'était pas la première fois que le cher savant m'invitait à l'aller voir à Mézy-sur-Mer. Je savais qu'il menait là, de temps à autre, une vie calme et libre, parmi ses élèves préférés, ne quittant le vieux lougre affecté aux pêcheries scientifiques que pour le chalet, ouvert à tous les vents, qui lui servait de laboratoire. Dès que son enseignement de la Faculté lui laissait des loisirs, Serres s'évadait à Mézy, suivi d'une troupe de fidèles. Ah ! les bonnes veillées bruyantes qui devaient se prolonger là-bas, entre maître et disciples, autour des pintes d'ale, dans le nuage des pipes et le brouillard des théories ! Celui qui allait se coucher le premier était à l'amende. Je suis, je l'avoue, buveur, discuteur et noctambule. L'envie me taquinait depuis longtemps d'aller jouer dans cet orphéon de joyeux sectaires ma partie d'idéaliste dilettante. J'étais de loisir en ce moment-là. J'oubliai le froid, la pluie, mon horreur des petits voyages ; je me décidai.

— C'est dit, je vous emmène.

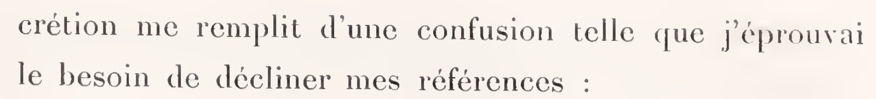
— Pas si vite, s'il vous plaît ! Je suis corrompu, moi ; je ne voyage pas en costume de bal. Je vous rejoindrai demain.

Le lendemain en effet, j'arrivais à Mézy vers cinq heures du soir. En descendant du wagon, j'étais d'assez méchante humeur. Le froid humide de ce printemps manqué m'avait accompagné, le long de la route, et je le retrouvais, aggravé par les rafales du large, sur cette grève désolée du Boulonnais. La laideur du pays m'accabla. Du côté de la terre, pas un arbre;



en face de moi, des dunes basses, hérissées d'oyats, découpaient leurs mesquins profils sur une mer d'ardoise. Je suivis, mélancoliquement, l'unique rue du bourg, une percée bête et sans caractère, que terminait une église trop neuve. D'affreux enfants, aux tignasses d'un blond fade, grouillaient autour de moi, mendiant des sous en patois picard. Le vent s'engouffrait dans mon parapluie, le poids de ma valise se faisait lourd, mon bras gauche s'ankylosait, je pataugeais dans des flaques boueuses. J'eus là un quart d'heure où j'aimai le boulevard Montmartre d'une tendresse d'exilé.

Serres m'avait indiqué l'Hôtel des Bains. Je finis par découvrir cette pompeuse enseigne, à la façade d'une auberge chétive. Une forte femme assise sur le seuil regardait la pluie d'un air maussade. J'eus l'impression que je la dérangeais en lui demandant une chambre. Elle me toisa de la tête aux pieds. Un garçon malpropre arriva en traînant ses pantoufles et me débarrassa, sans empressement, de ma valise. Le sentiment de mon indis-



crétion me remplit d'une confusion telle que j'éprouvai le besoin de décliner mes références :

— Je suis l'ami que M. Serres attend, déclarai-je.

Le nom de Serres produisit, je dois le reconnaître, un certain effet. Un personnage barbu, tenant de l'ivrogne et de l'apôtre, sortit soudain de la cuisine. C'était le patron de l'établissement.

— M. Philippe, dit la femme, c'est le monsieur de M. Serres.

On me conduisit, à travers un escalier qui sentait la vaisselle, jusqu'à la chambre qui m'était préparée.

J'ouvris la fenêtre.

La plage immense de Mézy étalait devant moi son hémicycle voilé par la brume. C'était l'heure de la marée basse ; le grondement des vagues m'arrivait, confus et lointain. Le soleil se couchait incognito, derrière un rideau grisâtre ; la nuit se hâtait. A droite, dans un coin de ciel couleur d'encre, tremblottaient les deux points lumineux des phares de South-Foreland. L'âpre tristesse du nord baignait ce crépuscule.

— Il n'y a personne ici, en cette saison ?

— Ces messieurs seulement. Les voyez-vous, hein ?

Grâce à un reste de jour, je parvins à distinguer, au milieu de la plage, cinq ou six choses rouges qui remuaient.

— C'est eux, s'écria M. Philippe.

Et, se faisant un porte-voix de ses mains, il lança, du fond de sa barbe :

— Ehô !

— Ehô ! répondit le vent de mer.

— Ah ! les gaillards ! ils n'ont pas peur de l'eau, allez ! Pour sûr, ils en rapportent...

— Quoi ? que rapportent-ils ?

— Des bêtes, pour eux travailler.

Je contemplai de nouveau le sombre panorama. Ce pays n'a rien de grandiose : les falaises y sont de médiocre hauteur et d'une coupe banale.

Cependant, à main droite, vers South-Foreland, je remarquai deux bancs de rochers, parallèles à la côte et découverts à demi : leur aspect farouche me frappa.

— Vous avez là de belles roches, dis-je à M. Philippe.



— C'est les Epaulards.

— Pourquoi les appelle-t-on ainsi ?

— Parce que!... M. Serres y va, des fois. Il y trouve tout plein d'animaux dans les grottes.

— C'est donc accessible ?

— Aux marées de vives eaux seulement. Et encore, vous savez, on est dans la mer jusqu'à la ceinture. Il y a un riden qui n'assèche jamais.

— Mais d'ici les roches paraissent abruptes...

— La pente est adoucie, du côté du large. Vous voyez le deuxième banc, au loin, le Grand-Épaulard, comme on dit? C'est là, paraît-il, qu'il y en a des bêtes, et des jolies! Par exemple, faut pas flâner pour les prendre, pendant que la mer est étale. Le flot n'attend pas. Quelqu'un qui traînerait là, au moment du courant de foudre, on pourrait écrire à sa famille.....

— Ah! C'est dangereux d'y aller?

— Pour sûr!... Je leur ai assez dit de se méfier.

Et l'aimable aubergiste me quitta sur cette bonne parole. — Mme Philippe, cria-t-il dans l'escalier, les v'là qui reviennent!

Je suis au bout du monde, murmurai-je, en constatant, pour comble de disgrâce, que mon broc était vide. Quel pays de sauvages!

Je songeais déjà à repartir.

Je descendis au Salon-Casino de l'Hôtel des Bains, une grande pièce nue, meublée désespérément. Un glissement discret de savates m'indiqua l'approche du garçon qui posait auprès de moi un quinquet fumeux. Je me plongeai dans la lecture d'un numéro du *Charivari* vieux de six mois.



Un bruit de pas, de cris joyeux et de francs rires remplit le vestibule. La porte, entre-bâillée, laissa passer la pointe d'un capuchon, puis le capuchon tout entier, et enfin la personne complète de mon ami Léopold Serres, pittoresquement vêtu d'une vareuse garance, raidie par la pluie. J'avais sous mon quinquet une mine si piteuse que Serres me salua d'un éclat de rire.

— Vous! pas possible! Vous êtes venu?...

Nous nous embrassâmes.

— Alors vous ne comptiez pas sur moi?

— Dame! vous m'aviez promis tant de fois... Mais enfin, vous voilà; je ne suis pas fâché de tenir ici, en avril, un boulevardier tel que vous... Comment trouvez-vous mon Mézy?

— Hideux!

— Vous n'y entendez rien, c'est superbe!

Quatre jeunes gens, également affublés de vareuses rouges, firent leur entrée à ce moment. Je reconnus parmi eux Jules Deshayes, le préparateur de Serres et son alter ego.

— Avancez, enfants, dit le professeur, que je vous montre un parisien! Il retarde, je vous en avertis; mais il a du bon tout de même.

Tout à coup, M. Philippe apparut, précédé de sa barbe, dans le cadre de la porte :

— Mange-t-on, oui ou non?

Nous passâmes, en descendant trois marches glissantes, dans une salle écrasée par son plafond. Quelques pains de sucre, des bandes de lard, des

paquets de chandelles pendaient aux poutrelles moisies; une table sans nappe occupait le milieu de la pièce.

L'aubergiste s'installa à la place d'honneur, tandis que sa corpulente épouse découvrait une soupière dont le parfum me coupa l'appétit.

— Vous voyez, mon cher, nous vivons en famille, me dit Serres en pince-sans-rire.

Il s'amusait énormément de moi, à l'abri de ses lunettes.

— Toi, me dis-je, tu me le paieras..... En attendant, soyons beau joueur.

Et j'acceptai, le plus galamment du monde, l'assiettée trop pleine que Mme Philippe m'offrait à bras tendu.



Les zoologistes dévoraient. J'en profitai pour étudier mon monde. M. Philippe et sa digne compagne, relevaient d'une psychologie élémentaire. Le mari trahissait, par l'éclat pourpré de son teint, le secret de sa passion maîtresse : la femme, obèse, hébétée, hommasse, n'annonçait qu'une sorte de nullité grincheuse. Serres et Jules Deshayes m'étaient connus. Restaient les trois élèves du laboratoire : deux me parurent de braves garçons, à mines loyales et vaillantes, de bons exemplaires de l'humanité, plus solides que rares.

Long, maigre, sec, avec un nez de capitan picaresque et une coiffe rebelle de crins sombres, le troisième semblait quelque oiseau exotique, déplumé et fier. Sa laideur héroï-comique rappelait Don Quichotte et Pierrot; deux yeux de velours, sans profondeur, ornaient sa face imberbe. Il sentit que je le dévisageais et me rendit assez crânement regard pour regard.

— Par grâce, patron, dit-il très-haut, comme pour me répondre,... nous nommer à Monsieur... daignez-le donc?

— Parbleu! fit Serres, j'avais oublié! Tenez, cher ami, ce blondin, à côté de vous, c'est Réthy, un paresseux qui traîne sur sa thèse... à sa gauche, Maréchal, notre pilote du lougre, un vrai matelot.... Quant à notre ami Pla, il vient de loin...

— Docteur Modesto Pla y Saballos, dé l'Ouniversité zentrale dé Santa-Fé! interrompit avec volubilité le grand diable au bec de condor.

— Monsieur est étudiant américain? dis-je étourdiment.



— Absoloument plous... Professeur titoulaire!... Z'ai là-bas oune chaire dé morpholozie zénérale... Z'ai vénou ici en conzé pour faire dou microscope avec lé senor Serres, l'ounique dé la France... Tous les autres, crétins stoupides... Comprénez?...

Je compris en effet sur le champ.

— Voilà donc un darwiniste selon mon cœur, me dis-je, en couvant des yeux le professeur de Santa-Fé.

Dès son entrée en scène, le docteur Pla avait fait ma conquête. D'abord il était beau à sa manière, cet hidalgo, dans sa vareuse râpée qu'il portait en gueux de haute race, ainsi qu'un vêtement naturel. Sur son cou décharné, qui émergeait de la cagoule, sa tête pointue prenait des poses de défi. Il ne mangeait pas sa soupe comme le commun des mortels. Tout en lui respirait, l'enthousiasme, la candeur et la misère.

Quand il parlait — il parlait toujours — son vague français, embelli d'espagnol, ponctué d'interjections gutturales et de jurons féroces, devenait un idiome à part, absurde et sonore, une langue impropre, expressive, superbe.

Il possédait, avec la même sûreté, l'anglais, l'allemand et l'italien. L'année prochaine, je saurai le russe, affirmait-il. Au fond, il ne parlait jamais qu'espagnol, un espagnol à lui, dont il improvisait les dialectes selon les latitudes ou les circonstances. Ainsi pourvu d'un instrument universel, il exprimait éloquemment tous les sentiments de l'âme humaine, à l'exception du doute... Il était charmant.

Après le repas, les pipes s'allumèrent. Dès lors, M. Pla y Saballos ne connut plus de bornes. Je pris plaisir à piquer sa verve. Une fois provoqué, il se lança à corps perdu dans un exposé général de ses goûts, de ses idées et de ses passions. Il aborda tous les problèmes et les trancha tous, discourut sur la politique, la science, l'art, la métaphysique et l'amour. Il se déclara socialiste, moniste, utilitaire, athée, polygame. Il m'expliqua notamment que nos arrière-neveux pratiqueraient l'union libre avec des femelles très sélectées auxquelles l'*Évolution* aurait enlevé les cheveux et les oreilles, derniers vestiges d'animalité. « Comprénez, hein? » disait-il, en manière de conclusion, à la fin de chaque tirade. « C'est l'évidence même! » lui répondais-je. Nous devenions amis.



— Dites donc, Pla? interrompit Serres, qui n'avait pu jusque-là placer un mot, je vous préviens que mon ami est un farceur. Il fait semblant d'être des nôtres, mais je vous engage à vous méfier...

Je protestai.

— Dites-moi donc, cher monsieur, ajoutai-je, vous devez être singulièrement en avance sur les idées de votre pays?

— Jamais de la vie, senor! absolue erreur...! Tout le corps enseignant, à Santa-Fé, il pense comme moi...

— Je suis ravi de l'apprendre. Je croyais l'influence catholique très puissante dans l'Amérique latine.

— Les femmes, les enfants... Préjugés stupides, encore... Mais le monde savant, là-bas, supérieur à chez vous, très supérieur... Plus avancé.

— Oh! tant mieux! Pourtant j'ai eu récemment l'honneur de m'entretenir avec un professeur du Nicaragua...

Un sourire de pitié souveraine retroussa la lèvre glabre de Saballos.

— Le Nicaragua n'a pas de vie intellectuelle aucune... Mal doué pour la lutte... Périra, sera absorbé...

Et Don Modesto, d'un geste énergique, mit le Nicaragua dans sa poche.

— Voilà, pensai-je, le plus joli mot de la soirée.

Il était plus de minuit. Je pris congé de mes jeunes hôtes et je regagnai ma chambre.

— Êtes-vous bien, cher ami? vint me demander Serres à la façon d'un châtelain.

— Horriblement mal! mais je suis ravi.

— A la bonne heure! Que dites-vous de mon collègue de Santa-Fé?

— Il m'a donné l'impression d'un opéra en cinq actes, à la première audition. Il n'y a que vous pour découvrir des êtres pareils. D'où vous tombe-t-il?

— Il nous est arrivé l'an dernier, d'Iéna, avec une vague recommandation de Haeckel, qu'il appelle « son confrère ». Depuis, il n'a pas quitté Mézy. Il couche au laboratoire, dans le grenier.

— De quoi vit-il?

— Est-ce qu'on sait? J'imagine qu'il reçoit une aumône quelconque de son gouvernement : il ne lui en faut pas beaucoup, pourvu qu'il parle. Le croirez-vous? Je me suis attaché à ce pauvre diable. J'en veux à mes jeunes gens de l'avoir pris pour plastron. Jusqu'à Deshayes qui lui rend la vie dure! Heureusement qu'il ne semble pas s'en apercevoir. C'est égal, ils ont tort. Il aime le métier, après tout.

— A-t-il du savoir, une valeur?

— Dame... non! Il connaît tout, en dépit du bon sens. Il a tout lu et n'a jamais rien compris à quoi que ce soit. C'est une cervelle d'oiseau, un cœur d'enfant... L'entendez-vous d'ici s'empoigner avec les autres... ?

Le bruit d'une discussion orageuse montait dans l'escalier. Par-dessus le vacarme, la voix de Saballos arrivait, glapissante :

— ... La femme, elle n'existe pas!... Je nie la femme!

— Vous voyez, il nie la femme, l'animal! dit Serres en riant de son rire aphone. Oh! il faut que j'écoute cela. Je vous quitte.

Je m'endormis et je rêvai que Modesto Pla y Saballos promenait la torche dans l'Académie des Sciences, suivi d'une horde de gibbons.

* * *

Le lendemain, il ne pleuvait plus, mais le ciel demeurait sale et triste et les dunes s'écroulaient au vent du nord.

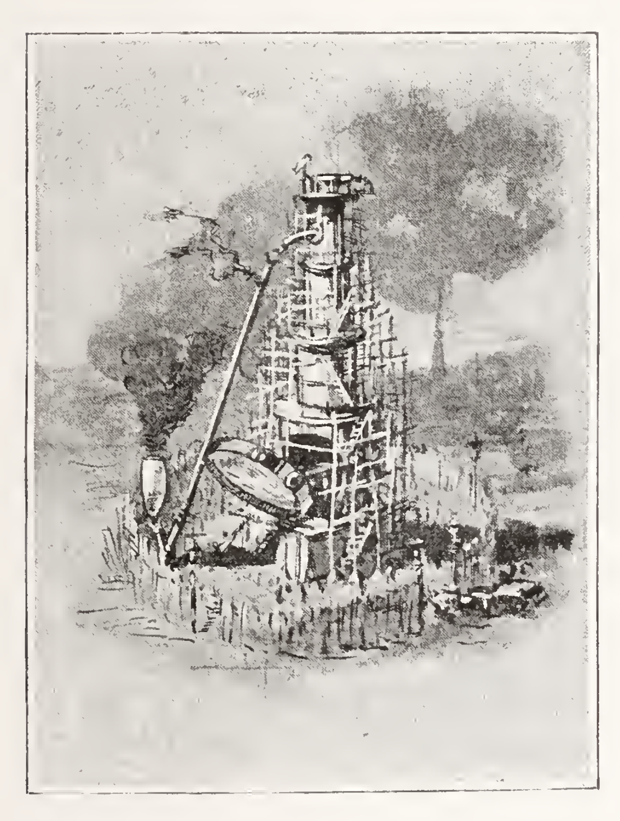
L'excellente Mme Philippe, en négligé du matin, sordide et chaste, balayait l'allée. Elle daigna répondre à mes hommages par un grognement.

Après avoir obtenu, non sans peine, quelques indications sur mon itinéraire, je suivis un sentier à travers les dunes. A deux cents mètres environ de l'Hôtel des Bains, je distinguai une maison délabrée dont la terrasse en forme de môle avançait sur la mer. Serres m'avait montré bien des fois la photographie de son domaine; je reconnus à son architecture naïve l'immeuble officiel du vivier-laboratoire. C'est un ancien poste de douaniers où, d'après une légende locale, Louis Napoléon aurait changé de costume, lors de sa tentative sur Boulogne. La mer gagne chaque année sur la côte de Mézy : quelque nuit de grande marée, elle brisera les poutres du môle et cueillera la masure, sans égard pour son caractère historique. Serres a prévu cet événement. On louera ailleurs, dit-il.

Je poussai une porte entr'ouverte qui donnait accès dans un hangar encombré de leviers, de pioches, de dragues, de seaux en toile, de filets, de bottes goudronnées. En face de moi, sur une seconde porte, ces mots *Salle d'étude* étaient griffonnés à la craie.

— C'est tout ce qu'il y a d'oursins ? disait la voix du patron. Nous n'en mourrons pas.

Cette salle d'étude était haute et vaste. Le jour y entrait gaîment, par une large baie ouverte sur la terrasse du côté de la mer. Pour mobilier, des tables en bois blanc, des chaises dépaillées. Sur les murs, des bocaux étiquetés, contenant les échantillons de la faune locale ; les tons délicats des anémones, le vert frais des éponges amusaient les yeux. Des rasoirs, des loupes, des cuvettes à fond de liège surchargeaient les tables, où traînaient des brochures. De belles planches teintées tapissaient l'une des murailles ; elles provenaient du laboratoire de Naples, ainsi que me l'indiqua Serres avec un soupir d'envie. Au centre de la pièce un tableau noir, hissé sur son chevalet, offrait à l'admiration du visiteur la charge simiesque d'un membre de l'Institut, connu pour sa laideur et pour sa haine des théories transformistes. L'illustre savant pendait, par sa queue d'anthropoïde, à une potence gigantesque. Cette œuvre d'art était due à la verve satirique de M. Jules Deshayes, docteur ès-sciences.



Pour l'instant, le jeune dessinateur consacrait son talent à un exercice plus grave ; l'œil fixé à l'oculaire d'un microscope, il traçait sur une feuille d'album, des lignes ténues qu'il effaçait à mesure.

— J'essaie, m'expliqua-t-il, de mettre en évidence la cinquième paire de pattes du doropygus. J'en ai pour ma journée, au moins. Ce n'est pas commode, cette cinquième paire... Et toute la classification repose là-dessus !

— Sans compter qu'il est raté, votre dessin, mon petit, observa Serres, pour encourager l'artiste. Vous feriez mieux de le recommencer.

— Cher ami, poursuivit le patron, qui m'imposait le tour du propriétaire, regardez donc le grand microtome de Jung ; une merveille de précision, construite à Heidelberg. Ah ! il n'y a pas à dire : *ils* font bien.

Je rendis justice au constructeur d'Heidelberg, mais un tout autre objet sollicitait mon attention. Depuis le commencement de ma visite, j'observais à la dérobée Saballos, qui massacrait des crabes en s'accompagnant de blasphèmes retentissants.

— Et vous, Don Modesto ? lui dis-je.

— Je cherche l'entoniscus, senor. Un petit coquin de parasite, rare infiniment. Je le chasse, voilà huit jours et plus. J'en suis à mon cinq cent quarante-neuvième crabe...

Toute la chambrée poussa des cris.

— Vous êtes gentils, vous autres ! fit Saballos, vexé.

Et il plongea sa longue main osseuse dans le seau posé auprès de lui. Les crustacés captifs s'effarèrent et grouillèrent bruyamment.

— Si vous vous taisiez, là-bas ! cria Serres.

— Vous me rappelez, lui dis-je, le bon François d'Assise demandant un peu de silence « à ses frères les oiseaux ».

— Un clérical ! fit Saballos, dédaigneux.

— Mon collègue Pla s'occupe aussi beaucoup d'embryogénie, ajouta Serres après un clignement d'yeux à mon adresse. Il élève les embryons, consigne les dates des pontes et nous rend ainsi de précieux services.

L'hidalgo se redressa sous l'éloge et sa figure s'illumina d'orgueil enfantin.

— J'en ai fait à Iéna, énormément, de l'*embryozénie*, en compagnie de Haeckel, un ami à moi excellent. J'avais rapporté un registre magnifique, avec mes dessins, mes notes, un document *esplendide*... Une fatalité, je l'ai perdu ! Jamais de chance, moi. Jugez, senor. L'an passé j'avais cinq cents préparations d'embryons, fixés, colorés, montés par moi-même s'il vous plaît. Une fatalité encore : cet idiot, M. Philippe, en rangeant le laboratoire, tous les verres, il les a nettoyés, avec un torchon, absolument. L'ouvrage de trois mois, magnifique, disparu, anéanti...

— Et vous ne l'avez pas tué ?



— Peuh! un domestique, répondit Saballos, comprimant l'hilarité générale d'un geste de conquistador.

Une exclamation coupa court à la gaîté.

— Patron, une sacculine!

Et l'élève jeta un crabe sur la table.

— Tenez, voyez-vous, sous la queue, cette petite boule opaque et jaunâtre? C'est la sacculine. Réthy, mon garçon, un scalpel.

Le visage ironique de Serres avait changé d'expression. Le patron ne riait plus, et, sous son front plissé, son regard de myope lançait une flamme.

— Eh bien, lambin, et ce scalpel? Allez, je n'en ai plus besoin!...

Il prit le premier couteau qui lui tomba sous la main, une vieille lame ébréchée, rongée de rouille, et, en quelques mouvements rapides, découpa la sacculine. Il faisait cela joliment, sur le bout du pouce, en virtuose de la dissection. Les élèves, rapprochés, formaient un cercle. Alors le professeur prit la parole. Il discuta les diverses hypothèses hasardées sur ce parasite, nous soumit sa théorie personnelle, réfuta d'invisibles adversaires; puis, grisé de sa propre parole, il généralisa, racontant la vie rudimentaire et ses troublantes merveilles, exposant son rêve audacieux d'une création aveugle, impeccable; et sa voix suave, presque féminine, qui vibrait dans le grand silence, tremblait d'enthousiasme et de conviction. Enfin, il jeta la sacculine déchiquetée au fond d'un cristallisoire, saisit une loupe et se mit à observer. Le dos voûté, les lunettes relevées, la barbe noyée dans l'eau claire, il continuait sa démonstration passionnée : en dépit du comique de sa pose, il avait bien l'allure et le ton d'un maître.

— La leçon est finie, dit-il. Excusez-moi si j'ai fait le cuistre.

Il tira un calepin et prit quelques notes sur son genou, tandis que les quatre autres, silencieux, s'entre-regardaient. Je compris, en une minute, à quel point cet homme était admiré et respecté par ces jeunes gens.

Deux coups secs, frappés au dehors, sonnèrent sur le carreau.

Au milieu de la baie vitrée, se découpait une forme de femme : une plume écarlate, des cheveux dorés sous une toque de loutre, et, derrière un nuage de gaze blanche, de belles dents qui brillaient.

— Madame Alice! s'écria le laboratoire d'une seule voix.

Serres ouvrit la fenêtre à deux battants. Une fusée de rires éclata; on entrevit une petite main gantée sur l'épaule du patron, un fin soulier, un bout de bas rouge, et la visiteuse imprévue sauta au milieu de nous.

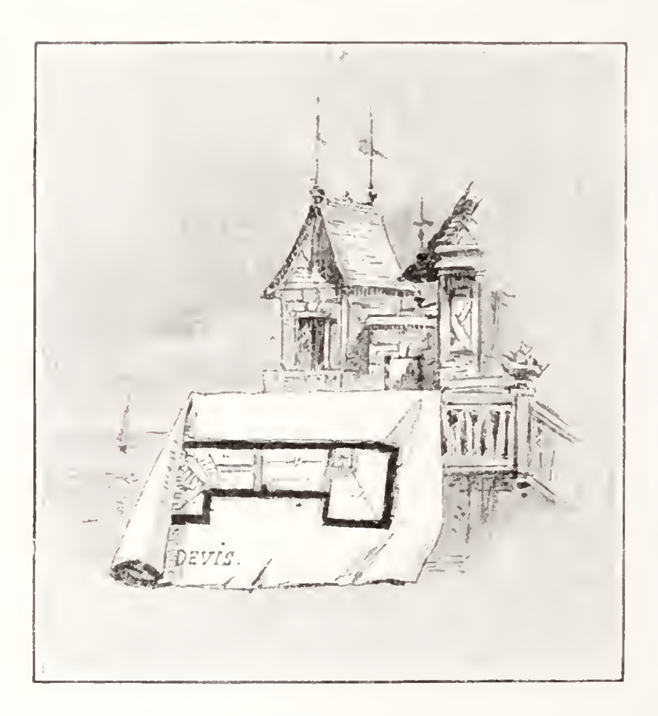
— Mon chemin ordinaire... Je n'aime pas les portes, moi.

Madame Alice, toute essoufflée, fit sur sa chaise une chute gracieuse, releva sa voilette et nous gratifia d'un sourire circulaire. C'était une jolie blonde de trente ans, un peu opulente, qu'une bouche fraîche et un nez impertinent rajeunissaient.

— Madame Alice! répétaient les autres plantés devant elle.

— Mon Dieu oui, c'est moi. Ah ça! qu'est-ce qui vous prend à me regarder comme une bête curieuse?

— C'est la joie, chère Madame, répondit Serres d'un ton de galanterie familière où perçait une pointe d'ironie. Vous, à Mézy! en cette saison!...



— Le besoin de vous voir, Messieurs. Vrai, je m'ennuyais du laboratoire. Et puis, vous oubliez donc que je fais construire une villa dans votre Mézy, et à cause de vous, ingrats? Voici la chose. Hier, je reçois une lettre éplorée de mon architecte : « Difficultés avec l'entrepreneur..... Devis dépassé..... Présence de Madame nécessaire sur les lieux..... » Je tombe ici. On m'explique un tas de choses auxquelles je ne comprends rien, je lave la tête à tout le monde. Ce sera affreux! Alors, pour me consoler, l'envie m'a prise de cogner à votre fenêtre. J'étais sûre de vous trouver en train de commettre des horreurs sur de pauvres bêtes. A présent, je m'en vais. Je prends le train de midi.

Là-dessus, l'endiablée coquette se leva toute droite, avec un brusque haut-le-corps qui fit valoir les richesses de son corsage.

— Vous ne prendrez pas le train de midi, cria Serres, et vous déjeunerez avec nous. Voici justement un parisien qui vous fera la cour...

— Et vous autres ?

— Nous aussi, bien entendu. Mais vous y êtes habituée, tandis que notre ami aura l'attrait de la nouveauté. Et puis Deshayes vous jouera du Wagner sur le piano de Mme Philippe, et nous vous reconduirons, en pompe, à Boulogne.

La jeune femme regardait dans le vague, en mordillant le bout de son gant. Un éclair de malice passa dans son œil vert.

— Non, Saballos serait furieux si je restais. Il déteste les femmes.

Tous les yeux se tournèrent vers l'hidalgo. J'attendais une explosion d'éloquence. A ma vive surprise, il resta muet. Ses sourcils circonflexes se froncèrent imperceptiblement, tandis qu'une ombre de rougeur cuivrait ses joues caves.

— Dites, Saballos? insista Madame Alice, très provocante.

Don Modesto s'inclina gauchement :

— Tout le laboratoire, absolument, il est à vos pieds !

— Eh bien, je cours à l'hôtel commander le déjeuner. Deshayes! votre bras, mon cher. Vous vous rappelez, l'année dernière, le patron m'accusait de dissiper son préparateur. Je m'y remets.....

Et elle disparut dans un bruissement de jupons.

— Elle est drôle, cette dame, laissai-je échapper.

— C'est le plus agréable de mes élèves, répondit Serres dont le nez plongeait sous la queue d'un tourteau.

Je pris par contenance un numéro de la *Revue scientifique*. On essaya de se remettre au travail, mais l'entrée en coup de vent de Madame Alice

avait soufflé sur le feu sacré. Le patron lui-même n'y était plus. Quant à Saballos, au bout de quelques minutes il sortit furtivement. Ses deux camarades ne tardèrent pas à le suivre.

— Ah! mon bonhomme! vous voilà intrigué? me dit Serres, dès que nous fûmes seuls.

— Je ne vous connaissais pas cette recrue. Ah ça! pour qui vient-elle? Est-ce pour vous?

— Êtes-vous enfant!

— Pour Deshayes?

— Est-ce que je sais, moi! Ce n'est pas mon affaire de connaître les femmes. Je vous laisse ce soin, à vous autres romanciers.

— Alors quoi? D'où sort-elle? Qui est-elle?

— Une bonne fille, pas bégueule, excellente musicienne.....

— Mariée?

— Veuve, à ce qu'elle dit.

— Et elle se nomme?

— Ma foi, j'ai oublié. Pour nous, c'est Madame Alice, tout court.

— Il y a longtemps qu'elle vient ici?

— Depuis l'été dernier. Elle se mourait d'ennui à Boulogne. Le hasard d'une promenade l'a conduite sur la plage. Nous l'avons rencontrée, comme nous revenions de la marée. Deshayes chantait à tue-tête un thème de *Parsifal*. Derrière nous, une voix de femme crie : bravo! Vous êtes wagnérien, Monsieur? Oui, Madame. La conversation s'engage. Nous lui montrons nos petites bêtes; elle nous accompagne au châlet. Le lendemain, elle quittait Boulogne, s'installait chez les Philippe et finissait la saison à Mézy... Voilà.

— A Paris, nous appelons cela une cocotte.

— Je ne vous demande pas de l'épouser, mon cher... Que voulez-vous? Elle est gentille, complaisante, aimable. Elle ne se plaît qu'avec nous. Les imbéciles de la plage l'ont prise en grippe, parce qu'elle est jolie et qu'elle change souvent de toilette. Ils débitent sur son compte des histoires vilaines; elle s'en moque avec goût. Mes gamins lui font la cour.....

— Et?...

— Sérieusement, je ne le crois pas. Si j'étais psychologue, comme vous, je dirais que c'est la plus froide créature de son sexe, mais je n'y connais rien.

— Mais elle doit nuire à la zoologie.

— Pas du tout. Voilà ce qui est charmant en elle. On lui dit : allez-vous-en, vous nous gênez ; elle s'en va. Je l'ai vue rester deux heures dans ce coin à broder, sans lever la tête.

— En tout cas, c'est une coquette.....

— Vrai, vous avez vu cela !

— Moquez-vous de moi, si le cœur vous en dit, mon cher maître, mais vous êtes amoureux de Madame Alice.

— Sapristi, que vous êtes bête ! Je n'ai été amoureux qu'une fois dans ma vie, lorsque j'avais huit ans, d'un portrait de Lady Hamilton. Cette passion m'a procuré si peu d'agrément que j'en suis resté là. Sans aller aussi loin que Saballos, qui « nie la femme », je me contente de l'éviter de mon mieux. Cependant, je réprouve le célibat. Aussi, à quarante ans, épouserai-je une fille de campagne, très sanguine, qui me donnera des enfants bien constitués.....



— Et les autres, vos élèves, l'aiment-ils ?

— Vous croyez donc qu'on ne peut pas s'approcher d'un jupon sans prendre feu ?

— Quand le jupon pend à la taille d'une jolie femme et que quatre hommes jeunes s'agitent autour, il se produit assez facilement un phénomène particulier que les poètes appellent amour et les philosophes appétence sexuelle. Je ne vous donne pas cela comme une découverte récente, mais je n'ai aucun doute sur la matière. Ce mal sévit depuis longtemps parmi les humains.....

— Grand bien leur fasse ! conclut Serres, avec un sourire froid de moine fanatique..... Une matinée perdue, en somme ! Allons déjeuner.

A l'auberge, nous trouvâmes Madame Alice qui retournait des omelettes, aidée de quatre marmitons improvisés. Le couple Philippe assistait, hargneux,

mais dompté, au bouleversement de ses casseroles. La belle ménagère, ses bras laiteux découverts jusqu'au coude, remplissait la noire officine d'un bruit de fête.



On s'attabla.

Les explications de Serres ne m'avaient satisfait qu'à demi. J'ai la faiblesse d'être curieux d'aventures galantes. Tout en essayant de manger les mets incomestibles qui circulaient sur la table, je ne perdais de vue ni Madame Alice, ni aucun des convives. On m'avait fait l'honneur de me placer à la gauche de l'étrangère; j'observais en dessous son profil fripon et j'épiais ses moindres regards. Je crus d'abord que Jules Deshayes, un robuste Flamand aux traits virils et aux épaules puissantes, était l'heureux mortel distingué par la folle créature. Mais le ton de camaraderie bohême qu'elle affectait en lui parlant me démontra mon erreur : jamais une femme, fût-elle la plus décevante des filles d'Ève, ne traite cavalièrement l'homme qui lui plaît. Je ne pus songer sérieusement ni à Réthy, ni à Maréchal : le premier, gringalet et chafouin, semblait voué de naissance aux mépris des dames, et le second, un honnête lourdaud enfoncé dans son assiette, n'avait guère la mine d'un séducteur. Le patron, lui, venait de me faire des déclarations catégoriques et je le savais trop peu inflammable pour m'étonner de son indifférence. Quant à Pla y Saballos, en sa qualité de négateur de l'éternel féminin, il planait au-dessus de mes soupçons. J'en vins à supposer que quelque autre élève du laboratoire, absent pour le moment, m'expliquerait tôt ou tard le goût étrange qu'inspirait à l'élégante baigneuse cette sauvage contrée.

— Vous ne dites donc rien, ce matin, M. Pla? demandai-je à mon éloquent ami, dont le mutisme inattendu m'intriguait.

— C'est par mépris pour moi que M. Saballos se tait, articula nettement Madame Alice en assurant dans ses cheveux une mignonne épée d'écaille blonde. Il considère les femmes comme des êtres inférieurs, incapables d'écouter et de comprendre une causerie sérieuse.

— Lui, impossible! Défendez-vous, Don Modesto!

— Il l'a dit cent fois.

— Oui, oui! il l'a dit, appuyèrent les camarades, ravis d'accabler leur souffre-douleur. Il le soutenait encore hier soir. Qu'il le nie, s'il ose!

L'hidalgo, bien qu'interloqué, fit face à l'orage. Il baissa les yeux, parut se recueillir un instant, puis se cabra, et finit par répondre bravement :

— Je l'ai dit!

Il se leva, cassa une tige de primevères artificielles dans une vieille corbeille posée sur la table et la tendit, non sans noblesse, à la belle rieuse, qu'il salua profondément.

— Ce qui signifie qu'il n'en pense pas un mot, madame, me hâtai-je d'ajouter, pour porter secours au pauvre garçon.

Je fus surpris du regard reconnaissant et attendri dont il me remercia.

Il y eut un silence. Seul, l'aubergiste eut un rire bête.

— Deshayes, avez-vous *Tristan* ici ? demanda Madame Alice, comme pour mettre fin à cette petite scène.

Nous passâmes au salon où les enragés wagnériens se livrèrent à leur passion favorite.

L'après-midi s'acheva joyeusement. A l'heure convenue, nous reconduisîmes la jeune femme à la gare de Boulogne.

— Quand vous reverra-t-on? lui demanda Serres.

— Au beau temps, en juillet, en août, dès que ma cahute sera habitable.

Allons, adieu. Au revoir, Saballos! Je ne vous en veux pas. Vous voyez, je garde votre primevère; elle est laide, mais ce sera un fétiche.

Elle baisa le bout de son gant et nous ne la vîmes plus.

Le soir, notre souper fut morne.

— Ça manque de femmes! observa quelqu'un.

— Ah ça! tas de farceurs! répliqua Serres, est-ce que vous vous imaginez que je vais demander au Ministre d'attacher des dames au laboratoire?

— Je n'y verrais pas d'inconvénients, déclarai-je.

— Ni moi, absolument point! lâcha Saballos, sans s'apercevoir qu'il foulait aux pieds ses principes.

— Il a donc retrouvé sa langue, marmotta insolemment Mme Philippe.

Saballos dédaigna de répondre. Nos yeux se rencontrèrent, il tourna la tête.

Au dessert, je reçus, assez mal à propos, une lettre qui me rappelait à Paris. Lorsque j'annonçai mon départ pour le lendemain, il y eut un concert de protestations.

— Comment! senor, vous nous quittez! Déjà! Désastreux, véritablement. Je vous aurais montré l'entoniscus.

— Parbleu, il s'ennuyait! dit Serres. Il s'est fait écrire de Paris pour avoir un prétexte.

Je fus obligé, pour désarmer maître et élèves, de m'engager à venir passer au milieu d'eux la saison d'été.

Après les dernières poignées de mains, Pla y Saballos me prit à part.

— Senor, me dit-il, je vous offre mon amitié. Permettez, hein?

* * *

Deux mois s'écoulèrent. La vie de Paris, oublieuse et hâtive, m'avait repris tout entier : je ne songeais plus à Madame Alice, ni à mes amis du laboratoire.

Un soir de juin, j'étais seul chez moi, devant ma table, lorsqu'un coup de sonnette me fit tressaillir. J'aime peu les visites que l'on n'attend pas; neuf fois sur dix, elles causent un chagrin ou un ennui. J'allai ouvrir de mauvaise

grâce. Sur le pas de la porte se dressait une forme longue et noire que la demi-obscurité du palier m'empêchait de reconnaître.

— Excusez mille fois, senor! dit une voix gutturale. Pas d'indiscrétion?

Et l'ombre, pénétrant dans la clarté de l'antichambre, me révéla les traits héroïques de Don Modesto Pla y Saballos, de l'Université centrale de Santa-Fé.



— Ah! par exemple, voilà une bonne surprise! Quel heureux vent vous amène, cher Monsieur?

— Venu pour affaire, répondit négligemment l'hidalgo en prenant un siège. Oui. Une statue de Bolivar, figurez-vous, pour laquelle un Comité de patriotes m'a chargé de découvrir un sculpteur à Paris... J'ai tenu à vous serrer les deux mains, en passant. Pas opportun?

Pour toute réponse, je tendis un cigare au noble étranger et le débarrassai de son chapeau.

— Et, l'avez-vous trouvé, ce sculpteur? lui demandai-je.

— A peu près. On m'a présenté un jeune homme, aujourd'hui. Dans une brasserie, réunion d'artistes... Place... Place... Attendez donc : Place Pigalle. Nous avons causé deux heures... Intelligent! De l'avenir... Mais voilà, une fatalité, il ne connait pas Bolivar, n'a point d'idées sur lui, absolument point. « Il ne le sent pas, » dit-il.

— Diable!

— Cependant, il a promis d'étudier la vie du Liberador, il a pris des notes. Il me soumettra des projets. Ignorer l'histoire de Bolivar, l'individualité la plus colossale du siècle, avec Darwin! Inconcevable! Enfin, nous verrons.

— Où êtes-vous? Me faites-vous l'honneur de loger chez moi?

— Mille remercîments; engagé déjà... Un ami à moi, très *zentil*, me donne à coucher.

— Est-ce près d'ici? Sommes-nous voisins?

Pla eut une grimace mystérieuse.

— Pardonnez, senor. Défendu de le dire. Serment terrible. Mon ami, nihiliste russe, un héros! recherché par les *muçards*... Domicile secret. Comprénez?

Je me confondis en excuses.

Décidément, on ne m'avait pas changé mon Saballos. Toutefois, je l'aimais mieux à Mézy, avec son béret et sa vareuse, dans son débraillé hautain. Son costume de cérémonie, chapeau hérissé, redingote luisante, gants troués, gâtait la poésie de sa personne. Le col à pointes raides qui lui torturait le menton appartenait-il à une chemise? je n'oserais l'affirmer. Sur sa cravate, de tons trop riches, un bouchon de carafe concentrait tous les rayons de ma lampe, et je suivais presque à travers les broussailles de sa chevelure d'ébène, les vestiges d'une raie ébauchée. Ainsi paré, le professeur de morphologie générale avait un je ne sais quoi d'emprunté, de factice et de minable qui m'attrista.

— Au moins, demain, nous dînerons ensemble, lui dis-je. Je n'oublie pas l'offre gracieuse que vous m'avez faite de votre amitié.

— Bien volontiers. J'ai besoin de causer avec vous.

— Rien de grave, j'espère. Aucun ennui?

— ... Non...

— Quoi donc?

— Demain, s'il vous plaît. Je vous dirai.

Je lui donnai rendez-vous dans un cabaret du boulevard, dont il inscrivit l'adresse au dos d'un des portraits du Liberador qui bourraient ses poches.

Il m'honora d'un salut ample et prit congé.

Je comptais bien que dans le recueillement du tête-à-tête Don Modesto me ferait savourer toutes les joies de l'éloquence. Mon attente ne fut pas déçue. Du potage aux liqueurs, il me tira ses plus éclatantes pièces d'artifice; et rectifia mes opinions sur la plupart des choses humaines. Enfermé comme

en une cage trop étroite dans ce cabinet banal, Saballos se heurtait aux angles, se cognait les doigts aux glaces et décrochait du crâne les girandoles; une de ses démonstrations fut ponctuée par l'écroulement tintamaresque de la desserte entassée dans un coin. Jamais je n'eusse cru qu'un seul homme pût parler si longtemps. Deux mots encore, pour conclure! disait-il toutes les cinq minutes. La nuit s'avançait et il concluait toujours. Cependant il m'avait promis une confidence et minuit allait sonner sans qu'il fût sorti des idées générale et des vues d'ensemble.

Enfin il se tut, rôda plusieurs fois autour de la table, ralluma son cigare et vint s'asseoir à mes côtés sur le divan.

— Senor, fit-il, une question... Aimé des femmes, hein?

— Qui? moi! m'écriai-je stupéfait.

— Oui. Bonnes fortunes, souvent, n'est-ce pas? Écrivains, auteurs, adorés des actrices, tous... Femmes du monde aussi, beaucoup... on sait cela...

— Mais on ne sait rien du tout! où avez-vous pris des idées pareilles?

Évidemment, il était établi à Santa-Fé, même dans le corps enseignant, que les hommes de lettres parisiens ne travaillent que les pieds posés sur des seins nus. Si éloigné qu'il fût des préjugés du vulgaire, mon savant ami partageait cette erreur. Je m'efforçai de lui arracher cette illusion. Elle tenait ferme. J'essayai à mon tour de l'éloquence. Mais, dès mon exorde, je fus réduit au silence et convaincu d'hypocrite modestie.

— Écoutez, mon cher Pla, répondis-je : Vous avez de mes mœurs et de mon prestige auprès des dames, une opinion beaucoup trop flatteuse pour que ma vanité n'y trouve pas son compte. Je vous affirme très sérieusement que vous vous trompez. Mais enfin, admettons, pour vous être agréable, que je sois un bourreau des cœurs... où voulez-vous en venir?

— A ceci. Lorsque vous êtes aimé, que faites-vous?

Cette fois, je n'y pus tenir et je me renversai sur le divan, en proie à un accès d'hilarité presque douloureuse.

— C'est selon! répliquai-je, en riant aux larmes.

Saballos, le régalia aux dents, ne bronchait pas.

— Suivez mon raisonnement, par grâce, poursuivit-il. Une dame charmante, adorable, *oune Vénousse*, vous indique que vous lui plaisez... Alors?...

— Mais une semblable aubaine ne m'est arrivée que fort rarement, mon bon ami!

— Combien de fois?

— Jamais! Entendez-vous, jamais! m'écriai-je, légèrement impatienté.

— Senor, je m'adresse à votre amitié!

— Ah ça! mon cher, à qui en avez-vous?

Je vous croyais la curiosité moins éveillée sur le chapitre des femmes. Ne vous ai-je pas entendu soutenir...?

— Aussi, il ne s'agit point de moi! interrompit vivement Saballos, mentant avec une angélique maladresse.

— Que vous importe, en ce cas?

— Un camarade à moi... distingué par une dame... a besoin d'un conseil...

— Tiens! tiens! pensai-je.

Et il me sembla voir passer devant nous le fantôme rondelet d'une femme blonde, que j'avais vue quelque part.

A ce moment, je m'aperçus avec surprise que mon interlocuteur prenait sa canne et son chapeau.

— Sortons, si vous voulez? dit-il. On manque d'air ici....

Il était légèrement pâle et quelques gouttes de sueur perlaient sur son front.

Une fois dehors, il me prit le bras et marcha quelque temps en silence.

— Je vous accompagne à votre porte, déclara-t-il.

Il parut faire effort sur lui-même et reprit, balbutiant :

— Enfin, dites. Un bon avis? Que pensez-vous de l'indifférence?... On n'a l'air de rien, on voit venir... Dignité *mascouline* sauvegardée...

— Cher ami, lui répondis-je, je suis un piètre conseiller en ces matières. L'amour m'apparaît comme la plus troublante et la plus mystérieuse des aventures, et...

— Vous n'y croyez pas?

— Quelle erreur! J'y crois de la foi du charbonnier. Je veux dire seulement

que j'évite de compliquer à plaisir ce problème délicieux et terrible. Si j'étais, par bonheur, dans le cas de... votre ami...

— Eh bien ?

J'irais ce soir me jeter aux pieds de la dame en question. Seulement, entendons-nous, je prendrais mes garanties.

— Comment cela ?

— Oui. Je voudrais m'assurer d'avance, et plutôt dix fois qu'une, que j'ai lieu, sans sottise, de me croire aimé. Les ruses de la vanité sont ingénieuses et ce genre de méprises est bien cruel. Voyons ! a-t-il des preuves, votre ami ?

— Absolues !... C'est-à-dire, il suppose... Enfin, senor, jugez vous-même. Vous offrez à une femme... une fleur, par exemple. Hein ? Elle la garde, s'il vous plaît, elle la met à son corsage, et cela, d'une certaine façon... Comprenez ?...



Ici, Pla y Saballos s'aperçut que je le regardais fixement. Il surprit sur mes lèvres le sourire sans gaîté que je n'avais pu retenir. Il demeura muet et jeta son cigare d'un geste rageur.

— *Stoupide!* vociféra-t-il. Je suis *stoupide*, véritablement! Pardonnez, senor... Vous voici chez vous; tous mes hommages...

Et il s'enfuit à grandes enjambées.

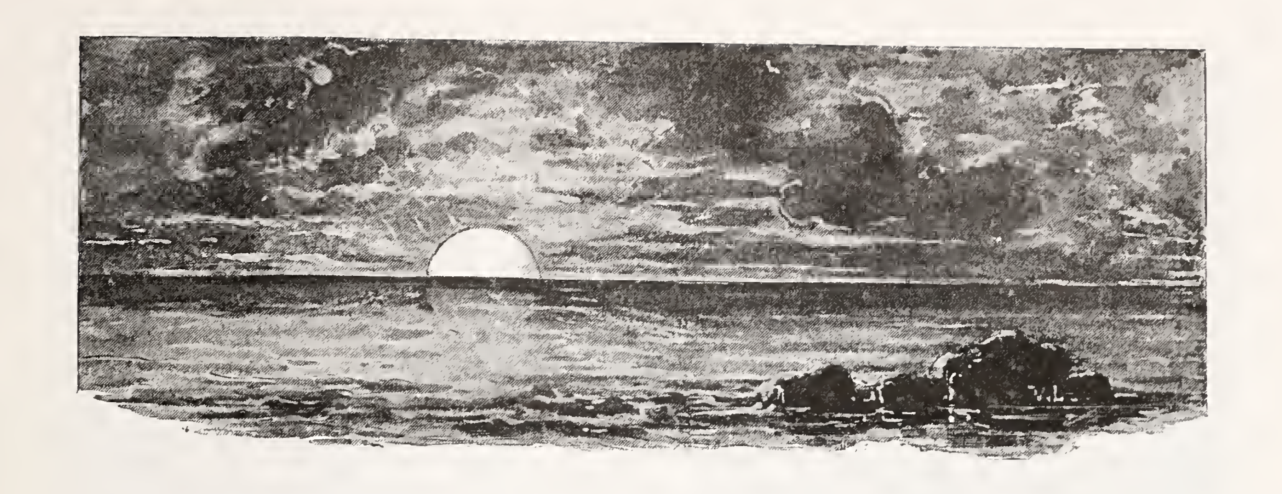
— Vous viendrez à Mézy, n'est-ce pas? Bientôt? me cria-t-il de loin, pendant que je sonnais à ma porte.

— Oui, certes, j'irai! pensais-je en montant l'escalier.

HENRY LAUJOL.

(A suivre.)





AU DELA

La nuit, quand nous voyons, au mirage des rêves,
Revivre les absents que nous avions aimés,
Ils reviennent parfois cheminant sur les grèves,
En côtoyant la mer dont les flots sont calmés.

Ils marchent tout songeurs dans la pleine lumière.
Ils approchent... Sont-ils éveillés ou dormants?
Mais leur voix nous rassure en parlant la première;
Nous les reconnaissons dans nos embrassements;

Et nous restons muets longtemps, n'osant rien dire
Devant leur beau regard tranquille et lumineux.
Émus profondément de leur grave sourire,
Nous leur touchons les mains, le cœur... Ce sont bien eux;

Avec le même geste et la même attitude,
Nous apparaissant tels qu'ils étaient autrefois,
Avec le vêtement qu'ils portaient d'habitude;
Et nous tressaillons d'aise au timbre de leur voix.

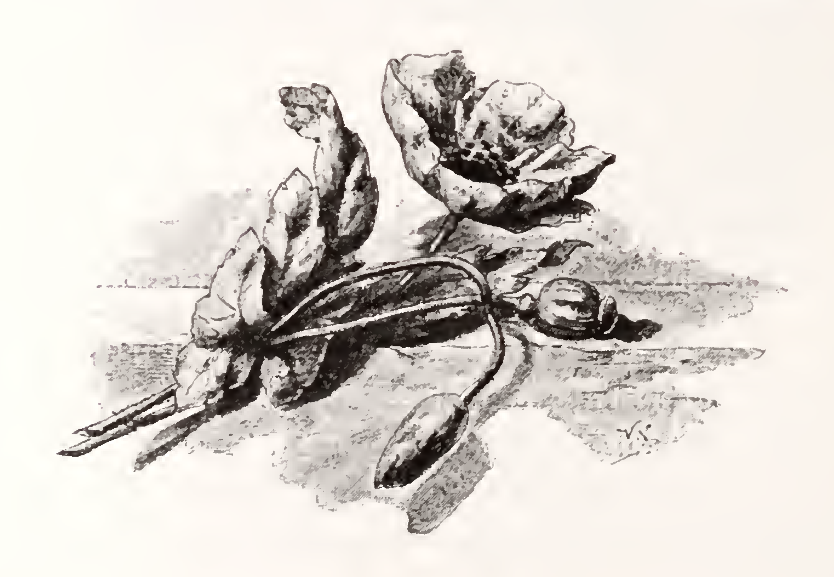
Ils nous disent : « Je sais ce que ton cœur demande.
Nous ne t'oublions pas si nous t'avons quitté ;
Mais regarde... Tu vois comme la mer est grande,
Et nous étions là-bas... loin... de l'autre côté.

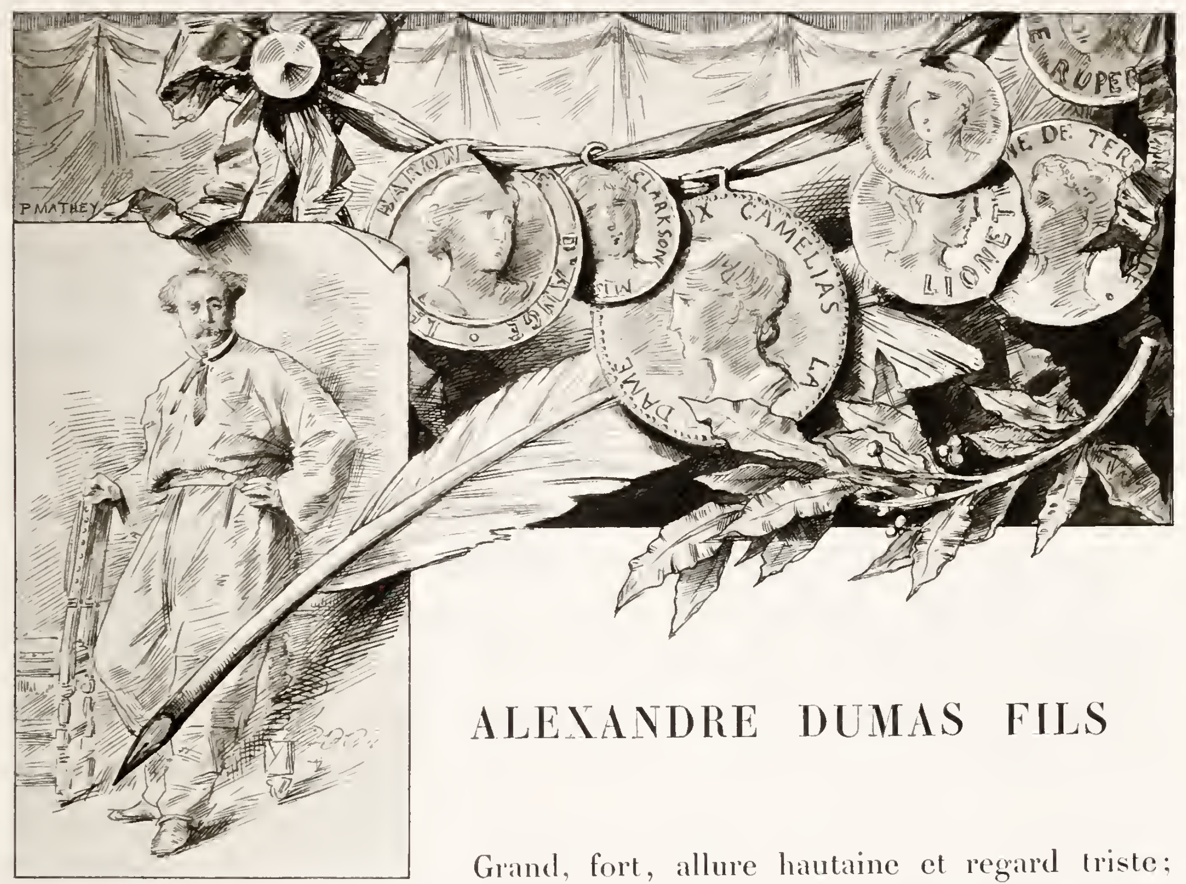
Loin... très loin... au delà des horizons visibles,
Et sous d'autres soleils, aux pays inconnus
Où passent dans les fleurs des rivières paisibles...
Mais les êtres vivants n'y sont jamais venus.

Bien différents du monde où s'agitent les hommes,
Là-bas nous habitons un merveilleux séjour...
Tôt ou tard, vous irez nous rejoindre où nous sommes,
Dans l'oasis de paix, de lumière et d'amour !

Si nous venons, la nuit, dans le calme d'un rêve,
De chères visions charmer vos yeux dormants,
C'est que rien dans la mort terrestre ne s'achève :
Vos cœurs sont éclairés par vos pressentiments. »

ANDRÉ LEMOYNE.





ALEXANDRE DUMAS FILS

Grand, fort, allure hautaine et regard triste; parole brillante et froide, et frappant le mot comme le frappe sur la scène un Olivier de Jalin, ou un de Ryons, M. Dumas est bien l'homme de ses pièces.

A le voir et à l'entendre, l'esprit évoque naturellement certains de ses personnages, ceux qui formulent en souriant des théories amères; — et autour d'eux, surgissant tout à coup du fond de notre mémoire, viennent se grouper les héroïnes maudites que l'auteur a vu se lever dans une sorte de cauchemar — cauchemar réel — de l'écume bouillonnante des vices contemporains. C'est tout d'abord l'élégante Dalila de ce monde à part qu'on appelle le demi-monde : la baronne Suzanne d'Ange essayant de faire sa proie d'un parfait galant homme qui la prend, hélas! pour une honnête femme; puis, dans un *Père prodigue,* c'est la prostituée savante et riche, ayant comme Suzanne des rentes sur l'État, comme elle encore une particule menteuse, mais songeant moins à pénétrer dans le monde en y volant un nom qu'à ruiner ceux qui l'aiment; puis c'est, dans l'aristocratie la plus authentique, l'aventurière mariée, se prostituant aussi, et à son mari même, car elle lui

fait payer l'amour qu'il mendie. C'est la comtesse Sylvanie de Terremonde, « divinité polaire ou équatoriale » — on ne sait — mais n'aimant pas, n'ayant jamais aimé, ne devant jamais aimer ; dévoreuse de fortune et d'honneur, voilà tout, et d'autant plus redoutable, avec son éternel sourire aux lèvres couleur de sang, qu'elle marche dans la vie sous la protection des lois et de l'Église. C'est enfin, dans un drame étrange ouvert d'une part sur un abîme d'apocalypse et, de l'autre, sur le ciel, mais sur le ciel farouche de Jéhovah, — c'est, dans la *Femme de Claude*, Césarine Ruper, monstre de luxure et d'infamie, tuée comme une louve à l'heure juste où elle essaie de voler à la Patrie le secret d'une arme inventée par Claude.

« Des Cléopâtres ! » s'écrie M. Taine, ou, si l'on veut, Thomas Graindorge regardant aux Italiens, comme un héros de Balzac, les patriciennes de la corruption française et cosmopolite ; « des Cléopâtres ! » et ce mot, d'un effet magique, il rend, avec non moins de justesse, l'impression que nous causent, chez M. Dumas, toutes ces figures de courtisanes mauvaises et d'adultères vénales. Oui, Césarine et Sylvanie ; oui, Albertine et Suzanne, ce sont des Cléopâtres, chacune à sa manière ; incarnant toutes, chacune dans son cadre, une décadence morale voisine de celle de la vieille Alexandrie. « La pourriture et la culture égyptiennes, dit encore Thomas Graindorge, faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi enivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre sève et nos maux. » Et c'est ainsi que l'observation d'un moraliste désintéressé vient appuyer de ses conclusions impitoyables les hallucinations vivantes de M. Dumas.

Car M. Dumas est un voyant ; et celui-là ne pourra jamais le comprendre, qui n'aimera pas de lui ce que la nouvelle école, dite *naturaliste*, voudrait précisément bannir de son œuvre ; j'entends toute la partie mystique ou féerique et aussi les thèses par où se découvre la qualité maîtresse de son tempérament. Ces thèses, il est vrai, tantôt physiologiques, tantôt sociales, et, d'autres fois, religieuses, d'une religion très personnelle, on n'en trouve aucune trace dans ses premières œuvres : la *Dame aux camélias*, son début sur la scène, est un roman sans conclusion philosophique, à moins qu'on

n'y démêle une intention voilée d'apologie dans la pitié de l'auteur pour sa Marguerite. Mais il y a loin de cette bienveillance émue, si légitime ici, au dogme romantique de la rédemption par l'amour. Didier *absout* Marion Delorme au nom de Dieu ; Armand se borne à pleurer la dame aux camélias, Madeleine égarée dans ce siècle d'argent et que nous plaignons sans la glorifier. Nous sentons bien qu'elle est une exception ; c'est comme une exception, d'ailleurs, qu'elle nous est présentée, et l'oraison funèbre qui emporte son âme vers un Dieu bon ne prétend pas à plus qu'à nous tirer des larmes. Oui « dors en paix, Marguerite ! » nous te pardonnons parce que tu as aimé, parce que tu as souffert... et parce qu'il est *bien rare* qu'on aime et qu'on souffre ainsi, quand on a fait le métier dont tu es la victime. — L'histoire est navrante, mais c'est une simple histoire. Plus tard, seulement, et lorsque M. Dumas aura donné le *Fils naturel,* nous pourrons discuter. Or le *Fils naturel* est de l'année 1858 et trois pièces le séparent de la *Dame aux camélias.* C'est *Diane de Lys,* c'est la *Question d'argent,* c'est le *Demi-Monde ;* cette dernière comédie laissant déjà voir le moraliste à venir, par la rigueur avec laquelle est combattue, puis démasquée, la fausse baronne d'Ange, mais on peut être un moraliste au théâtre sans y porter ouvertement une thèse morale ou sociale.

La première thèse, sous forme dramatique, nettement soutenue par l'auteur du *Demi-Monde,* est celle qui est l'âme du *Fils naturel.* M. Dumas l'a dit : Je tentais alors pour la première fois de rendre « plus que la peinture des mœurs, des caractères et des passions ». Je tâchais d'agir « sur le milieu social », considérant la scène comme une tribune et persuadé que le jour où Shakespeare, Corneille et Molière, Racine et Beaumarchais « ont été des hommes vraiment hors ligne », c'est le jour où ils ont fait craquer leur domaine esthétique en y introduisant la discussion de quelqu'un des grands problèmes de l'humanité (Lettre à M. Sarcey). Donc, par tous les moyens qu'offre son art au dramaturge, et dans la forme « qui nous conviendra le mieux », inaugurons le théâtre *utile,* « au risque d'entendre crier les apôtres de *l'art pour l'art,* trois mots absolument vides de sens » (Préface du *Fils naturel).* En d'autres termes, le théâtre « n'est pas le but,

ce n'est que le moyen » ; et puisque nos devanciers ont exprimé tout « l'homme moral », jetons-nous dans la mêlée des idées neuves, proposons des réformes, luttons pour la Justice et pour le Vrai.

Eh bien, cette fougue humanitaire et moralisatrice, c'est là ce que les théoriciens de la nouvelle école, les romanciers naturalistes et leurs disciples reprochent le plus à M. Dumas. Pour eux, l'art est une *fin en soi;* et le travail du poète doit être, comme l'humanité même et comme le monde entier, « son propre but ». D'ailleurs, ainsi que l'a dit Flaubert, « d'un cas particulier, il ne faut rien induire de général » ; — et les gens qui se croient par là progressifs, vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi. (Préface des *Poésies posthumes* de Louis Bouilhet).

C'est donc commettre une double erreur que de vouloir, sur la scène, prouver quelque chose, et toutes les pièces armées en guerre par M. Dumas contre un article du Code ou contre un préjugé moral, sont à la fois des machines impuissantes et des œuvres gâtées, ne donnant pas la sensation de la vie. S'il était démontré, ce serait d'autant plus grave que ces pièces à thèses forment, à partir du *Fils naturel* et *le Père prodigue* mis à part, le théâtre complet de M. Dumas. Ni *les Idées de M*^{me} *Aubray,* ni *la Visite de Noces,* ni *l'Étrangère,* ne sont des comédies écrites seulement pour divertir et peindre ; toutes ont la prétention de conclure sur une question morale ou sociale ; toutes sont, à les bien définir, des crises d'idées qui marchent et qui parlent. Mais les Idées ne sont-elles pas des Faits ? les Théories des Réalités ? Pour être impalpables, qui soutiendra qu'elles ne sont pas vivantes ? Nos mœurs et nos passions ne le sont pas davantage ; et l'écrivain qui, dans un drame, met des idées aux prises est aussi vrai que celui qui se borne à mettre aux prises nos passions ou nos mœurs. Ces théories vivantes mais non visibles, il ne saurait, au reste, les personnifier — le mot l'indique — sans dresser debout des êtres aussi réels que vous et moi ; et c'est dans un conflit d'individus, ayant chacun sa marque et son tempérament, qu'il engage l'idéal conflit auquel il veut, surtout, que nous nous intéressions. Or, plus ces caractères en lutte auront de vigueur, plus les idées qu'ils représentent

remueront l'âme, et c'est en la remuant jusqu'en ses profondeurs qu'elles arriveront jusqu'à notre pensée. D'où, pour le dramaturge qui pense et veut que nous pensions, l'âpre nécessité de chercher les types en qui s'incarne avec le plus d'intensité la crise morale ou sociale que son but est de résoudre au dénouement.

On voit dès lors, si je ne m'abuse, sur quel sophisme repose, en fait de théâtre, cette doctrine à la mode de l'art incompatible avec l'*utilité*.

Je ne dis pas la morale, M. Dumas fils ayant souvent distingué les deux choses, et même ayant écrit : « peinture et satire des passions et des mœurs, le théâtre est condamné à l'immoralité. » Bien plus, et sous une forme paradoxale, servant à rehausser la vérité du fond, je lis dans une préface de l'édition définitive, dite *Édition des Comédiens,* cette audacieuse affirmation : « S'il est un lieu où la combinaison de l'immoral et de l'utile... triomphe, et cela sans la moindre réserve, c'est le théâtre... Dans ce lieu on ne parle que d'amours légitimes ou illégitimes... Les sens des spectateurs y sont sollicités et troublés par la jeunesse, la beauté et l'élégance des comédiennes, aussi dénudées et provoquantes que possible. On n'y exige d'ailleurs que le talent et le charme, sans leur demander compte de leur vie privée, dont les aventures et le tapage contribuent souvent à leur succès... Tel est notre champ d'action dont il faut écarter les jeunes filles si l'on veut les conserver pures, dont il faut éloigner les jeunes hommes si l'on veut les garder chastes. Eh bien ! dans ces conditions-là, malgré ces conditions-là, nous pouvons prétendre » à être utiles, et « nous y arrivons, tant la puissance de la parole est grande, tant l'âme de l'homme est affamée d'idéal. »

Être utile ! Porter à des institutions ou à des préjugés funestes des coups efficaces, comment soutenir que ce rêve de M. Dumas n'est, en effet, qu'un rêve ? « Les dénouements ne sont pas des conclusions, » insiste Flaubert. Sans doute ; mais niera-t-on l'effet sur dix-huit cents personnes réunies dans une salle, d'une idée forte, clairement développée, parlant au cœur autant qu'à la raison, aux nerfs autant qu'à l'âme, et soutenue par tous les enchantements de la représentation ? Incomparable est la puissance des mots qui de la scène tombent sur le spectateur : c'est par le rire, par l'émotion

poignante, par la séduction même des artifices les plus vulgaires, que les enseignements glissés dans une œuvre s'infiltrent irrésistiblement, si l'œuvre a du succès, dans le cerveau collectif de ces foules attentives, ravies, émues, et qui, durant des mois, chaque jour, sous les mêmes lustres chaque soir rallumés, se renouvellent, de plus en plus avides. En face de ces foules, matière vivante, nerveuse, qu'un souffle agite, qu'un mot enflamme, le poète est roi : personne ne se lève pour lui répondre, et c'est pourquoi M. Dumas fils, dans un accès d'orgueil, selon nous très naturel, s'écriait un jour : « Ce que nous voudrons détruire sera détruit, et ce que nous voudrons maintenir sera maintenu. » (Préface du *Fils naturel).*

Ce qu'il a voulu détruire, qui peut l'ignorer ? « Né d'une erreur, écrivait-il en 1873, j'avais les erreurs à combattre. » Or, à ses yeux, la pire des erreurs, dans l'ordre social, c'est le droit, ou mieux, la faculté pour l'homme de séduire une jeune fille, quitte à la rendre mère, sans plus s'occuper d'elle ni de l'enfant. Contre cette faculté, non seulement criminelle, mais dangereuse à tous par ses conséquences, il a successivement, à de longs intervalles, dirigé trois pièces : faut-il rappeler *le Fils naturel,* puis *les Idées de Madame Aubray, Denise* enfin ? Entre les deux premières, un âpre et beau roman, *l'Affaire Clémenceau.* Efforts admirables, inutiles pourtant. Mais quoi ! n'est-ce pas d'hier que la seconde erreur visée par M. Dumas — l'union indissoluble — a disparu du Code ? Ne triomphez donc pas, messieurs les adversaires du théâtre social. De même que le divorce a été rétabli, la recherche de la paternité pourrait bien, tôt ou tard, cesser d'être un vœu ; et, comme pour le divorce, ce serait justice que d'en féliciter avant tout autre M. Dumas fils.

Ce point éclairci (et c'est un point secondaire aux yeux du critique), il nous faut avouer qu'il y a, dramatiquement, des conventions particulières entraînées par ce fait que l'auteur entend résoudre en trois ou quatre heures, au moyen d'une intrigue, un problème souvent très complexe, vu sous des angles très différents, soit par les moralistes de profession, soit par les sociologues. De ces conventions, qui sont assez nombreuses, la plus frappante est résumée dans ces quelques lignes : pour attaquer une loi sur la scène,

ce qui nous est indispensable, c'est le « dénouement imprévu, l'initiative « personnelle, l'intervention d'un *deus ex machinâ*, mandataire d'une Provi- « dence qui ne se manifeste pas toujours si à point dans la réalité, et qui, « jouant le rôle que la loi aurait dû prendre, emploie, en face de situations « insolubles, le grand argument du théâtre ancien, l'argument sans réplique, « la mort » (Préface de *l'Étrangère)*. De cette formule, fixant une loi du théâtre social, dérivent au moins, chez M. Dumas, deux dénouements célèbres. — Nous sommes au dernier acte de *l'Étrangère*. Le duc de Septmonts doit se battre avec un certain Gérard, aimé de la duchesse, platoniquement d'ailleurs. Nous désirons que ce duel n'ait pas lieu, car Gérard nous est sympathique; nous adorons Catherine, et le duc est une manière d'élégant spadassin qui nous tuera Gérard, très certainement. Cependant, nous en sommes sûrs, le duc se battra. Mais admirez ce que M. Dumas appelle l'*intervention* de l'antique fatalité. Vous aviez vu, chez l'Étrangère, le singulier mari de cette femme plus singulière encore : ce M. Clarkson vous avait amusé; mais, dans la suite, vous l'aviez oublié. Eh bien! ce représentant de la libre Amérique, il n'est venu chez nous que pour sauver Gérard. Prié par Septmonts de lui servir de témoin, il l'interroge et, quand il sait tout : Vous êtes un misérable, s'écrie-t-il. Notez que c'est un homme qui manie l'épée dans la perfection; il est pressé, du reste : le duc se bat, le duc est mort. La thèse a triomphé, la thèse soutenue, au premier acte, par Rémonin disant : Le « vibrion » disparaîtra, car si le mariage est « une combinaison sociale qui rentre dans la chimie », l'âme est un élément de cette combinaison, et l'âme étant « l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, Dieu punit l'homme qui dédaigne et qui écarte son intermédiaire ». — Vous êtes au troisième acte de *la Princesse Georges*. Le mari de la princesse, qui aime ou croit aimer la comtesse de Terremonde, est sur le point de fuir avec elle. Mais la princesse a dit au comte : Votre femme a un amant. Le comte s'est caché; il attend; celui qui franchira sa porte est perdu d'avance. Et le prince veut aller rejoindre son odieuse maîtresse, et c'est en vain que sa femme le supplie de rester! Pour s'échapper il la jette à terre. Presque aussitôt un coup de feu retentit. Le prince est mort, n'est-ce pas? Eh bien,

non ; car le voici, et il implore en s'agenouillant le pardon de la princesse. C'est un pauvre innocent qui a payé pour lui.

Pourquoi ? parce qu'il « m'arrive souvent, dit M. Dumas, après avoir mené le drame aussi loin que possible dans la déduction fatale d'une passion ou d'un caractère, de le ramener brusquement et finalement dans sa conclusion logique, celle, non du personnage isolé et passant par là, mais celle de l'humanité permanente et éternelle ». (Préface de *la Princesse Georges)*. Comprenez-vous ? Cela signifie d'abord : ma pièce étant une pièce-thèse, si le prince recevait la balle du comte, j'aurais eu l'air de conseiller à l'épouse trompée de se faire justice ; or, telle n'est pas, telle n'était pas et ne sera jamais, en pareille conjoncture, ma conclusion morale. D'un autre côté, Séverine de Birac se tuerait, si elle avait causé la mort de son mari ; or, elle mérite de vivre et de vivre heureuse, et c'est pourquoi je courbe à ses pieds l'époux qu'elle aime, après l'avoir guéri de sa fausse passion par la providentielle exécution d'un inconnu.

A raisonner ainsi, l'illustre dramaturge devait incliner vers une notion de plus en plus symbolique de son art. Et de fait, le dénouement qui sauve M. de Birac est un symbole déjà. Mais où le symbole triomphe définitivement, c'est dans *la Femme de Claude* (1873).

« Si tu as associé à ta vie une créature indigne de toi ; si, après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe ; si, ne voulant plus t'écouter ni comme époux, ni comme père, ni comme ami, ni comme maître... elle te limite dans ton mouvement humain et t'arrête dans ton action divine, déclare-toi personnellement, » *au nom de ton Dieu,* « le juge et l'exécuteur de cette créature. — Ce n'est pas la femme ; ce n'est pas une femme ; c'est la guenon du pays de Nod, la femelle de Caïn ». *(L'Homme-Femme)*. — Et Claude, le héros selon le cœur de M. Dumas, le *symbole vivant* de son idéal viril, savant et saint tout ensemble, se trouvant aux prises avec *cette femme qui n'est pas une femme*, avec cet être symbolique en qui l'auteur résume tous les vices de la « Bête » se déclare, en effet, le mandataire de la justice céleste, investi par son Maître « du droit de frapper les trop grands coupables ».

Sous le point de vue que j'occupe en ce moment, le drame où se battent ces deux incarnations d'une idée mystique est donc celui dans lequel éclate avec un relief incomparable le génie même de M. Dumas.

La Femme de Claude apparaît au critique comme un aboutissement. C'est, de toutes les pièces de ce vaste répertoire, la plus religieuse.

C'en est aussi, par une étrange combinaison, la plus *naturaliste;* celle où les parties basses de la nature humaine se dressent le plus résolument contre les parties hautes ; celle où les cris de la chair mordue par le désir nous disent le plus douloureusement la tragique misère du sanglant amour.

A cet égard encore, je vois dans cette œuvre un des points culminants de tout le théâtre de M. Dumas. Tout ce théâtre, en effet, repose sur l'analyse de la sensation. Absolument unique et révolutionnaire par l'implacable acuité de cette analyse, et si profond dans son amertume qu'il faut aller jusqu'à Schopenhauer pour trouver quelque part un tel mépris de l'amour.

« Montrez-moi donc un homme qui respecte ce qu'il aime ! » s'écrie Lionnette *(La Princesse de Bagdad).* — Et encore : « Je vous aime ! c'est-à-dire : Vous êtes belle et votre chair me tente. » — Quant aux femmes qui se donnent : « Prostitution pure ! » *(Une Visite de Noces).*

Non, non, vous ne trouverez pas « un milligramme d'amour » dans cet amour spécial qu'on nomme l'adultère ! Mais vous trouverez, du côté de la femme, « la soif du danger, le plaisir de la ruse, le besoin de la chute ; » bref, « le vertige d'en bas » avec toutes les duplicités que « nécessitent les circonstances ; » — et du côté de l'homme, « la manière dont il met sa cravate, des regards de ténor de province, des serrements de main mécaniques, des phrases qui ont traîné partout », sans compter son désœuvrement, son désir de faire des économies et enfin ce qu'il appelle son honneur ! *(Une Visite de Noces).*

L'amour, le véritable amour, celui qui dure une vie entière, — ni la vertu n'est aussi rare, ni peut-être le génie.

Nous ne le voyons qu'une fois chez M. Dumas. C'est dans la *Princesse Georges*, sous les traits de Séverine. Partout ailleurs (les jeunes filles ou les mères exceptées) des louves — ou des malades.

Regardez cette jeune et jolie femme. Elle s'est refusée à son mari par pudeur et elle l'a fui par jalousie; mais comme elle ne sait rien et qu'elle veut tout, elle offre son âme à un monsieur qui la connaît à peine et qui, presque aussitôt, la soupçonne et l'insulte. Sans doute, elle le renvoie comme elle a renvoyé l'époux; mais une minute après, la voilà, par dépit et passion, qui se jette au cou du premier venu. Celui-ci, fort heureusement, n'est pas un mâle impitoyable; même il se plaît à sauver les femmes qu'on peut sauver encore, et Jane de Simerose, enfant illogique, reste la vierge « impure » dont un Montègre eût fait une courtisane *(L'Ami des Femmes)*.

L'homme qui la sauve et qui s'est baptisé « l'ami des femmes », ce M. de Ryons, physiologiste et chirurgien, conçu visiblement à l'image de l'auteur, notez pourtant qu'il est très volontiers l'amant de ses différentes amies, — amant d'un genre particulier, faisant les intérim du cœur, n'ayant pas « de numéro », n'en voulant pas avoir, mais demeurant bien, et avec toutes, sans qu'elles s'en aperçoivent, dans l'attitude d'un duelliste. Elles sont pour lui des êtres délicieux, mais « subalternes et malfaisants », qu'il aime en dilettante et qu'il exploite en politique, — « ministère sans portefeuille et distraction sans conséquence ».

Lors même qu'il entreprend d'en sauver une, il emploie des moyens qui sont, en apparence, non d'un ami, mais d'un adversaire. C'est ainsi que tout d'abord il conte à Jane une histoire compliquée, romanesque et blessante : il a rencontré dans un wagon une très jolie personne qui pleurait; galamment, il a offert à sa voisine un flacon de sels; elle l'a pris, en disant : *Thank you, sir;* puis un sourire, un mot d'amour, un serrement de main, un voile levé pendant une minute; et voilà comment il est amoureux d'une inconnue : « Jugez donc de ma surprise et de ma joie, Madame, lorsque je vous vis apparaître ce matin. Ce visage, que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont les traits sont ineffaçablement gravés dans mon esprit, c'est le vôtre. » Jane, profondément et justement froissée, l'écoute sans l'interrompre, et se tournant, quand il a fini, vers la petite Balbine : « Dites-nous, je vous prie, la romance que vous nous avez promise. Voici Monsieur qui est très désireux de l'entendre et très pressé

de se retirer. » Mais, la fantasque et la folle, elle ne se doute pas qu'à l'acte IV, outragée par Montègre, elle s'écriera : Monsieur de Ryons! si vous retrouviez la dame au voile blanc « que feriez-vous pour elle? » — Tout, pourvu que je la retrouve. — Et elle : « Ramassez-moi mon gant, je vous prie. » Il se baisse, et, moitié à genoux, lui tend son gant. Alors Jane : *Thank you, sir.* Aussitôt, il lui prend la main d'un air passionné... puis, lui parlant comme à une enfant : « C'est joli, Madame, de mentir comme ça. L'histoire que je vous ai racontée n'était pas vraie. » L'opération a réussi ; mais avouez que, pour tourner au salut d'une femme, le duel, ici, n'est pas moins vif qu'entre Jane et Montègre.

Seulement, avec Montègre, c'est un combat féroce ; car ce Montègre, Antony modifié, ou, pour mieux dire, analysé par un médecin né dramaturge, il est de ceux que travaille avec une telle violence le sombre génie de l'espèce immortelle, qu'à peine ils ont demandé puis obtenu l'amour tout platonique d'une *inconsciente,* — inconscients comme elle et comme elle sincères — la bête en eux se déchaîne et le mâle primitif se rue sur sa proie.

Si curieusement physiologique, mais dirigé d'un bout à l'autre par un sorcier providentiel, *l'Ami des Femmes* (1864) se trouve être aussi, par cette combinaison nouvelle, une des œuvres maîtresses de M. Dumas. On y saisit déjà l'auteur à venir de ces admirables féeries naturalistes, si mal comprises, et qui, d'ailleurs, sont toutes les trois si différentes en leur donnée morale et sociale : je veux dire la *Femme de Claude, l'Étrangère,* et surtout la *Princesse de Bagdad.* Rappelez-vous l'agence mystérieuse dont Cantagnac est l'instrument, et l'arme fantastique inventée par Claude ; rappelez-vous l'histoire de Mistress Clarkson, fille et petite-fille d'esclaves, promenant par l'Europe l'ennui de sa fortune et disant d'elle-même : « Je suis la vierge du mal » ; rappelez-vous enfin ce Nourvady, quarante fois millionnaire, faisant frapper pour Lionnette un million en or vierge et lui donnant sans phrases, le soir où elle apprend sa ruine, la clef d'un petit hôtel acheté pour elle... et pour lui.

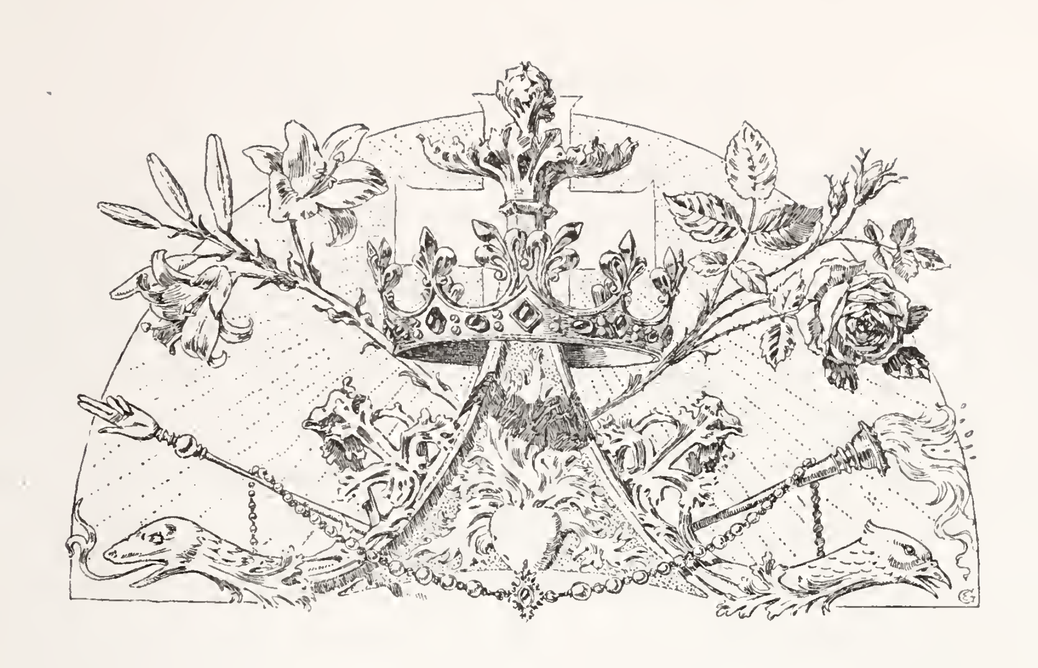
C'est le Dumas de ces conceptions étranges qui paraît insensé à

d'excellents juges: mais d'abord, ces visions féeriques, il ne les subit pas comme un halluciné; il les évoque comme un Hoffmann; persuadé seulement que ces fantasmagories lui aident à faire tenir certaines idées, certains symboles sur le terrain factice où l'art dramatique enferme tout penseur. Elles lui rendent plus facile la mise en relief de ses théories, et lui permettent de les imposer en jetant, pour ainsi dire, aux yeux du spectateur, la poudre dorée qui séduira toujours ce grand enfant.

De là, ces reflets d'orientalisme sur quelques-unes des comédies les plus sinistres de notre auteur. De là, ces miroitements, ces chatoiements, ces pourpres et ces ors; ruses savantes d'un homme qui traite un peu la foule comme son de Ryons traite Jane de Simerose, parce qu'il la juge à peu près de même : non moins instinctive, illogique et dangereuse.

Et puis, si l'on voulait absolument qu'il y eût, chez M. Dumas, versant ainsi dans les *Mille et une Nuits,* non pas seulement un habile homme, mais un poète épris, à la Baudelaire, et de plus en plus épris, d'un certain songe à la fois mystique et splendide, ce n'est pas moi qui oserais le blâmer. Ce n'est aucun esprit large. Ce n'est aucun de ceux pour qui la vérité n'est pas dans la réalité visible, mais bien dans le rêve que chacun de nous s'en fait. Vision d'autant plus vraie qu'elle est plus rare, et qu'elle affine, excède ou transfigure notre rêve à nous, si pauvre ou si grossier.

LÉOPOLD LACOUR.



LA FEMME AU MOYEN-AGE

LA REINE

Parmi tous les problèmes irritants que le Moyen-Age pose à notre curiosité, il en est un : *la condition de la femme,* qui peut tenter les hommes d'étude : sujet à la fois grave et piquant, auquel savants et juristes n'ont généralement rien compris, parce qu'ils ont voulu trop savoir; sujet qu'il faut se contenter d'effleurer, parce qu'on ne gagnerait peut-être rien à vouloir l'approfondir. C'est là surtout que l'affirmation est téméraire et que le doute est le commencement de la sagesse. Si nous écoutons les poètes en quête d'idéal, les conteurs d'aventures extraordinaires, les abstracteurs de quintessence amoureuse, nous voici revenus à l'âge d'or. Le moyen-âge est l'époque des plus exquises délicatesses, des plus admirables vertus sociales, de la Chevalerie enfin : ce mot dit tout. Vengée de l'état humiliant où la tenait la société antique, la femme trône, rayonnante et sans tache, sur un piédestal, ou dicte ses arrêts souverains du haut des tribunaux d'amour. L'Église et la Chevalerie l'ont transfigurée, divinisée. Le culte de la Vierge, insignifiant avant le moyen-âge, se développe alors avec une intensité extraordinaire et relègue au second plan le culte du Père et du Fils. On voit naître le dogme de l'Immaculée-Conception.

Ouvrons maintenant les chroniques, les cartulaires, les livres de droit; interrogeons les poètes réalistes, les moralistes, les anecdotiers. Quel contraste et quelles mœurs! Au plus bas degré de l'échelle sociale, la femme serve, qui ne peut se marier où elle veut ni à qui elle veut, que le seigneur peut donner ou vendre; plus haut, la bourgeoise et la demoiselle des fabliaux, bonnes filles, mais d'un tempérament terrible pour leurs maris; plus haut encore, la religieuse, qui entre dans le cloître après avoir épuisé les joies de ce monde et souvent même y porte les habitudes de la vie féodale; au sommet, la châtelaine, vindicative, cruelle, dissolue, passant entre les bras de quatre ou cinq maris successifs, sans compter les distractions illégitimes. Enfin, la *Reine*, que l'histoire et la légende n'ont pas épargnée davantage, si haut placée qu'elle soit dans l'imagination populaire. C'est en vain que la piété naïve de cet âge aime à se représenter la Vierge sous les apparences d'une reine féodale : les chroniques détruisent l'illusion : les reines de la vie réelle sont loin de la Vierge immaculée. Parmi nos souveraines du moyen-âge, quelques-unes apparaissent avec une douce et tendre figure de victime résignée; beaucoup ont déshonoré la couche royale; plusieurs ont été l'incarnation effrayante de ce que l'humanité peut offrir de plus redoutable et de plus odieux.

Transportons-nous aux premiers temps de la période mérovingienne, dans une de ces grandes fermes royales, si bien décrites par Augustin Thierry. La reine des Francs s'y querelle tous les jours avec sa fille, Rigonthe, et souvent elles en viennent aux coups. Lassée de ces scènes continuelles, la mère dit un jour à sa fille : « Pourquoi me tourmenter, voilà les biens de ton père, prends-les et fais-en ce que tu voudras. » Puis, l'emmenant dans la chambre où elle renferme ses trésors, elle ouvre un coffre rempli d'objets précieux. Après en avoir tiré un grand nombre de bijoux, qu'elle donne à sa fille : « Je suis fatiguée, dit-elle, mets toi-même les mains dans le coffre et prends-y ce que tu voudras. » Rigonthe se penche pour atteindre les objets placés au fond du coffre : aussitôt la reine baisse le couvercle sur la tête de sa fille et pèse dessus avec tant de force que bientôt celle-ci a le cou pressé au point que les yeux lui sortent presque de la tête. Une des



Grasset

servantes se met à crier : « Au secours! ma maîtresse est étranglée par sa mère! » On accourt, et Rigonthe est délivrée.

Il est vrai que cette reine est Frédégonde et que c'est là un simple trait de gentillesse auprès des monstruosités commises par cette bête fauve à corps de femme. Mais Brunehaut ne vaut guère mieux que Frédégonde, et la pieuse Clotilde elle-même retrouve les instincts cruels de sa race quand il s'agit de venger ses parents. On connaît cette reine des Burgondes, qui, atteinte d'une maladie mortelle, fit couper la tête aux médecins coupables de n'avoir pas su la guérir. Que dire enfin de cette reine d'Austrasie qui, jalouse de la beauté de sa fille et craignant qu'elle ne lui fît tort auprès du roi, la mit sur un chariot auquel on avait attelé des taureaux ? Princesse, chariot, attelage furent retrouvés au fond de la Meuse.

Les rois de cette époque demandent rarement leurs compagnes aux familles des souverains voisins; le plus souvent, ils choisissent une belle esclave ou une agréable chambrière qu'ils renvoient sans plus de façon pour en prendre une autre quand leur fantaisie s'est lassée. Ils en ont même plusieurs à la fois, et s'inquiètent peu des liens de parenté qui existent entre elles. Clotaire avait épousé Ingonde et n'aimait qu'elle, quand elle lui adressa cette prière : « Mon seigneur a fait de sa servante ce qu'il lui a plu : il m'a appelée à lui. Que mon seigneur daigne mettre le comble à sa bonté et accorde un mari riche et puissant à ma sœur Arégonde, votre servante comme moi. » A ces paroles, le roi s'enflamma pour Arégonde, s'en vint à la villa qu'elle habitait et la prit en mariage. Ensuite, il retourna vers Ingonde et lui dit : « J'ai songé à t'accorder la grâce que ta douceur m'a demandée, et cherchant un homme riche et sage que je puisse unir à ta sœur, je n'en ai pas trouvé qui valût mieux que moi-même. Ainsi, sache que je l'ai prise pour femme, ce qui, j'espère, ne te déplaira pas. » Alors elle lui dit : « Que ce qui paraît bon à mon seigneur soit fait! Mais que ta servante conserve néanmoins la faveur du roi ».

Ces heureux Mérovingiens n'ont même pas la peine de désirer et de chercher : on vient s'offrir à leur caprice. Les reines quittent leurs maris avec la même désinvolture que ceux-ci mettent à les congédier. Une reine de

Thuringe, Basine, s'enfuit à la cour du roi des Francs, Childéric, qui lui a plu. Celui-ci lui demande pourquoi elle a abandonné son seigneur : « Je suis venue à toi, dit-elle, parce que j'admire ton courage et ta vertu, et si j'en avais connu un au monde qui fût plus brave que toi, rien n'aurait pu m'empêcher d'aller le trouver. » Childéric ne pouvait moins faire que d'épouser cette héroïne. Il est vrai que de pareilles aventures avaient leur côté hasardeux. Après la mort de Caribert, Teutéchilde, l'une de ses femmes, envoya des messagers au roi Gontran et s'offrit à lui en mariage. Le roi répondit : « Qu'elle vienne à moi avec ses trésors, je la prendrai pour femme et la rendrai grande aux yeux du peuple, afin qu'elle jouisse avec moi de plus d'honneurs qu'elle n'en a eus avec mon frère qui est mort. » Joyeuse de cette réponse, elle réunit tout ce qu'elle possédait et vint le trouver. Mais alors le roi dit : « Il est plus juste que ces trésors soient en ma possession qu'en celle de cette femme que mon frère a fait honteusement entrer dans son lit ». Il lui enleva donc la plus grande partie de ce qu'elle apportait et l'envoya au monastère d'Arles où on la fouettait cruellement toutes les fois qu'elle essayait de s'évader.

Nous professons le plus grand respect pour Grégoire de Tours et pour les rares chroniqueurs qui nous ont fait connaître une aussi étrange société. Cependant, si corrompus et si féroces que fussent ces Germains plus ou moins teintés de civilisation latine, ne semble-t-il pas qu'on doive renvoyer aux Niebelungen et à l'Edda les héroïnes de ces drames ou de ces romans ? Qui démêlera ici la vérité et la légende ? Les documents officiels, diplômes et formules, ne sont que d'un faible secours pour l'historien. Tout au plus voit-on que la reine des temps mérovingiens occupait une certaine place dans l'État ; qu'on lui jurait fidélité, comme au roi ; qu'elle exerçait, pendant les minorités, une influence souvent prépondérante, souvent aussi contrariée et limitée par les leudes ; qu'elle avait enfin sa maison, ses écuries, son trésor particulier. Mais que savons-nous, au physique, de ces terribles filles de la Germanie ou de la Gaule romaine ? Nous n'avons d'elles ni un portrait, ni un costume, ni un bijou de provenance authentique. On ne les connaît que par les statues ou les tombeaux exécutés au douzième siècle, cinq cents



L'IMPÉRATRICE THÉODORA ET SES DAMES DE COUR

Mosaïque de San Vitale à Ravenne.

ans après la disparition du dernier prince mérovingien ! C'est alors qu'on les représente debout au portail de nos grandes cathédrales ou couchées sur une pierre tombale. Longues figures rigides, sans expression, les mains pieusement ramenées sur la poitrine, la tête couronnée et nimbée, le corps étriqué sous la robe et le manteau qui l'enveloppent comme d'un linceul; ce ne sont plus des reines, mais des saintes. Il n'est pas jusqu'à l'impudique et bouillante Frédégonde qui ne nous apparaisse elle aussi, figée en pierre, dans une attitude hiératique, épurée des souillures terrestres, et consacrée par l'imagination populaire.

Les costumes de ces effigies du douzième siècle ne manquent ni de richesse, ni d'élégance : mais ils sont de fantaisie ou de convention, même pour l'époque féodale. A coup sûr, rien de mérovingien. Cependant, la tradition artistique les a depuis longtemps adoptés, et n'y renoncera pas de sitôt. Comment la peinture et le théâtre se résigneraient-ils à vêtir les reines mérovingiennes en princesses byzantines, Frédégonde en Théodora? C'est ainsi pourtant qu'il conviendrait de se les figurer. Que l'artiste oublie les portails et les vitraux de nos cathédrales, pour se reporter aux mosaïques italiennes des VIe et VIIe siècles, aux peintures de Ravenne et des catacombes. C'est là qu'il retrouvera plutôt les Mérovingiens.

Il y verra aussi les courtisans de Charlemagne et les reines de la première époque carlovingienne. La dynastie a changé, en effet, mais le costume reste, ou peu s'en faut, ce qu'il était, et les mœurs ne se sont guère améliorées. L'histoire possède peu de renseignements sur les femmes de Charlemagne; elle en a compté jusqu'à neuf, les unes légitimes, les autres unies au grand empereur par une sorte d'alliance morganatique. Mais il n'est pas toujours aisé de distinguer le mariage légitime de celui qui ne l'est pas, ou qui l'est moins. Ce n'est pas une affaire de rites ou de formalités solennelles; c'est une question d'origine. Était réputé légitime le mariage contracté par Charles avec une femme noble : les épouses de basse extraction devaient se résigner au titre de concubines. La différence, au fond, était minime.

Quelle que fût sa condition, la reine de France, tenue d'accompagner partout son époux, menait une existence accidentée dont frémiraient nos

petites maîtresses. On connaît l'activité extraordinaire de Charlemagne, et ce nombre formidable d'expéditions militaires et de voyages administratifs, qui le faisaient apparaître partout à la fois, sur tous les points de son vaste empire. A ce corps de fer, il fallait des femmes de même trempe. La vie d'une reine était alors une perpétuelle équitation. Quand elle avait couru, avec l'empereur, du Rhin au Danube et du Danube à l'Èbre ou au Tibre, présidé avec lui les assemblées politiques, passé les revues, reçu les ambassadeurs, conféré avec les intendants du domaine royal, dont elle avait la haute surveillance, elle se reposait en allant chasser dans cette immense forêt d'Ardennes, qui s'étendait de Reims à Aix-la-Chapelle. « C'est alors que, longtemps attendue, la reine sort de son royal appartement, entourée d'une nombreuse cohorte, la belle Luitgarde, que le roi Charles a nommée son épouse. Son cou brillant semble emprunter à la rose son tendre coloris. L'écarlate a moins d'éclat que sa chevelure, qu'il tient enlacée; des bandelettes de pourpre ceignent ses blanches tempes; des fils d'or retiennent sa chlamyde; des pierres précieuses ornent sa tête, que couronne un diadème de clair métal; le lin de sa robe a deux fois trempé dans la pourpre. Sur ses épaules descendent des colliers qui brillent des feux les plus variés. Les rangs s'ouvrent, et, menant après elle une suite de belles filles, la reine s'avance entre les grands sur un cheval au port superbe. »

A ces descriptions, aussi vagues que brillantes, imitées de l'antique par un poète de cour, combien l'historien ne préférerait-il pas des détails précis sur l'origine, le caractère, la vie intime des femmes du glorieux empereur? Que ne donnerait-il pour en savoir davantage sur ces filles de Charlemagne, chéries par lui d'un amour si jaloux qu'il ne voulut jamais les marier et les emmenait partout avec lui? Quel malheur de ne pouvoir tenir pour authentique la charmante histoire d'Emma! Mariée, sans l'aveu de son père, à l'un des secrétaires impériaux, et recevant son époux la nuit, elle s'aperçoit tout à coup, au petit jour, qu'un épais tapis de neige couvre la cour par où il doit revenir et le transporte sur son dos pour ne pas éveiller les soupçons de l'empereur. Eginhard ne fait qu'une allusion discrète aux intrigues galantes du palais d'Aix-la-Chapelle : mais la conduite de l'héritier de Charlemagne,



le pieux et rigide Louis le Débonnaire, nous en dit plus long que la chronique scandaleuse. A peine en possession de l'empire, son premier acte est de chasser quatre jeunes fonctionnaires du palais accusés d'une intimité suspecte avec ses sœurs et de reléguer celles-ci dans une abbaye. Cette exécution a-t-elle rendu les mœurs de la cour plus régulières ? L'histoire voudrait pouvoir affirmer que l'empereur lui-même ne fut pas victime de l'inconduite de sa femme Judith. Mais sur ce point comme sur tant d'autres, qui nous dira jamais la vérité ?

Les miniatures des manuscrits donnent enfin quelques indications précieuses sur le costume des grandes dames et des reines du ixe siècle. On y trouve même le portrait, plus ou moins ressemblant, de la première femme de Charles le Chauve, Irmentrude. C'est toujours le costume antique : la robe de dessous, collante, à manches longues et étroites que cache presque entièrement la robe de dessus, flottante, à manches larges et courtes, constellée de pièces rondes et ornée sur les bords d'une large bande enrichie de broderies. Sur la tête, le voile ou pallium, longue pièce d'étoffe légère qui enveloppe le corps jusqu'aux jambes. Quelquefois le voile est remplacé par une chape byzantine, ouverte sur le devant et retenue sur la poitrine par un fermail, ou bien la tête est coiffée d'une mitre, bonnet phrygien retroussé sur les bords. Mais tout le luxe de la toilette est dans la ceinture, enrichie d'or et de pierres précieuses ; celle de la reine Judith était recouverte d'une plaque d'or pesant plus de trois livres. Ici pourrait déjà s'appliquer le proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Pourquoi l'histoire et l'imagerie sont-elles encore relativement si avares de détails sur le compte des reines carlovingiennes ? C'est qu'on est toujours sous l'empire des idées et des coutumes romaines : la femme tient peu de place dans la société; elle commence à peine à sortir de la condition inférieure où l'avait reléguée l'antiquité. Il faut en venir à l'âge féodal, pour la voir s'émanciper et s'élever peu à peu, non pas au rang d'honneur que lui assignent les légendes et les rêveries chevaleresques (ce fut là un pur idéal qui hanta surtout l'imagination des hommes du xive siècle), mais à la place que lui attribuaient la conception chrétienne, les nécessités de la vie

féodale, et surtout l'influence devenue souveraine de la société ecclésiastique. N'oublions pas qu'à l'époque du pur moyen-âge, c'est l'Église qui règne, et qu'en tous temps c'est par la femme que l'Église a tenu l'humanité.

Si le roi de la France féodale est un être presque divin, chargé par Dieu du sacerdoce de paix et de justice, et investi même en certains cas du don des miracles, la tradition ecclésiastique veut que la compagne du roi, assimilée à une sainte, inspire le même respect et soit revêtue du même caractère de personne sacrée et inviolable. Aussi n'est-ce plus dans ses métairies et dans le personnel des filles de chambre que le roi peut aller choisir celle qui doit porter, à ses côtés, la couronne et la main de justice. L'opinion guidée par l'Église, n'admet plus et réprouve même ces mésalliances. Il faut que la reine soit de naissance noble, fille de duc ou de comte, et appartienne à l'une de ces dynasties provinciales qui rivalisent en puissance et en richesse avec celle dont le chef est pourvu du titre de roi.

Les Capétiens du moyen-âge ne se contentent même pas d'épouser les filles de leurs vassaux : ils s'adressent aux royautés voisines, à l'Espagne, à l'Italie, à l'Angleterre, rarement à l'Allemagne. Ils veulent des princesses nées dans la pourpre. Le fondateur de la troisième dynastie, Hugues Capet, a donné le ton à ses successeurs en recherchant pour son fils, la fille d'un César de Bysance, une descendante des empereurs romains, qui lui fut d'ailleurs refusée. Ces alliances lointaines n'étaient pas pour nos rois, une simple satisfaction d'amour-propre. Leur intérêt était plutôt de prendre des héritières françaises qui leur apportassent en dot un duché ou un comté, destiné à grossir le domaine royal. Mais toutes les grandes maisons féodales étaient unies par des liens de parenté plus ou moins directs à la dynastie régnante, et l'on connait l'extrême sévérité des principes que l'Église fit prévaloir, dès le onzième siècle, en matière de mariages consanguins. Pour ne pas s'exposer à l'anathème, les rois allaient donc parfois chercher bien loin, en Russie, comme Henri I[er], en Danemark, comme Philippe-Auguste, celle qu'ils voulaient associer au trône.

Qu'il s'agisse en effet d'une étrangère ou d'une française, un mariage royal peut être considéré comme une véritable association à la couronne.

A la bénédiction nuptiale, s'ajoutent pour la reine le sacre et le couronnement. Comme le roi, elle reçoit l'onction sainte de la main de l'archevêque de Reims, ou à son défaut, de celui de Sens. Cette solennité dure trois jours. La jeune souveraine, vêtue de drap d'or et d'hermine, la tête ceinte d'une couronne d'or, est exposée aux regards du peuple, sur une estrade élevée devant le portail de la principale église. Pendant ce temps, l'hôtel et la table royales sont libéralement ouverts aux barons qui affluent de tous les points du royaume. On distribue des robes de soie aux convives et les nobles invités festoient au son de la musique des ménestrels.

Puis, vient l'entrée dans Paris, signal d'une véritable fête populaire. Portée sur une litière richement ornée, suivie d'un brillant cortège de demoiselles et de chevaliers, la reine est reçue par le corps des marchands, au milieu de la multitude en liesse qui crie *Noël!* Le pont et les rues par où elle passe sont tendus de riches étoffes à fleur de lis d'or. Dans chaque carrefour, de grandes images peintes, des tableaux vivants, des représentations de mystères, provoquent la joie du peuple, et les fontaines de vin contribuent à l'entretenir. Les chansons, les danses, les joutes durent nuit et jour, pendant toute la semaine.

Installée enfin dans le palais de la Cité, la reine y trouve sa maison, ses officiers, ses revenus, sa table particulière, ce qu'on appellera plus tard son *hôtel*. Comme le roi, elle a le droit de gîte dans la plupart des villes du domaine soumises à cette servitude, et jouit dans une certaine mesure, de la puissance exécutive. Elle intervient même dans les actes judiciaires, assiste aux jugements, parfois même les préside. Son action s'étend sur les affaires ecclésiastiques, sur les élections aux abbayes et aux évêchés, moyen précieux pour elle de satisfaire ses amitiés ou ses rancunes. Les grands recherchent sa faveur, et avec raison, car elle parvient quelquefois à obtenir du roi ce qu'il refuse aux ministres et aux favoris les plus influents. On lui fait enfin sa part dans l'exercice de la puissance législative. Elle souscrit souvent les chartes royales et dispose d'un sceau particulier de forme ovale, où elle s'intitule « par la grâce de Dieu, reine des Francs ».

Sa mission n'est pas terminée à la mort du roi. Devenue veuve, elle

porte le deuil en blanc. Le peuple qui l'appelle « la Reine blanche » est convaincu qu'elle s'enferme dans une tour pour y pleurer toute une année l'époux qu'elle a perdu. Mais elle continue, en qualité de mère du roi ou de reine douairière, à prendre part au gouvernement. Le pouvoir qu'elle conserve ainsi est d'autant plus étendu que son fils est moins âgé. En cas de minorité, elle remplit naturellement la fonction de tutrice et de régente. Si elle réussit à conserver quelque ascendant sur le jeune roi, elle peut faire durer encore longtemps son rôle politique. Autrement, il ne lui reste plus qu'à se retirer sur le territoire qui constitue son douaire pour y mener, suivant ses goûts, la vie d'une châtelaine ou d'une abbesse. On a vu quelquefois ces reines douairières se remarier avec de simples barons, au grand mécontentement de leur fils qu'indignait une pareille mésalliance. Ainsi agirent la veuve d'Henri I[er], Anne de Russie, celle de Louis le Gros, Adélaïde de Savoie, celle de Jean sans Terre, Isabelle d'Angoulême. Peut-être faut-il voir là une conséquence de la situation de la reine-mère, désireuse de ne point rester isolée au milieu d'une cour devenue hostile et intéressée, comme toute héritière féodale, à choisir le plus tôt possible, un mari capable de défendre sa dot.

Les funérailles de la reine se font avec le même cérémonial, avec la même pompe que celles du roi. A peine a-t-elle rendu le dernier soupir, qu'on applique de la cire sur son visage afin d'en prendre exactement l'empreinte. Une effigie en cire peinte est exécutée d'après ce masque ; elle reproduit, avec une ressemblance suffisante, les traits et le corps de la morte. Revêtue des robes de cérémonie, couronne en tête, le sceptre et le bâton de justice à la main, l'effigie royale est placée sur un lit de parade et exposée, pendant huit ou dix jours, dans la chambre mortuaire, devant le cercueil. Elle est ensuite portée processionnellement, avec croix et bannières, sur un trône doré que soutiennent des nobles et des officiers de la reine défunte, jusque dans l'église où le corps doit trouver son repos définitif. C'est ainsi que le peuple de Paris vit passer en 1252 la dépouille mortelle et l'image de la reine Blanche de Castille, transportées dans l'abbaye de Maubuisson qu'elle avait fondée.

De pareilles cérémonies devaient frapper au plus haut degré l'imagination



ENTRÉE D'UNE REINE A PARIS

populaire ; et l'on devine aisément de quel respect religieux l'opinion du moyen-âge entourait la compagne du roi, celle que le sacre avait marquée du caractère indélébile de la majesté souveraine. Mais les documents officiels, les recueils consacrés au cérémonial et à l'étiquette, les descriptions des poètes et des annalistes de cour, ne donnent pas à l'historien cette vérité intime et vivante qui est le but principal de ses efforts. L'idée populaire lui est suspecte : derrière la poupée couronnée que vénère la foule, il voudrait voir et saisir la femme. Malheureusement beaucoup de ces figures de reines demeureront toujours aussi vagues, aussi indécises, que celles de certains rois de France, dont la personnalité et la vraie physionomie nous échappent. Les chroniqueurs, si empressés de nous renseigner sur les moindres détails d'une translation de reliques ou d'une fondation d'abbaye, si exacts à enregistrer la chute d'une pluie de sang ou la naissance d'un enfant à deux têtes, ne nous offrent que de loin en loin quelques détails sur les intrigues du palais et les relations des membres de la famille régnante. Ceux qui nous en disent le plus long sont des étrangers, des Anglais ou des Allemands ennemis de la France, et qui recueillent contre nous les bruits les plus défavorables à la dynastie nationale. Il faut arriver à Joinville pour entrevoir un instant ce qui se passe à la cour et dans l'intimité du ménage royal. Quant aux lettres des papes, elles sont instructives seulement pour les circonstances exceptionnelles et les cas graves, lorsque l'ingérence d'un pontife dans la vie privée du roi de France amenait un démêlé violent avec Rome. Mais ce ne sont que des éclairs dans la nuit profonde. Que savons-nous auprès de ce que nous ignorons ?

Ces rois capétiens, grands mangeurs et grands chasseurs, avaient un tempérament violent ; aussi les mariait-on de bonne heure. On vit peu de races aussi fécondes. Robert II eut quatre fils, Henri I[er], trois, Philippe I[er], trois, Louis le Gros, six, Philippe-Auguste, trois, Louis VIII, sept, saint Louis, cinq, Philippe le Hardi, quatre, Philippe le Bel, trois. La principale fonction de la reine, c'était donc de donner des enfants mâles à la couronne. Il ne fallait pas que la dynastie tombât en quenouille. Une reine qui n'avait que des filles devait s'attendre à être répudiée. C'est par cette raison d'État

que s'explique surtout le divorce de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine. L'événement prouva cependant que cette reine, si coupable à d'autres points de vue, n'était précisément pas responsable de ce qu'on lui reprochait au nom de l'intérêt dynastique. Remariée avec Henri II Plantagenêt, elle lui donna cinq fils presque coup sur coup. Or ce n'est qu'au bout de son troisième mariage et tout à fait à la fin de son règne, au moment où, désespéré de n'avoir que des filles, Louis VII s'adressait en pleurant à l'intercession des moines de Cîteaux, qu'il obtint ce fils tant désiré qui devait être Philippe-Auguste.

Si nos rois du moyen-âge n'avaient mis en avant, pour justifier leurs divorces, que des raisons aussi graves et parfois aussi légitimes, la morale publique, peu exigente à cette époque, n'aurait rien eu à leur reprocher, et l'Église eût gardé le silence. Mais Robert II répudiant Suzanne de Flandre pour épouser sa cousine, la comtesse de Blois; Philippe Ier reléguant sa femme légitime, Berthe de Hollande, au château de Montreuil, pour enlever la comtesse d'Anjou, Bertrade, à son mari; Philippe-Auguste, dégoûté d'Ingeburge de Danemark le soir même de ses noces et l'enfermant dans la tour d'Étampes, pour épouser Agnès de Méranie, pouvaient difficilement excuser leur conduite et invoquer la raison d'État. Tout ce qu'ils auraient pu dire pour leur défense, c'est qu'en agissant de la sorte ils se conformaient aux mœurs de leur temps. Les seigneurs féodaux ne voyaient généralement dans le mariage qu'un moyen d'agrandir leur domaine ou de payer leurs dettes. Ils accumulaient donc les femmes et les dots et divorçaient avec une facilité cynique, que l'Église était presque toujours impuissante à réprimer. Avec les rois plus haut placés et destinés, d'après l'idéal ecclésiastique, à donner aux peuples l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, l'indulgence et l'inaction eussent été aussi coupables que dangereuses. La papauté intervenait donc armée de l'interdit et de l'excommunication; alors s'engageait, entre le roi, obstiné à garder sa femme, et le chef de la chrétienté, déterminé à la lui enlever, une de ces luttes violentes, qui ne se terminaient pas toujours à l'avantage de l'Église et de la morale. Philippe Ier réussit, de fait, à garder en dépit des foudres ecclésiastiques, la femme acquise par un double adultère,

et lorsque dans l'assemblée solennelle où devait être prononcée sa réconciliation définitive avec l'Église, il s'engagea par serment à ne plus avoir que des relations fraternelles avec Bertrade, j'imagine que les prélats chargés de l'absoudre ne purent se regarder sans sourire.

Ce qui ajoutait encore aux torts du prince et donnait plus de force aux protestations de la cour de Rome, c'est que la malheureuse femme, victime du caprice royal, était traitée en criminelle par celui-là même qui aurait dû ne rien négliger pour adoucir son exil et lui rendre son malheur supportable. Il faut lire la lettre touchante que l'infortunée Ingeburge écrivait au pape Innocent III pour se plaindre de l'État de misère où la laissait son époux. Non seulement elle est incarcérée au château d'Étampes, mais elle ne peut recevoir aucune visite. Pas de clerc à qui elle puisse se confesser et qui lui fasse entendre la messe. On ne lui permet même pas de prendre de bains. Sa santé est délicate, sa vue s'altère, et elle ne peut obtenir un médecin qui vienne la soigner. La nourriture qu'on lui donne est à peine suffisante; les vêtements qu'elle porte sont indignes d'une reine. Et nous sommes au beau temps de la chevalerie, époque de délicatesse raffinée et de grandeur morale!

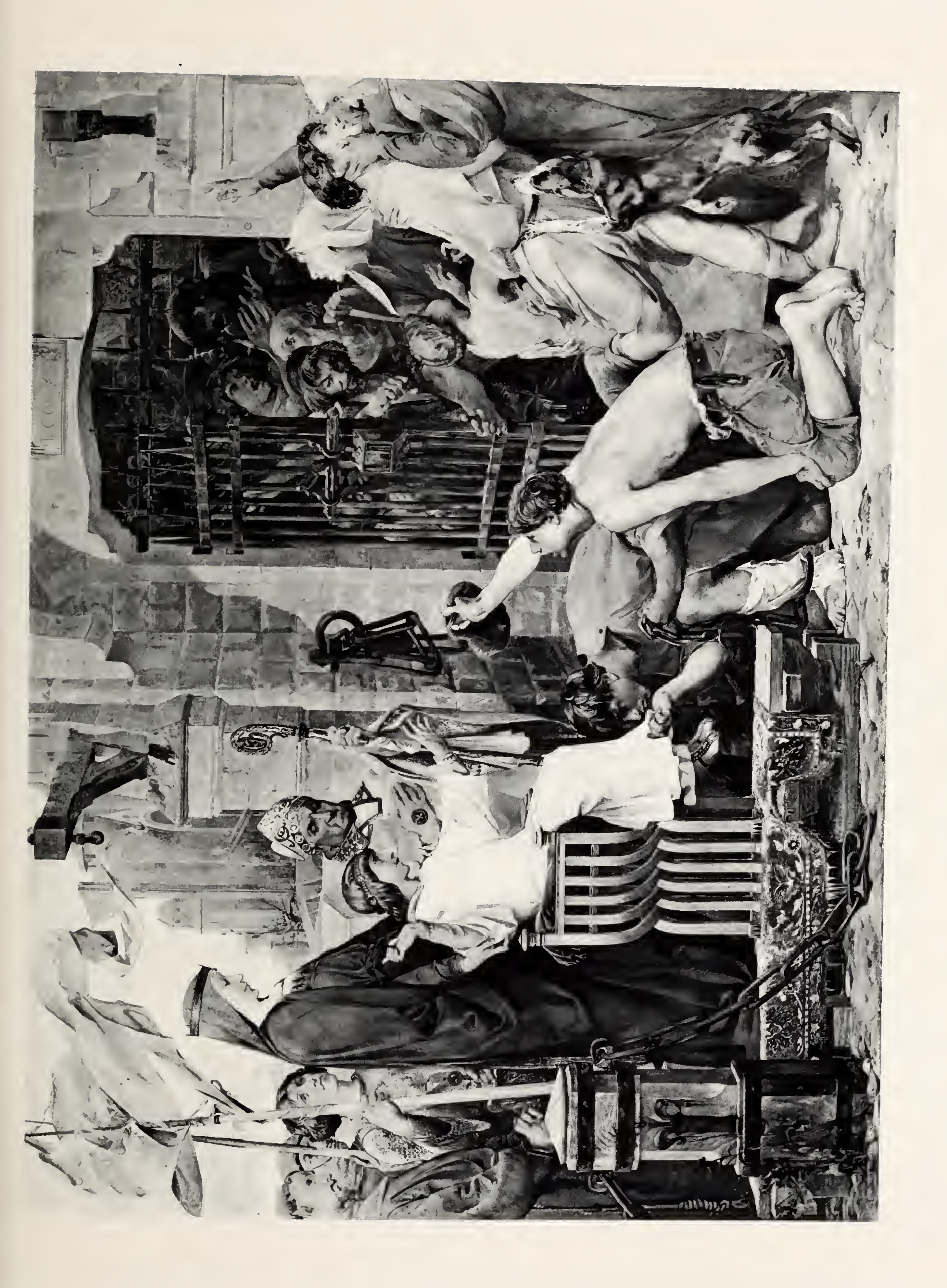
Toutes les reines de la période féodale n'excitent pas le même intérêt que cette pauvre étrangère arrachée à son pays et jetée en France pour y subir l'outrage le plus sanglant qui pût être infligé à une femme. Il en est peu qui soient sympathiques; quelques-unes sont franchement odieuses, et l'on est en droit d'admirer la patience des princes qui les ont choisies et qui les gardent.

L'historien n'est pas obligé de croire tout ce qu'on raconte de la reine Constance, la troisième femme du pieux roi Robert; mais les chroniques et les lettres des contemporains sont unanimes sur le caractère désagréable de cette reine avare et vindicative. Voyez-la sortant de l'église Sainte-Croix d'Orléans où vient d'être jugé comme hérétique un clerc jadis son confesseur et s'amusant à lui crever un œil avec une baguette qu'elle tient à la main! Les guerres civiles, qui désolèrent la fin du règne de Robert II et les premières années de celui d'Henri I[er] sont l'œuvre de cette femme acariâtre. Anne de

Russie, mère de Philippe Ier, passe devant la postérité comme une ombre à peine visible. Mais voici, en revanche, la très belle et très vivante Bertrade de Montfort, type accompli de la courtisane, prompte à passer des bras du comte d'Anjou dans ceux du roi de France, qu'elle a ensorcelé au point de lui faire braver pendant dix ans les anathèmes de la cour de Rome. Les chroniqueurs nous la montrent réconciliant ses deux maris et les servant à la même table, mettant les évêchés à l'encan pour désintéresser ses nombreux créanciers, et apostant des assassins qui doivent la débarrasser de son beau-fils, Louis, l'héritier présomptif de la couronne. Doublement adultère et empoisonneuse, elle termine pieusement ses jours au monastère de Fontevraud.

L'honnêteté revient sur le trône avec Adélaïde de Savoie, femme de Louis le Gros, mère de six enfants. Elle n'y reste pas longtemps. Éléonore d'Aquitaine, née au pays des troubadours, vive, gaie, capricieuse et sensuelle comme une vraie fille du Midi, n'a pas rencontré dans Louis VII le mari qui devait la fixer. Au lieu du brillant chevalier qu'elle rêvait, c'est un moine couronné qu'on lui a donné comme époux. Aussi ses intrigues amoureuses, en France comme en Terre-Sainte, ont-elles largement défrayé la chronique scandaleuse du temps. Quoi qu'aient pu dire ses apologistes (elle en a encore trouvé de nos jours, et de très convaincus), les infortunes conjugales de Louis VII ne sont pas du domaine de la légende. Les témoignages d'hommes graves, comme Guillaume de Tyr et Suger, ne laissent subsister aucun doute. Il faut lire l'anecdote plus que piquante, intraduisible même en français, que le dominicain Étienne de Bourbon a mise sur le compte d'une reine de France, dont il n'indique pas le nom, mais qui ne peut être qu'Éléonore. C'est une variante intéressante de l'histoire de madame Putiphar et de l'honnête Joseph.

Le XIIIe siècle marque l'apogée de la grandeur et de la civilisation françaises au moyen-âge. Nous voici en présence des deux plus intéressantes figures de reines que nous ait montrées l'époque féodale, la mère et la femme de saint Louis, Blanche de Castille et Marguerite de Provence, toutes deux merveilleuses de fécondité et de vitalité ; la première, mère de sept fils et de deux filles, la seconde de cinq fils et de quatre filles. Qui a mieux réalisé que Blanche de Castille le type biblique de la « femme forte » ? Résister



vaillamment à toute une série de coalitions féodales, sous lesquelles aurait succombé cent fois une âme moins énergiquement trempée ; sauver la France du naufrage où devait, selon toute prévision, sombrer la dynastie en même temps que l'autorité royale ; gouverner ce royaume à peine pacifié, pendant la longue absence de saint Louis, au milieu des troubles et de la désorganisation qu'entraînaient fatalement le départ d'un roi pour la croisade et son séjour prolongé en Terre-Sainte ; inspirer enfin toutes les grandes résolutions politiques d'un règne glorieux entre tous : telle a été l'œuvre de cette femme au tempérament viril qui fut *la reine* par excellence.

La verve gouailleuse des poètes populaires et la méchanceté calculée des ennemis de la dynastie se sont vainement unies pour ternir une renommée aussi pure. L'histoire impartiale ne s'est point émue de ces calomnies ; les prétendues amours de Blanche de Castille avec le chansonnier Thibaud de Champagne ou avec le cardinal de Saint-Ange n'ont point trouvé grâce devant la critique. Tout au plus faut-il lui reprocher d'avoir eu parfois la main un peu rude, et de s'être laissé entraîner à la rigueur lorsque la clémence eût été mieux employée. Les étudiants de l'Université ne lui pardonnèrent jamais d'avoir fait jeter à la rivière quelques-uns de leurs camarades, parce qu'ils avaient meurtri des bourgeois et battu des archers royaux. Mais le peuple lui sut gré de l'énergie qu'elle déploya contre les chanoines de Notre-Dame, maîtres barbares et impitoyables, qui rançonnaient leurs serfs et les incarcéraient quand ils ne pouvaient plus rien en tirer. Blanche alla briser elle-même les prisons du Chapitre et rendit à la liberté les malheureux qui y pourrissaient.

Une seule personne aurait pu légitimement lui garder rancune : c'était sa belle-fille, Marguerite de Provence, douce et aimante créature, qui n'osa jamais rien tenter contre l'autorité de la reine-mère, et se contenta toute sa vie de la place subalterne qu'on lui laissait. Le bon Joinville lui-même est indigné de voir que saint Louis, sans doute par crainte de sa mère, ne parlait jamais à personne de sa femme et de ses enfants. « Les duretés que la reine Blanche fit à la reine Marguerite furent telles, que la reine Blanche ne voulait pas souffrir, autant qu'elle le pouvait, que son fils fût

en la compagnie de sa femme, si ce n'est le soir quand il allait au lit avec elle. L'hôtel où le roi et la reine aimaient le plus à demeurer, c'était à Pontoise, parce que la chambre du roi était au-dessus et la chambre de la reine au-dessous. Et ils s'étaient arrangés de manière à se parler dans un escalier à vis qui descendait d'une chambre en l'autre. Quand les huissiers voyaient la reine Blanche venir en la chambre du roi, son fils, ils frappaient la porte de leurs verges et le roi courait à sa chambre pour que sa mère l'y trouvât : et ainsi faisaient à leur tour les huissiers de la chambre de la reine Marguerite, quand la reine-mère y venait. Une fois, le roi était auprès de la reine, sa femme, et elle était en grand péril de mort, parce qu'elle était blessée d'un enfant qu'elle avait eu. La reine Blanche vint là et prit son fils par la main et lui dit : « Venez vous-en, vous ne faites rien ici. » Quand la reine Marguerite vit que la mère emmenait le roi, elle s'écria : « Hélas! vous ne me laisserez voir mon seigneur, ni morte ni vive! » Et alors elle se pâma, et l'on pensa qu'elle était morte, et le roi, qui pensa qu'elle se mourait, revint; et à grand'peine on la remit en état ».

Une peinture de la Sainte-Chapelle nous représente la reine Marguerite portant une robe à corsage serré, évasée sur les hanches, avec manches larges et étroites, les épaules recouvertes d'un manteau fleurdelisé, à manches fendues et bordées d'hermine. Elle est coiffée d'un large chaperon, et, par dessus cette coiffure, une bande ou un voile plié vient passer sous le menton et encadre le visage sans y adhérer. Telle est l'héroïne des récits de Joinville, cette reine vaillante qui supporta, pendant la croisade, où elle accompagna son époux, les fatigues d'une longue traversée et les dangers sans cesse renaissants de la marche en Égypte. La postérité aura toujours sous les yeux ce charmant tableau : Marguerite à Damiette, près d'accoucher, faisant asseoir devant son lit un chevalier âgé de quatre-vingts ans, qui la tient par la main et lui dit toutes les fois qu'elle se met à crier : « Madame, n'ayez pas peur, car je suis ici. » Et la réponse sublime de ce vieux brave, qu'elle supplie à genoux de lui couper la tête plutôt que de la laisser prendre par les infidèles : « Soyez certaine que je le ferai volontiers, car je l'avais déjà bien pensé que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris! »

Avec la fin du XIIIe siècle, l'histoire du moyen-âge féodal touche à son déclin, et il semble que tout s'assombrisse autour du fils et du petit-fils de saint Louis. La royauté tourne au despotisme ; les guerres étrangères se multiplient, et avec elles s'ouvre l'ère des embarras financiers, des impôts excessifs, des altérations de monnaie et des émeutes populaires qui en sont la suite. Le roi est plus redouté, moins aimé. Déjà sous Philippe III, de ténébreuses intrigues se nouent dans le palais de la Cité, autour de la reine Marie de Brabant. Elles aboutissent à la chute et à la condamnation du chambellan Pierre de la Brosse. L'horizon devient de plus en plus noir sous Philippe le Bel. C'est au moment où la royauté, mise en danger par l'excès même de son absolutisme et détestée du peuple qu'elle pressure, se débat péniblement contre les séditions des manants et les ligues formées par la noblesse ; c'est alors que les crimes et les hontes de la famille royale éclatent au grand jour et qu'un scandale inouï est révélé. Marguerite de Bourgogne femme de l'héritier présomptif, du futur Louis X, est jetée en prison, ainsi que sa sœur Blanche, mariée au prince qui règnera plus tard sous le nom de Charles IV. Elles sont convaincues d'adultère avec deux chevaliers, deux frères, Philippe et Gautier d'Aunay et l'opinion populaire désigne la Tour de Nesle comme le théâtre de sanglantes orgies. La justice royale, cette fois, venge cruellement l'outrage fait à la couronne : elle condamne les deux frères à être écorchés vifs, décapités et écartelés en place publique. Un nombre considérable de subalternes, complices plus ou moins directs du crime, sont mis à la question, puis jetés à l'eau.

L'histoire des reines de France au moyen-âge finit comme elle a commencé, dans la boue et dans le sang.

ACHILLE LUCHAIRE.



L'ABBÉ AUBERT

SES FABLES ILLUSTRÉES PAR MARILLIER

Quel est le collectionneur qui n'a senti battre son cœur, à la lecture des jolies pages où les Goncourt racontent les émotions de leurs découvertes? Qui n'a songé avec regret à ces époques de trouvailles heureuses où, pour ne parler que des petits maîtres du XVIII[e] siècle, les amateurs, bien rares il est vrai, voyaient dans leurs cartons les Eisen rejoindre les Moreau; où les Queverdo, les Saint-Aubin, les Cochin, unis dans un même oubli, disaient cependant aux yeux charmés de quelques délicats, les fines illustrations du siècle dernier.

Mais ces temps-là sont loin.

Aujourd'hui ces rencontres deviennent rares; le hasard pourtant, ce dieu



béni des chercheurs, nous réserve bien des surprises : tout n'est pas catalogué, classé, connu et l'avenir bien certainement se chargera d'apprendre aux passionnés qu'ils peuvent encore découvrir dans quelque coin perdu, ces souvenirs d'un passé plein de grâces, qui les récompenseront largement de leurs courses infructueuses.

Il y a quelque temps, j'arrive chez un vieux bouquiniste de ma connaissance.

— Quoi de nouveau ce matin ?

— Rien du tout ; mais j'attends un paquet : un vieil éditeur vient de mourir, j'ai tout acheté, venez demain matin, vous trouverez peut-être quelque chose.

— A demain donc.

Dès huit heures j'étais chez lui.

Comment pareille quantité de dessins, plus fins les uns que les autres, avait-elle pu rester ignorée si longtemps, quand tout le monde en demande ? Il y avait là, et par liasses, des préparations de gravures pour nombre de livres du xviie et du xviiie siècles. C'étaient des fables de La Fontaine, des scènes de Molière, des fables d'illustres inconnus, manuscrites, dans un croquis léger leur servant de cadre, enfin, une grande enveloppe, bien grise, bien poudreuse, bien sale renfermait « *six fables de Monsieur l'abbé Haubert, dessinées par Mariller, qui coûtent soixante-douze livres.* »

*
* *

Qui fut l'abbé Aubert ? Le voici en personne, tel que Houdon l'a vu.

Ce n'est pas de cette aimable figure qu'on a pu dire : « Passez vite, car il mord » ; c'est plutôt le portrait d'un causeur charmant, d'un aimable fabuliste, d'un fin critique, qui n'a eu il est vrai qu'un moment de renommée, mais qui, plus que bien d'autres, était digne de se survivre à lui-même.

Il naît en 1731. Littérateur distingué, il aime les arts ; sa réponse à Rousseau, en 1754, traite de la musique ; ses *Contes moraux,* en 1761, des tableaux de Greuze.

Le peintre, qui rompt avec toutes les traditions, qui, tout imprégné du

souffle qui passe, remplace sur la toile l'histoire et les duchesses par les bourgeoises et les paysannes, tel enfin que Diderot, dans son Salon de 1765, s'écrie devant ses tableaux : « Voici votre peintre et le mien, le premier parmi nous qui se soit avisé de donner des mœurs à l'art », avait profondément ému artistes et littérateurs. Les affinités qui existaient entre le peintre et le poète devaient engager l'écrivain à étudier l'artiste ; *Les traits de l'histoire sacrée et profane, d'après les plus grands peintres,* que l'abbé Aubert publia en collaboration avec Le Maire, disent d'ailleurs son goût pour la peinture. Puis vinrent ses *Fables,* sa *Psyché,* son *Abel.* Successivement censeur royal, professeur en Sorbonne, directeur des *Petites Affiches,* du *Journal de Trévoux,* qu'il remplaça en 1768 par le *Journal des Beaux-Arts,* de la *Gazette de France,* partout où il passa il laissa le souvenir d'un esprit élevé, d'un critique plein de goût, d'érudition, de vivacité. De 1775 à 1789, il occupa dans le monde littéraire une large place, mais, habile courtisan, n'imitant pas en cela La Fontaine, il n'eut garde de se laisser oublier : les quelques lettres du cabinet du roi qui lui sont adressées, répondent à des demandes de pension. Est-il devancé en 1777 par les protégés du comte de Mercy, Anquetil et le chevalier de Laurés, pour la pension de Crébillon, vacante au Mercure, il ne se décourage pas ; il saisit la première occasion d'adresser au Roi une fable allégorique. Se voit-il refuser en 1784 par un ministre, une pension de retraite et de vétérance ? Il va frapper plus haut et, quelques mois après, un ordre du Roi lui fait obtenir ce qu'il demande.

Arrive 1793. L'abbé Aubert n'a pas d'histoire pendant les jours sinistres où la guillotine abat tout ce qui touche à l'ancienne cour ; son nom ne figure sur aucune liste de suspects et nous perdons tout à fait sa trace jusqu'à sa mort qui arrive en 1814.

Si l'abbé Aubert est aujourd'hui peu connu, le XVIII[e] siècle l'a estimé. Ses œuvres furent illustrées par Cochin en 1774. Marillier préparait une nouvelle édition de ses fables, probablement quand survint la révolution : elle ne devait pas voir le jour. C'est alors qu'il avait fait ces jolies sépias, cachées depuis dans un grenier, si bien oubliées même que, en 1825, Masson-Dabo publiait avec de bien tristes illustrations, quand il en existait de si charmantes, une



édition aussi pauvre de gravures que misérable d'impression, qui apportait cependant au XIX[e] siècle, comme un écho lointain d'un poète aimé du siècle précédent.

*
* *

Sur les traces de La Fontaine,
J'essaye aujourd'hui de marcher,
Content de pouvoir arracher
Des bords fortunés d'Hypocrène,
Quelques-unes des fleurs qu'il y cueillait sans peine.

Ce que l'abbé Aubert mettait dans son épître à sa mère, en tête de ses fables, est assurément la meilleure peinture que nous puissions faire de son talent. Toute sa vie, il a tenté d'imiter le grand fabuliste; mais il a beau dire dans son introduction qu'après La Fontaine il y a place encore pour d'autres, la postérité n'a ratifié, ni le jugement de Voltaire, ni celui de ses contemporains.

Notre pays n'a pas manqué de ces poètes, imitateurs d'Esope et de Phèdre, qui ont tenté sous l'apologue de corriger les travers du genre humain. Les uns, comme La Fontaine, se bornent à constater le fait brutal : « La raison du plus fort est toujours la meilleure » ; les autres, comme Marie de France, croient nécessaire de tirer une moralité de leur fable, ne voyant pas qu'au génie seul il appartient d'exposer les faits de telle sorte que la moralité en découle nécessairement. Que les tragiques peignent les hommes tels qu'ils sont, ou tels qu'ils devraient être, ils ont la passion, le cœur humain qui est de tous les temps ; que les comiques nous montrent l'orgueil, la vanité, la suffisance, pris d'assez haut cependant pour s'appliquer à tous les hommes, ils vivront toujours. Mais dès que ce sont de simples travers d'une époque, des ridicules de société qu'on veut exposer, il ne faut pas s'étonner que quelques années plus tard on ne comprenne plus. Ce sont là deux courants bien distincts : la grande lutte du génie et de l'esprit, de l'art et de la mode, des réalistes et des moralistes. L'abbé Aubert est de ces derniers.

Et voilà pourquoi, tout en étant un raffiné, il n'a pu, malgré son désir qu'il prit pour une réalité, se placer à côté de La Fontaine.

Ses contemporains s'y sont trompés. La sentimentalité maladive du xviiie siècle avait touché notre poète, et pour ses premiers lecteurs, donnait à ses fables un attrait nouveau que La Fontaine, dans sa bonhomie géniale, s'était bien gardé d'introduire dans les siennes.

Il faut citer les lettres que Voltaire adresse à l'abbé Aubert pour savoir ce que le xviiie siècle pensait de l'écrivain : « Vos fables sont du sublime écrit avec naïveté, vous avez le mérite du style, celui de l'invention dans un genre où tout paraissait avoir été dit, écrit-il des Délices le 22 mars 1758, et quelques années plus tard, il écrit, de Ferney, le 25 juin 1761 : « Vous êtes jeune, vous vous portez bien, je suis vieux et malade, mon malheur veut que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la poésie ».

Ce n'est pas seulement à ces lettres qu'il faut s'attacher pour connaître l'engouement du public. Trois éditions successives des Fables furent épuisées. Aujourd'hui, ce serait peu de chose, mais pour 1775, aucun éloge n'en saurait dire autant.

Méritait-il moins que d'autres, que Florian par exemple, d'aller à la postérité? Ses fables sont-elles moins bonnes, moins agréables à lire, ont-elles le cachet trop particulier de l'époque à laquelle elles ont été écrites? Non certes. Il s'y trouve au contraire une bonhomie point naïve, un tour agréable, mais, peut-être, un sens pratique trop accusé ; c'est là ce qui le sépare de La Fontaine. Ses fables sont charmantes, mais elles laissent percer l'homme qui connaît trop la vie. Florian mit tout son cœur dans le *Lapin et la Sarcelle,* Aubert toute sa raison dans *La Servante.* Écoutons-le :

LA SERVANTE

Une femme eut jadis besoin d'une servante,
Nanette aussitôt se présente.
— Ça, Nanette, que savez-vous?
— Madame vous serez contente.
Depuis un an un jour, je suis hors de chez nous
J'ai servi quatre mois sans reproche une dame;
Ah! c'était bien la plus méchante femme!
Elle boudait, elle grondait toujours.



— Après, Nanette; ce discours
Ne m'apprend pas ce que vous savez faire.
— Ensuite, j'ai servi trois mois un procureur
Dont la maison ne me convenait guère.
Madame n'aimait pas Monsieur ;
En revanche son clerc..... — Passons, passons, Nanette
Que m'importent ces gens ! Venons au fait enfin.
Savez-vous acheter ? — Je quitte un médecin
Dont la femme n'est pas tout à fait si coquette,
Mais lui, Madame! Ah! c'est le plus grand libertin.
Il a vingt fois tenté de me séduire,
Et si je n'avais eu de l'honneur, Dieu merci,...
— Nanette, c'est assez, je ne veux plus m'instruire,
Vous n'entrerez jamais ici.
— En quoi puis-je donc vous déplaire,
Reprit Nanette. Alors ? Mon talent le voici :
Je suis sobre, fidèle, active et ménagère.
Je sais coudre, filer, faire de bons ragoûts.
— Oui, mais vous jasez trop, ce n'est pas mon affaire.

Qui dit du mal d'autrui, peut en dire de nous.

(Livre VIII. Fable XII)

*
* *

Sans Marillier, nous nous soucierions peu de l'abbé Aubert. Comme Marillier se révèle ici délicat illustrateur ! Où s'est-il montré plus fin, plus artiste, où a-t-il mieux saisi la pensée de l'écrivain, où s'est-il plus rapproché d'elle ? Les six fables qu'il a préparées pour la gravure, il les a choisies, triées pour son talent, et ce qui peut-être nuit au poète fait ressortir la grâce de l'illustrateur. C'est bien là la mièvrerie, la sentimentalité badine, en un mot l'esprit incarné de cette génération qui disait gaîment : « Après nous le déluge ! » Comment ne pas admirer ce contraste de la jeunesse et de la vieillesse dans *l'Homme infirme ?* Comme l'opposition a été bien comprise par l'artiste et comme ce pauvre goutteux, qui, immobile sur sa chaise, voit sautiller sa nièce, a bien le droit de rappeler le vieux temps où la jeunesse était si calme ! Dans *La Mère et la Mort,* la femme se désole, elle sanglotte près de son fils

qu'elle va perdre. *La Servante,* à l'air futé, à la tête d'oiseau, c'est la bavarde : et chacun est bien dans son milieu, dans l'intérieur qui lui convient. Les fables s'occupent de bourgeois, bourgeois est l'intérieur; Marillier a su éviter ici le grand écueil des mobiliers à la Queverdo, à la Baudouin, dans un livre qui s'occupait uniquement des petits; il a choisi dans la fable le moment où il pouvait donner le plus, se pliant au sujet, loin de faire comme tant d'autres qui tentent toujours de ramener à leur genre les ouvrages qu'ils sont chargés d'illustrer.

Du reste, il n'a traité que des fables humaines, celles où son pinceau savant pouvait habiller de vêtements élégants les gracieuses figures sorties de son crayon, sentant peut-être, en véritable artiste, qu'il échouerait comme ses devanciers dans l'interprétation des animaux.

Nous n'avions pour nous guider aucun renseignement, et cependant, rien n'a été plus facile que d'identifier ces dessins; les personnages vivent, respirent, disent ce qu'ils font; nous les avons ici dans leur fraîcheur, dans leur fleur, montrant ainsi combien la pointe du graveur trahit parfois l'artiste qui s'y confie; de Launay l'a bien fait voir dans les *Romances* de Berquin, où les duretés de l'eau-forte ont si mal rendu tout ce qu'avaient de tendre les figurines de Marillier.

Pour nous, nous n'avons rien à regretter, puisque les progrès de l'art nous permettent de voir aujourd'hui, avec leurs imperfections même, ce qui est un charme de plus, quelques illustrations inédites d'un siècle si charmant et si agréable à revivre.

F. DE MÉLY.

LA MOSAÏQUE DÉCORATIVE DU MUSÉE DU LOUVRE

Le comte Léon de Laborde, dans son rapport sur l'Exposition universelle de Londres de 1851 s'exprimait ainsi : « La mosaïque est au marbre coloré combinant en larges surfaces une décoration architectonique, ce qu'est l'impression en types mobiles à l'impression lente et difficile sur blocs de bois gravés..... Associée à l'architecture, la mosaïque a plus de consistance que toutes les autres peintures et s'harmonise mieux dans le sentiment avec l'idée de construction. » Et l'éminent rapporteur de la commission française ajoutait avec regret : « Depuis l'occupation des Gaules par les Romains, la mosaïque n'a jamais repris en France son essor. Souvent importée d'Italie, elle est venue parmi nous tenter quelques essais, mais elle n'a jamais pris pied dans notre art. »

Le fait, exact il y a trente ans, ne l'est plus aujourd'hui. Grâce à la protection du gouvernement, la mosaïque tient un rang distingué dans les arts décoratifs français et après quelques années de pratique nous pouvons montrer avec orgueil des travaux terminés ou en cours d'exécution que nulle manufacture officielle, ni celle du Vatican, ni celle de Saint-Pétersbourg, n'ont su égaler de notre temps, malgré de plus puissants moyens d'action.

La Manufacture nationale de mosaïque a été fondée en France en 1876; ses premiers éléments de travail sont venus de la fabrique pontificale : mosaïstes, émaux *smalti,* comme on dit en Italie, outils et jusqu'aux matières pour préparer le ciment d'attache; actuellement, au contraire, tout lui est fourni par la France et la manufacture ne compte plus dans son personnel qu'un seul artiste romain. Deux fabriques françaises sont installées aux environs de Paris, et M. Charles Garnier, le promoteur de la mosaïque dans notre pays, pourrait recommencer ses brillantes décorations du théâtre de l'Opéra sans avoir à demander à Venise ni un mosaïste, ni un cube à fond d'or. La mosaïque n'est plus, comme le pensait le comte de Laborde, « un régal de prince », son prix relativement minime la rend accessible à tous les architectes qui aiment la couleur (1). Le résultat acquis depuis dix ans est donc des plus sérieux; il n'est pas surprenant. Rien de plus simple que l'outillage d'un atelier de mosaïque : une petite enclume, un marteau tranchant, une meule, des pincettes, des truelles et des spatules; les émaux sont faciles à fabriquer; ce sont des morceaux de verre opaque colorés dans la masse, leur production est une affaire de formule du domaine de la verrerie. Les difficultés sérieuses consistent dans la composition du modèle et dans l'éducation technique des élèves.

Lorsqu'un peintre est chargé de composer un modèle destiné à être mis en œuvre en mosaïque, en tapisserie, en céramique, en fer, en bois ou de toute autre façon, il doit avant tout tenir compte de la qualité expressive de la matière qui sera employée; il aura donc au préalable, à suivre les travaux de la fabrique pour s'inspirer des conditions dans lesquelles la traduction du modèle pourra s'effectuer.

Avant de parler de l'éducation des apprentis, il convient d'expliquer sommairement en quoi consiste le travail essentiel de la mosaïque décorative. L'esquisse étant arrêtée, le modèle est peint à grandeur d'exécution aussi simplement et aussi largement que possible; moins il y aura de modelé et de tons par nuances, plus l'exécution sera facile et l'effet vibrant. La surface à

(1) L'industrie peut établir la mosaïque ornementale à raison de 120 à 150 francs le mètre carré.



FIGURE SYMBOLIQUE DE LA RENAISSANCE EN FRANCE

Mosaïque exécutée d'après le carton de M. Lenepveu

Escalier Daru, au Louvre.

recouvrir est creusée un peu plus profondément que l'épaisseur du cube d'émail, puis recouverte d'une couche de plâtre; sur cet enduit séché, on dessine le motif; on enlève partiellement le plâtre et on le remplace par du mastic dans lequel on plante les cubes conformément au modèle. Les cubes résultent d'une galette d'émail, de smalte, divisée au moyen d'un marteau tranchant. L'élève âgé de quatorze à quinze ans, est choisi dans la moyenne des sujets des écoles de dessin; il apprend d'abord le maniement des outils, ensuite il s'exerce en posant des fonds unis; au bout de quelques semaines, on le met sur une figure géométrique simple; après quelques mois il peut attaquer un ornement plus compliqué; puis, il abordera successivement les draperies et les accessoires pour aboutir finalement aux carnations. Nous avons obligé les élèves qui nous ont été confiés, à travailler, dès leur début, à des ouvrages définitifs; l'expérience a réussi. Le fait de collaborer, même dans une faible mesure, à une œuvre qui restera, excite l'amour-propre et l'émulation beaucoup plus que les travaux d'apprentissage isolés et sans emploi. Il n'y a pas lieu de trop s'inquiéter des malfaçons; il est facile de corriger, le mastic demeurant malléable plusieurs jours et les smaltes ne s'abîmant pas. Pendant les premières années l'élève continuera à suivre un cours de dessin; il est inutile qu'il apprenne la peinture et la composition. Le jeune homme doit devenir un mosaïste, c'est-à-dire un traducteur, rien de plus; en le poussant vers les écoles d'art supérieures, il subirait un prompt entraînement et bientôt il abandonnerait la marteline et les smaltes pour le pinceau et la palette. Un atelier de mosaïque est chargé de faire des mosaïstes et non des peintres; du reste, le rôle du mosaïste se prête très bien au développement des facultés d'artiste et suffit à remplir l'existence.

La Manufacture nationale de mosaïque, après avoir exécuté quelques travaux secondaires, a entrepris et mené à bonne fin la décoration de l'abside du Panthéon. Le modèle de M. E. Hébert montre sur un fond d'or uni le Christ debout sur les marches d'un trône, à sa droite la Vierge présente Jeanne d'Arc agenouillée, à sa gauche l'ange de la France présente sainte Geneviève à genoux; la composition est simple et grandiose, elle a été rendue

selon le caractère si spécial des œuvres du maître. Après cet important travail, la manufacture s'est attaquée au grand escalier du Musée du Louvre. Depuis plus de vingt ans cet escalier était nu, décharné comme un squelette, indigne du Palais et du Musée. M. Fallières, ministre des Beaux-Arts, adopta le projet de le revêtir de mosaïque dans les sommets et de marbres de couleurs au bas. De même que la tapisserie recouvre un mur avec plus d'ampleur qu'un panneau peint, de même la mosaïque, beaucoup mieux que la peinture, saura habiller cette architecture malgré ses piliers trop grêles, ses voûtes trop petites, et ses arcs doubleaux trop larges. M. Guillaume, architecte du Louvre, a conçu le projet d'ensemble; nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le texte même du rapport de l'artiste. « Les voûtes de l'escalier Daru (1) sont en pierre de taille. Elles ne présentent aucune saillie, aucune réserve de pierre, il en est de même des piliers et des murs. Dans cet état, le parti de décoration à adopter semble bien indiqué : de la mosaïque dans les voûtes, des revêtements de marbre sur les piliers et sur les murs.

« Les voûtes se composent de deux coupoles elliptiques principales, encadrées d'arcs doubleaux et accompagnées de deux coupoles plus petites, elliptiques également et formant avec l'arc doubleau central, l'arc transversal de l'escalier. En dehors de cet ensemble symétrique se trouvent, au-dessus du palier qui conduit aux salles françaises et à la galerie italienne, un arc doubleau plus large et deux petites coupoles elliptiques de moyenne grandeur.

« La donnée générale de la décoration de ces voûtes serait d'indiquer, dans cette magnifique entrée, un résumé des richesses que contient le Louvre, une sorte d'histoire de l'art par l'évocation de toutes les écoles représentées dans ce vaste Musée. La travée du fond serait consacrée à l'Antiquité; la coupole au-dessus de laquelle est placée la Victoire de Samothrace le serait spécialement à la Grèce. Dans les pendentifs seraient représentées les villes symbolisant les écoles ou les grandes époques de l'art grec : Corinthe, Athènes, Milet, Sélinonte; dans la frise les médaillons de Phidias, Praxitèle, Ictinus, Apelles, et les noms de Nicias, Callimaque, etc. Les deux arcs

(1) L'escalier Daru est dans le pavillon Daru, il conduit des Antiques aux salles de la peinture française.



FIGURE SYMBOLIQUE DE LA RENAISSANCE EN ITALIE

Mosaïque exécutée d'après le carton de M. Lenepveu

Escalier Daru, au Louvre.

doubleaux seraient consacrés, l'un à l'Égypte et à l'Assyrie, l'autre à l'art romain. La travée centrale serait consacrée à la Renaissance : la grande coupole elliptique rappellerait surtout l'Italie avec Florence, Rome, Venise et Milan dans les pendentifs, les médaillons de Raphaël, Michel-Ange, Titien et del Sarto, Palladio. Les grands arcs doubleaux appartiendraient à la Flandre et à l'Espagne, les deux petites coupoles à l'Allemagne et à l'Angleterre. Les deux dernières coupoles et le grand arc doubleau au-dessus du palier appartiendraient à l'art français, l'une des deux coupoles aux peintres du xvie siècle, l'autre à ceux du xviie et du xviiie siècle, l'arc central à l'école moderne.

« Sur les parois verticales, des revêtements de marbre porteraient, tracés en or, les noms des grands donateurs du Louvre et l'indication succincte des œuvres dont ils ont enrichi le Musée national. »

La commission spéciale de la mosaïque modifia légèrement le projet en ce qui concerne la place des compositions; elle demanda, et le ministre y consentit, que la coupole centrale fût affectée à la Renaissance et non plus à l'Italie exclusivement ; les autres divisions générales comprendront l'art antique, le Moyen-Age, l'art moderne. Le nom de M. Lenepveu, l'auteur du superbe plafond de la salle de l'Opéra, s'imposa naturellement dès qu'il fut question du choix de l'artiste qui serait chargé des modèles; le peintre avait étudié les mosaïques comme pensionnaire et plus tard comme directeur de l'Académie de France à Rome; le ministre lui demanda pour la coupole centrale quatre figures symbolisant la Renaissance en France, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et de plus les médaillons du Poussin, de Raphaël, d'Albert Durer et de Rubens, soutenus par des génies.

On croit volontiers que les fonds de mosaïque sont toujours d'or; il semble généralement que le fond d'or soit la caractéristique des revêtements en mosaïque; c'est une erreur. L'Antiquité ne connaissait pas les fonds d'or; à Ravenne, dans l'élégant mausolée de Galla Placidia élevé au ve siècle, à Rome dans les églises des saints Cosme et Damien (vi^e^ siècle), de Sainte-Marie-de-la-Nacelle (ixe siècle), de Sainte-Praxède (ixe siècle), les fonds sont en bleu; Raphaël ne composa qu'un seul modèle de mosaïque, celui de la chapelle Chigi à Sainte-Marie-du-Peuple, il choisit le bleu comme fond. Le même parti a été

adopté pour le fond sur lequel s'enlèvent les grandes figures de M. Lenepveu; le bleu n'est pas celui du ciel, il tire sur le verdâtre, il est harmonieux et clair sans excès de vibration. L'artiste a peint ses modèles à grands traits, largement, avec franchise (1) et l'exécution en mosaïque a été faite dans le même esprit. Nous avons poussé la sobriété jusqu'aux dernières limites : dans les carnations quatre tons, dans les draperies deux ou trois tons ont suffi; les lumières ont, dans certaines parties, été accusées par des ors en traits simples et en hachures; l'ornement sera traité de même. Une technique ainsi comprise donne un travail plus rapide, moins onéreux par suite, et d'un effet certain. On peut assez exactement se rendre compte du procédé en examinant la tête de la France que nous reproduisons aux deux cinquièmes environ de l'exécution; à la distance où se trouvera le spectateur, les joints ne seront plus visibles et les oppositions seront moins prononcées, mais la figure conservera une force que la peinture ne peut égaler.

Notre technique hardie se rapproche de celle des ve, vi^e^ et viie siècles; elle n'est en usage ni à la Manufacture impériale de Saint-Pétersbourg ni à la Révérende fabrique pontificale. Dans le célèbre établissement que les Papes continuent à subventionner, on montre toujours, non sans quelque fierté, un assortiment de vingt à vingt-cinq mille tons résultant de fontes dont les premières remontent peut-être à 1727, l'année de l'installation officielle de la manufacture. Cette munition, comme disent les italiens, est absolument hors de proportion avec les besoins d'un atelier consacré à la mosaïque décorative qui peut marcher avec dix fois moins d'éléments; mais elle était nécessaire et sans doute parfois insuffisante à la reproduction des tableaux que mit à la mode le pape Urbain VIII dont le pontificat eut lieu de 1623 à 1644. La mode de reproduire les tableaux des maîtres eut un succès que nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer; elle envahit successivement les ateliers de tapisseries et les fabriques de porcelaine; les Gobelins et Sèvres l'adoptèrent et, dès lors, leurs ouvrages perdirent tout caractère original pour tomber dans la minutie et le trompe-l'œil, qui, nous sommes obligés de

(1) Les planches qui complètent cet article nous dispensent de décrire les figures, dont la dimension est de trois mètres de haut.



FRAGMENT DE LA FIGURE SYMBOLIQUE DE *LA FRANCE*

Au dixième d'exécution.

l'avouer, excitèrent une admiration générale. Parmi les esprits distingués de notre temps, ralliés à ce genre si faux et si éloigné des règles élémentaires des arts de la décoration, nous relevons en première ligne M. Ingres; chaque fois que l'occasion s'en présentait, l'illustre maître répétait que la mosaïque, la tapisserie et la céramique n'avaient d'autres fonctions que celle de rendre impérissables les chefs-d'œuvre de la peinture.

Si, en France, le goût de la reproduction des tableaux a trouvé des partisans si haut placés, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir se continuer les anciens errements, au Vatican où le genre a pris naissance et à Saint-Pétersbourg où les procédés romains sont en usage. Notre manufacture nationale a rompu avec les traditions du célèbre atelier, qui cependant lui avait fourni tous ses éléments constitutifs; les artistes pontificaux détachés en France ont, sans grandes difficultés, abordé une technique nouvelle pour eux et nos élèves ont suivi la voie que nous leur avons indiquée, tout naturellement et sans effort, puisqu'ils n'avaient contracté aucune autre habitude.

Rien ne peut échapper à l'opposition et à la critique, la mosaïque a donc, dès ses débuts, trouvé des adversaires; on a dit que sa coloration ne pouvait convenir à nos matériaux de construction, et que, par suite, un revêtement de mosaïque ferait trou dans la façade d'un bâtiment; on a même affirmé que la mosaïque extérieure ne saurait résister à l'intempérie de nos hivers.

Ces objections sont sans valeur. Entre le sujet représenté en mosaïque et la partie du mur qui doit rester nue, il est facile d'établir une transition au moyen d'alentours et de bordures d'une coloration rabattue ou d'un appareil composé de matériaux un peu plus chauds de ton que la pierre en usage. Il est évident que la mosaïque n'est pas éternelle, mais elle est la plus solide des décorations; elle dure au moins autant que la surface sur laquelle elle est appliquée; nous pourrions citer des exemples de mosaïques reprises après l'effondrement du monument et replacées sans trop de dommage; l'essentiel est de bien soigner l'application de façon à éviter les infiltrations entre le ciment d'attache et le mur, ce qui n'est pas difficile; si par hasard quelques cubes ou même quelques morceaux se détachent, la réparation est des plus aisées : on

reprend les matériaux tombés ou des substances semblables et on les plante dans un ciment frais. Nous avons rapporté d'Italie un morceau de mosaïque qui est resté pendant sept à huit siècles à l'air vif de la mer; sa solidité est telle que les coups de marteau peuvent à peine l'entamer. Au XIVe siècle, l'empereur Charles IV fit représenter un jugement dernier en mosaïque sur le mur extérieur de la cathédrale de Saint-Veit, située, à Prague, sur une hauteur exposée au vent du nord, bien plus âpre en Bohême qu'en France; la mosaïque a résisté pendant plus de quatre cents ans et si elle périt aujourd'hui c'est faute d'un entretien élémentaire. L'Angleterre, pratique en toutes choses, a adopté la mosaïque pour le monument du prince Albert et au South Kensington Museum; on étudie en ce moment une semblable décoration pour l'intérieur de la cathédrale de Saint-Paul. La Russie a fondé en 1846 une manufacture de mosaïque dont les ouvrages décorent les églises de Saint-Pétersbourg et même une chapelle placée sur un pont de la Néva.

Il n'y a donc aucune raison sérieuse à opposer à la mosaïque décorative; du reste, le mouvement est donné; il suit une marche assez calme il est vrai, mais suffisamment accentuée; qu'on se reporte en effet à une quinzaine d'années seulement : à l'exception de ceux que le goût des arts avait attiré en Italie, personne n'avait vu un pan de mur couvert de mosaïque; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, la mosaïque est connue et appréciée à sa valeur (1). Mieux comprise dans ses applications, elle a pris racine dans notre sol toujours propice à la floraison de tous les arts décoratifs.

GERSPACH.

(1) Nous avons déjà cité M. Ch. Garnier comme le promoteur de la mosaïque en France; parmi les architectes qui ont suivi le mouvement, nous avons à mentionner M. Revoil, M. Lameire, M. Sedille, M. Bessières. D'autres artistes n'attendent que l'occasion de manifester leur goût pour ce genre de décoration.



Mlle MARTHE BRANDÈS

Jockey-Club, 20 Juillet 1886.

Mademoiselle,

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous et, si je me permets de vous écrire, c'est uniquement pour me conformer aux volontés de mon grand-oncle, Monsieur Bernard Savières, que vous ne connaissez pas davantage, ni ne connaîtrez, hélas! car cet excellent parent est décédé il y a trois semaines, âgé de soixante-dix-huit ans.

Toutefois, sa physionomie vous était peut-être familière : depuis qu'il avait quitté la diplomatie, feu mon grand-oncle, amateur passionné des choses de théâtre, suivait assidûment les concours du Conservatoire et les premières représentations. Il faisait partie du Cercle des Mirlitons et avait eu quelquefois l'occasion de vous y applaudir; plus récemment encore, il assistait à une soirée dramatique donnée avec votre concours par la Légation japonaise. Vous aurez sans doute remarqué — il ne passait guère inaperçu — ce vieillard affable, avenant, sa belle tenue, ses cheveux poudrés à frimas, son cordon de commandeur qu'il portait volontiers, non par vanité mais par coquetterie, le rouge lui seyant à ravir. Une fleurette à la boutonnière, l'œil braqué derrière

son monocle, il traversait le monde en curieux, jouissait de la vie en dilettante et, très avare de paroles, gardait pour lui ses impressions.

Comme son exécuteur testamentaire et légataire universel, je suis chargé, Mademoiselle, de vous communiquer les feuilles ci-incluses de son journal intime, et je dois en même temps vous remettre... C'est ici que ma mission devient embarrassante ; n'allez pas croire, je vous prie, que Monsieur Bernard Savières fût un vieux ladre ou un mauvais plaisant... Je dois vous remettre, dis-je, à titre de legs particulier un anneau en fer forgé qu'il portait au petit doigt, une de ces bagues de serves russes à chaton de turquoise morte qui, si j'en crois mon bijoutier, ne valent pas tout à fait un louis.

Je me demande par quelle impardonnable distraction mon grand-oncle a pu songer à vous offrir cette méchante babiole et je vous conjure, Mademoiselle, de me laisser y substituer un souvenir plus digne de vous. La loi m'interdit, paraît-il, d'agir sans votre consentement, sinon ce serait déjà chose faite.

Daignez agréer, Mademoiselle, mes hommages les plus empressés.

FERNAND SAVIÈRES.

FRAGMENTS DU JOURNAL INTIME DE MONSIEUR BERNARD SAVIÈRES

27 Juillet 1882. — Parmi les menus événements qui remplissent maintenant mon existence de spectateur, il en est peu qui m'intéressent au même degré que les concours de comédie. Mon petit-neveu dût-il se moquer de moi, j'attache moins d'importance à la production chevaline qu'à cette sélection artistique : il me plaît d'observer le lever des étoiles, d'être parfois le premier à les découvrir et à les signaler, de pressentir une comédienne dans l'écolière et dans la jeune fille une femme.

Une femme, ce qu'il y a de plus rare au monde, et d'encore plus rare au théâtre! Les gens du métier disent une nature, un tempérament, mais je n'entends goutte à leur jargon pathologique et pour moi toutes les qualités de l'actrice idéale tiennent dans ce seul mot : une femme!

En plus d'un demi-siècle, il m'est arrivé trois ou quatre fois de rencontrer

ma chimère : elle s'appelait Mars, Rachel, Rose Chérie, Aimée Desclée. Voilà une liste de radoteur, — *laudator temporis acti,* — mais je ne sais vraiment quels noms y ajouter : le génie de Mme Sarah-Bernhardt m'échappe et ses procédés me crèvent les yeux; Mlle Croizette nous fut enlevée à l'heure de son épanouissement; Mlle Bartet?... Ah! certes, je la trouve charmante, mais son charme n'a-t-il pas quelque chose d'immatériel? N'est-ce pas moins une femme qu'une âme?

Je désirais pourtant, avant de plier bagages, assister encore une fois à la résurrection du phénix, voir renouer la tradition interrompue, la chaîne plastique des grandes amoureuses. Mais où trouver l'ardente créature dépositaire du feu sacré, nouvelle incarnation de l'éternel féminin?

Je crois bien qu'elle vient d'apparaître sur la petite scène pompéienne du Conservatoire, et, ce qui chatouille agréablement mon amour-propre, de n'apparaître qu'à moi seul. Elle n'a pas obtenu de prix; j'ajoute qu'elle n'en méritait pas.

C'est une toute jeune fille au masque étrange, presque bizarre, au profil un peu concave et en forme de croissant comme celui des Dianes de bas-reliefs. Quoique très brune, elle possède une carnation diaphane, lactée, rosée sous laquelle transparaissent le sang généreux, le réseau délicat de ses veines. Les yeux sont d'une fente singulière et légèrement retroussés vers les tempes; les prunelles, d'un roux marron, toutes baignées d'azur, tantôt s'éclairent de reflets fauves, tantôt se voilent d'humides langueurs. Sa bouche, assez grande, mais fine, impérieuse et courbée en arc, est toujours sur la défensive et prête à lancer le sarcasme : pourtant, un petit sourire moqueur vient de temps en temps la détendre et, n'en relevant qu'un seul côté, découvre à demi ses jolies dents. Les narines frémissantes, le front implacable et hautain trahissent une énergie peu commune. On ne manquera pas de critiquer ses formes encore anguleuses, ses mouvements brusques, sa voix rauque, mais ce sont là défaut de jeunesse, verdeurs virginales et printanières dont l'âge aura trop vite raison.

Marthe Brandès; dix-huit ans : ainsi la désigne mon programme. L'a-t-elle trouvé dans son berceau, ce nom vibrant et flambant qui ferait aussi bonne

figure sur la couverture d'un roman que sur une affiche de spectacle? Hum! J'ai quelque peine à le croire : il brille et sonne comme un nom de guerre; il lui sied trop pour être sien. J'imagine qu'elle-même l'aura choisi devant son miroir à moins que quelque bonne fée, convoquée à ce second baptême, n'ait eu l'esprit de le lui souffler. Elle a concouru dans le rôle de Camille d'*On ne badine pas avec l'amour,* dans cette scène terriblement scabreuse où la jeune exaltée prétend confesser Perdican. — « Quel âge as-tu, Camille? » — Elle répond, je crois : « Dix-huit ans! » Mais n'en déplaise au cher poète, son héroïne se rajeunit : une psychologie aussi complexe, aussi aiguë, un tel cynisme de langage ne sont pas le fait d'une pensionnaire, eût-elle été endoctrinée par les nonnes de *Robert le Diable.* Il en résulte que les jeunes personnes, qui, tous les ans, au Conservatoire, nous viennent dire la scène de la fontaine, récitent suivant des traditions classiques une leçon apprise par cœur. Mais voilà qu'un cygne, ô stupeur! s'est glissé parmi les perruches. Tandis que ses concurrentes faisaient toutes plus ou moins ce que dans les revues de fin d'année on appelle des imitations, Mlle Brandès a déchiffré ce dialogue presque énigmatique à sa manière et à son idée; elle s'est trompée sur plusieurs points, — c'était fatal! — mais en restant toujours elle-même et sans daigner copier personne. Voilà pourquoi j'augure autant de son talent que de sa beauté, — talent très personnel et beauté tout expressive. L'un et l'autre sont en bouton; à l'an prochain, Mademoiselle!

Novembre 1882. — Il y a des gens, mal appris d'ailleurs, qui prennent plaisir à suivre les femmes dans la rue; je préfère quant à moi les suivre dans la vie; c'est moins brutal et plus attachant. Aussi n'ai-je pas perdu de vue ma jeune amie du Conservatoire. Parfois, à la sortie de leur cours, je conduis chez le pâtissier nos aspirantes comédiennes. Honni soit qui mal y pense! Je ne suis plus, hélas! qu'un aïeul. Ces péronnelles ont d'ordinaire la langue assez bien pendue, mais sur le chapitre de Marthe Brandès elles n'en savent pas plus long que moi. On la connaît peu. « Elle est fière! » disent en cœur les petites camarades avec une aigreur de concierge. Parbleu! C'est écrit dans ses yeux, mais sa fierté ne lui messied pas.

Un de mes collègues du cercle a pu me fournir des renseignements plus


Madeleine Lemaire

précis : il était jadis en relations avec les parents de Mlle Brandès qui, — cela ne me surprend guère, — n'est pas une enfant de la balle. L'idée fixe d'entrer au théâtre germa de bonne heure et spontanément sous ce petit front tenace; on eut recours aux dérivatifs ordinaires : la musique et la peinture. Mais la jeune fille tint bon et sa volonté réfléchie, obstinée, devait vaincre les préjugés bourgeois, user peu à peu les résistances de tout une famille. Parmi les habitués de la maison qui s'appliquaient de leur mieux à la décourager, s'en trouvait un particulièrement dédaigneux et persifleur : c'était M. Barbey d'Aurevilly. Comment eût-il pris au sérieux la vocation de cette gamine qui portait des nattes dans le dos et disait des vers de Sully-Prudhomme? Sully-Prudhomme! Fi donc! Un poète sincère, assez fort pour ne point user des attitudes sataniques!

Un soir pourtant la gamine récita une scène d'*Andromaque* et M. Barbey d'Aurevilly, qui en somme est un artiste, se sentit soudain tressaillir. Le vieux aigle eut un éblouissement; l'illustre Narcisse fut arraché pour un instant à la contemplation de soi-même. Mlle Brandès avait fait ce miracle et conquis du même coup un bien dangereux allié : « Surtout, lui disait-il sans rire, n'apprenez pas votre métier; jouez d'inspiration, d'instinct! » Elle a eu le bon sens de ne pas prendre au mot son terrible courtisan, mais s'est mise au contraire entre les mains d'un répétiteur fort expert, M. Guillemot, et d'un maître, Gustave Worms.

26 juillet 1883. — ... Allons! Je n'aurai pas été mauvais prophète; nous venons d'assister au premier triomphe de Mlle Brandès. Son morceau de concours était cette fois admirablement choisi : nulle mieux qu'elle, après Desclée, ne pouvait incarner la *Princesse Georges* et cette scène finale est une des plus tragiquement belles qu'ait écrites M. Dumas. Les deux passions aux prises dans l'âme de Séverine ont la noble simplicité des conceptions raciniennes : c'est, appliqué à la femme contemporaine, le cas psychologique de Roxane et d'Hermione, l'amour poussé jusqu'au délire et la jalousie qui veut du sang. Ah! quelles supplications câlines, quelles froides colères, quelles alternatives de tendresse et de haine elle a su trouver, ma petite princesse, pendant ce débat de vie ou de mort. Je la vois encore se jeter

éperdument au-devant de son mari quand, sourd à ses prières et à ses aveux, il part pour le rendez-vous dont elle a fait un guet-apens! Après la sortie brutale du prince de Birac, Séverine terrifiée, les yeux dilatés et fixés sur la porte qu'il venait de franchir, marchant à reculons vers la chambre de sa mère, a murmuré d'une voix étranglée par l'angoisse, d'une voix d'enfant qui formait un poignant contraste avec ses éclats de tout à l'heure, l'appel fameux : « Maman! maman! » Un frisson a passé dans la salle; Mlle Brandès venait de gagner son premier prix.

15 Janvier 1884. — Elle faisait hier ses débuts au Vaudeville, dans *Diane de Lys,* sous les auspices de M. Dumas qui l'appelle gaîment sa « dernière marionnette ». Son nom remplit ce matin les journaux ; elle appartient maintenant au public et j'en suis un peu dépité, le dépit d'un parrain qui marie sa filleule. Fort émue et préoccupée de se maîtriser, elle a dit trop nerveusement le premier acte qui est de comédie, mais je l'ai retrouvée ensuite égale à elle-même, surtout quand, au risque de se perdre, la comtesse Diane, les larmes aux yeux, le feu aux joues, prend hautement et dans son propre salon, la défense de Paul Aubry. L'explication conjugale du quatrième acte qu'elle joue toute vêtue de noir, avec une arrogante et superbe contenance, lui inspire aussi quelques fiers accents d'ironie et d'indignation.

Juillet 1884. — Je suis venu passer à Londres les beaux jours de la saison; Mme Sarah-Bernhardt jouait *Froufrou* au Gaity-Theater et ma petite amie devait lui donner la réplique dans le grave et adorable rôle de Louise. J'assistai à la représentation avec mon hôte, lord W... C'est un esprit très sagace, très judicieux — sauf aux heures de digestion — mais nos gloires artistiques lui sont à peu près inconnues. Il fit sa sieste pendant les premiers actes et se réveilla juste à point pour écouter la scène des deux sœurs. Mme Sarah-Bernhardt y est fort émouvante, bien qu'elle se livre à des acrobaties superflues comme de déchirer son mouchoir en minces lanières et de manger un gros coussin. Le rideau tombé, mon voisin se pencha vers moi : « *Whether is the great artist?* » Qui des deux est la grande artiste? — « Ma foi, mylord », lui ai-je répondu, « si nous sommes encore de ce monde, je vous le dirai dans cinq ans. » Tranquillisé par cette promesse,

mon digne hôte se rendormit. Le lendemain on nous donna *Fedora;* simple spectatrice, Mlle Brandès était au balcon. Un hasard — est-ce bien un hasard? — me fit placer à côté d'elle. Avec une attention fervente elle suivait le jeu de Sarah-Bernhardt et tout à coup elle pleura! N'est-ce pas un fait unique dans l'histoire du théâtre? Le suprême hommage des larmes rendu par une comédienne à une autre comédienne! Je ne sais à laquelle des deux il fait davantage honneur.

Septembre 1884. — Un divorce, d'Émile Moreau, est une œuvre incomplète assurément, mais virile, originale et qui promet, ce me semble, un auteur dramatique. Elle y paraît encore sous ce même nom de Diane : n'a-t-il pas avec sa personne une mystérieuse affinité? Il me monta tout de suite aux lèvres quand je la vis pour la première fois. Oui, c'est Diane humanisée, modernisée, mais ayant gardé parmi nous ses grâces farouches, ses gestes souverains, sa ligne de chasseresse antique, son galbe onduleux d'amazone. Svelte même sous le costume Empire, moulée dans un blanc fourreau garni de cygne, coiffée haut, gantée jusqu'aux coudes, elle rappelait hier ces altières beautés de l'époque napoléonienne qu'a peintes Mme Vigée-Lebrun; et nous avons tous applaudi son admirable jeu muet, sa belle révolte de pudeur lorsqu'au moment d'entrer dans la chambre nuptiale, un mot de son nouveau mari évoque brusquement devant elle le souvenir du premier époux.

6 Juin 1885. — Aujourd'hui avait lieu la soirée annuelle du Cercle; je suis allé y passer une heure et j'ai entendu jouer l'*Éducation d'un Prince.* Mlle Brandès faisait le prince héritier. Son travesti la rendait étrangement piquante : l'épée au côté, le cordon en sautoir et le tricorne sur l'oreille, elle détaillait la prose cavalière d'Edmond About avec une candeur malicieuse que je ne lui soupçonnais pas et de jolies moues d'enfant royal. Mais deviendrais-je morose ou puritain? Ce déguisement d'opérette m'a été presque pénible; j'ai regretté les cheveux soyeux qui d'habitude ombrent ses tempes et il m'a semblé que la princesse Georges perdait un peu de son prestige sous la perruque du *Petit Duc.* Bah! Elle s'amuse : c'est de son âge et, au vôtre, vieux trouble-fête, on ferait mieux de rester chez soi.

10 Décembre 1885. — Après une année de recueillement, elle vient de faire

sa rentrée dans un drame intime de Sardou, *Georgette*. Son jeune talent brûle toutes les étapes et voilà une création qui la place au premier rang. Il paraît que, l'hiver dernier, l'auteur de *Théodora* cherchait vainement une artiste qui pût doubler Sarah-Bernhardt. On lui présenta Mlle Brandès. Il fut captivé, séduit comme tous les hommes supérieurs qu'elle avait déjà rencontrés. — Ouais ! Bernard Savières, mon ami, soyez modeste, s'il vous plaît ! — Il emmena la jeune fille à Nice, avec sa mère, et c'est là, tout en dirigeant ses études, qu'il a peint d'après elle, pour elle, la délicieuse et dramatique figure de Paula. Aussi Mlle Brandès a-t-elle été l'émotion, la poésie de cette médiocre pièce à thèse. Pour incarner la fille de Georgette et de Cardillac, d'une aventurière et d'un gentilhomme, il fallait son type aristocratique, sa réserve ombrageuse et sa précoce décision. Aux dernières scènes du troisième acte, elle a pu enfin donner sa mesure, se révéler tout entière : c'est d'abord, quand elle découvre le passé fangeux de sa mère, une sorte d'écroulement moral, une crise de sanglots convulsifs qu'on sent vrais et qui font mal. Puis, à mesure que le bon Clavel, plaidant les circonstances atténuantes, lui rappelle le dévouement idolâtre de cette mère à qui elle doit tout, même la cruelle notion de l'honneur, le visage de Paula, encore mouillé de larmes, se rassérène, s'illumine d'un radieux sourire de martyre. On devine qu'elle est résolue, coûte que coûte, à oublier, à ignorer les hontes maternelles et, quand Georgette reparaît, sa fille, dans un élan de furieuse tendresse, la serre longuement sur son cœur. Que d'ovations, que de rappels après ce mouvement si pathétique et si juste ! Elle a failli s'évanouir de joie, la chère petite, et, moi-même, je suis tout grisé par son succès, comme si j'y étais pour quelque chose. Mais ici prendra fin sans doute mon rôle de vieille mouche du coche. La goutte me tient par tous les membres et j'ai dû faire un grand effort pour me rendre au Vaudeville.

30 Juin 1886. — Elle était hier à la Légation du Japon et a dit avec Mlle Bartet — ah ! l'exquis et rare duo ! — une fine saynète de Quatrelles. Avec sa physionomie exotique, un tantinet japonaise, on l'aurait prise au milieu de ce personnel oriental, pour une magicienne de conte bleu entourée de sa cour de gnomes. Peut-être l'ai-je vue là pour la dernière fois ! Adieu

donc et bon voyage, mignonne! Nous ne saurions cheminer plus longtemps de compagnie. Célèbre, pour ainsi dire, avant d'être connue, vous avez aujourd'hui le pied à l'étrier : poursuivez bravement votre glorieuse carrière. Peut-être ces notes vous seront-elles remises après moi; j'espère que vous aurez alors une pensée amicale pour ce bonhomme discret qui, le premier, vous avait comprise et qui, de loin, vous aimait bien....

A Monsieur Fernand Savières, au Jockey-Club.

1er Août 1886.

Monsieur,

Le journal de Monsieur Bernard Savières m'a profondément touchée. Avec votre permission je garderai la « méchante babiole » qu'il a bien voulu me laisser; ce modeste souvenir me prouve que si, par un excès d'indulgence, Monsieur votre grand-oncle a pu quelquefois s'exagérer mon talent, il s'était fait du moins une juste idée de mon caractère.

Recevez, Monsieur, avec mes remercîments, l'expression de mes sentiments distingués.

MARTHE BRANDÈS

P. c. c. : MARCEL BALLOT.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1886

PAGES

M. le vicomte E.-M. de Vogüé. — *Le manteau de Joseph Olénine* 5

Illustrations de M. Saint-Elme Gautier (page 5). — M. Chelmonski (pages 6, 15 et 22), — M. H. Gray (page 30).
Contemplation, par M. H. Gray (en regard de la page 10).
Le Thé à la maison de poste, par M. H. Gray (en regard de la page 18).
Patinage, par M. H. Gray (en regard de la page 26).

M. Édouard Grenier. — *A la Vénus de Milo*. 31

Illustrations de M. Dardel (pages 31 et 36).

M. Henry Cochin. — *Pétrarque ennemi des femmes* 37

Illustrations de M. Claudius Popelin (pages 37 et 59).
Maison de Pétrarque à l'Incisa (page 39).
Gravures d'après Georgi, extraites du *Petrarca redivivus*, de Tomasini (pages 42 et 43).
Madonna Laura (Laure de Sade), eau-forte de M. Vallet (en regard de la page 40).
Pétrarque à la Fontaine de Vaucluse, par M. Adrien Moreau (en regard de la page 46).
François Pétrarque d'après une miniature du XIVe siècle (en regard de la page 52).

M. Pierre de Nolhac. — *Chanson d'Été*. 60

Illustration de M. Giacomelli (page 60).
L'Été, par M. Kaemmerer (en regard de la page 60).

PAGES

M. Théophile Gautier fils. — *L'Aventure du commandant Pervenche* 61

Le commandant Pervenche, par M. F. Flameng (page 61).
Harriett, par M. F. Flameng (en regard de la page 64).
Sarah, par M. F. Flameng (en regard de la page 66).
La Belle limonadière, par M. Kaemmerer (en regard de la page 70).
Déclaration, par M. F. Flameng (en regard de la page 74).
La Conversation aux Tuileries, par M. F. Flameng (en regard de la page 78).

M. Ignaz Brüll. — *Menuet tiré du ballet « La création du champagne »* . . 82

Illustrations de M. Maurice Leloir (page 82), — de M. Saint-Elme Gautier (page 85).

M. A. de Saint-Albin. — *Le Grand-Prix de Paris* 86

Illustrations de Alfred de Dreux (page 86), — M. Delamarre (page 102).
Courses de Chantilly en 1836, par M. Eugène Lami (en regard de la page 86).
Le pesage à Longchamps, par M. Grandjean (en regard de la page 92).
A Longchamps, par de Nittis (en regard de la page 94).
A Auteuil, par de Nittis (en regard de la page 96).
Minting, vainqueur du Grand-Prix en 1886, par M. J.-L. Brown (en regard de la page 100).

M. A. Aderer. — *La danse à l'Opéra. Mlle Mauri et Mlle Subra* 103

Illustrations de M. Linder (page 100), — de M. Édouard de Beaumont (page 112).
Mlle Mauri, de l'Académie nationale de musique, par M. Benque (en regard de la page 106).
Mlle Subra, de l'Académie nationale de musique, par M. Chalot (en regard de la page 110).

M. Ch. Salomon. — *A propos des romans du comte Tolstoï* 113

Illustration de M. E. de Liphart (page 120).
Le comte Léon Tolstoï, par M. E. de Liphart (en regard de la page 116).

LIVRAISON DU 1er AOUT 1886

M. Émile Pouvillon. — *Dans les feuilles* 121

Illustrations de M. Bourdelle (pages 121 et 127).
Le Convoi, par M. Bourdelle (en regard de la page 124).

M. Leconte de Lisle, de l'Académie française. — *La mort du Moine* 128

Illustrations de M. Jules Girardet (pages 128 et 132).
La mort du Moine, par M. Jules Girardet (en regard de la page 130).

M. Francisque Sarcey. — *Le Divan rouge* (deuxième partie) 133

Illustrations de M. Mathey (pages 133, 139, 140, 144, 146, 147 et 150).
Mlle Sarah Bernhardt (en regard de la page 136).

PAGES

M. le capitaine Kudelka. — *Le Cavalier polonais au* xviie *siècle* 151

Illustrations communiquées par M. le prince Czartoryski (pages 151 et 159).
Le cavalier polonais, par M. Juliusz Kossak (en regard de la page 152).
Le hussard polonais, par M. Saint-Elme Gautier (en regard de la page 155).
Armures et armes polonaises (entre les pages 156 et 157).

M. le docteur Renaut. — *L'Hypnotisme* 160

Illustration de M. Claudius Popelin (page 176).
Paracelse, gravé par B. Moncor (page 161).
Hypnotisées (pages 170 et 171).
La stigmatisée, par M. Moreau de Tours (en regard de la page 140).
M. le professeur Charcot, par M. Albert Londe (en regard de la page 162).
Hypnotisée en prière, par M. Chalot (en regard de la page 172).
Phénomène de Suggestion, par M. Chalot (en regard de la page 174).

M. René de Boisdeffre. — *Barcarolle* 177

Illustrations de M. A. de Beaumont (pages 177 et 182).

M. Henri Bouchot. — *Marie-Louise et Prudhon* 183

Illustrations d'après les dessins originaux de Prudhon (pages 183, 188, 189, 191, 197).
La Table à miroir, exécutée par Odiot et Thomire (page 190).
La Psyché offerte à Marie-Louise par la ville de Paris, dessin de Prudhon (en regard de la page 186).
L'Impératrice Marie-Louise, dessin de Prudhon (en regard de la page 192).

M. José-Maria de Heredia. — *Ernest Christophe* 198

Illustration de M. Claudius Popelin (page 204).
M. Ernest Christophe, eau-forte de M. Édouard Hédouin (page 198).
La Fatalité, statue de M. E. Christophe, eau-forte de M. Boilvin (en regard de la page 200).

M. Marc de Utz. — *Le livre* 205

La Boutique du libraire, par M. Dosso (page 205).

M. Eugène Müntz. — *La Tapisserie à l'époque de Louis XII* 207

Dame en visite, époque Louis XII, tapisserie du Musée de Florence (page 207).
Scène d'amour, tapisserie du Musée du Louvre (page 209).
Nature et Jeunesse, tapisserie du xve siècle. Collection Kermaingant (en regard de la page 212).
Ignorance et vanité, tapisserie du xve siècle. Collection Kermaingant (en regard de la page 214).
L'Orgueil, tapisserie époque Louis XII. Collection d'Hunolstein (en regard de la page 226).
Scène allégorique, tapisserie époque Louis XII. Collection d'Hunolstein (en regard de la page 230).
La Réception d'une princesse, tapisserie époque Louis XII. Collection d'Hunolstein (en regard de la page 232).

M. Jacques Normand. — *A Mademoiselle Julia Bartet* 234

Illustrations de M. Claudius Popelin (pages 234 et 240).
Mlle Bartet, par Mme Madeleine Lemaire (en regard de la page 236).

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1886

PAGES

M. GUY DE MAUPASSANT. — *L'Auberge* 241

Eaux-fortes de M Eug. Burnand (pages 241 et 254).
La Partie de cartes dans l'auberge, eau-forte, par M. E. Burnand (en regard de la page 244).
Dans la Montagne, eau-forte, par M. E. Burnand (en regard de la page 248).

M. M.-F. DE CARPEGNA. — *La Journée de Léon XIII*. 255

Illustrations de M. Marchetti (pages 255, 258, 259), — M. Saint-Elme Gautier (page 269).
Léon XIII, par M. Chartran (en regard de la page 256).
Le Cortège du Pape, par M. Marchetti (en regard de la page 264).
Léon XIII à la promenade, par M. Marchetti (en regard de la page 266).

M. JULES BRETON, de l'Institut. — *Le Soir dans les hameaux du Finistère*. . 270

Portrait de M. Jules Breton, par lui-même (page 270).
Le Soir dans les hameaux du Finistère, par M. Jules Breton (en regard de la page 270).

M. HENRY LAUJOL. — *Le docteur Modesto*. 273

Illustrations de M. E. Rosset-Granger (pages 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 283, 285, 288, 292, 294, 299, 300).
Madame Alice, par M. E. Rosset-Granger (en regard de la page 286).

M. ANDRÉ LEMOYNE. — *Au delà*. 301

Illustrations de M. Victor Loiseau (pages 301 et 302).

M. LÉOPOLD LACOUR. — *Alexandre Dumas fils*. 303

Illustration de M. Mathey (page 303).
Alexandre Dumas fils, eau-forte, par M. Léon Bonnat, de l'Institut (en regard de la page 308).

M. ACHILLE LUCHAIRE. — *La Femme au Moyen-Age. La Reine*. 315

Illustration de M. Grasset (page 315).
Frédégonde et Rigonthe, par M. Grasset (en regard de la page 316).
Théodora et ses dames de cour. Mosaïque de San Vitale à Ravenne, dessin de M. Saint-Elme Gautier (en regard de la page 318).
Emma, fille de Charlemagne, par M. Grasset (en regard de la page 320).
Entrée d'une Reine à Paris, par M. Grasset (en regard de la page 322).
Saint-Louis et Blanche de Castille font ouvrir les geôles du royaume, par M. L.-O. Merson (en regard de la page 328).

M. F. DE MÉLY. — *L'Abbé Aubert, ses Fables illustrées par Marillier*. . . . 332

L'Abbé Aubert. Son buste par Houdon (page 332).
L'Homme infirme, dessin de Marillier (en regard de la page 332).
La Mère et la Mort, dessin de Marillier (en regard de la page 334).
La Servante, dessin de Marillier (en regard de la page 336).

PAGES

M. Gerspach. — *La Mosaïque décorative du Musée du Louvre*. 339

Figure symbolique de la Renaissance aux Pays-Bas, carton de M. Lenepveu, de l'Institut (page 339).
Figure symbolique de la Renaissance en France, mosaïque exécutée d'après le carton de M. Lenepveu (en regard de la page 340).
Figure symbolique de la Renaissance en Italie, mosaïque exécutée d'après le carton de M. Lenepveu (en regard de la page 342).
Fragment de la figure symbolique de la France au dixième d'exécution (en regard de la page 344)

M. Marcel Ballot. — *Mademoiselle Marthe Brandès*. 347

Illustrations de Mme Madeleine Lemaire (pages 347, 355).
Mademoiselle Marthe Brandès, par Mme Madeleine Lemaire (en regard de la page 350).

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.







